



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



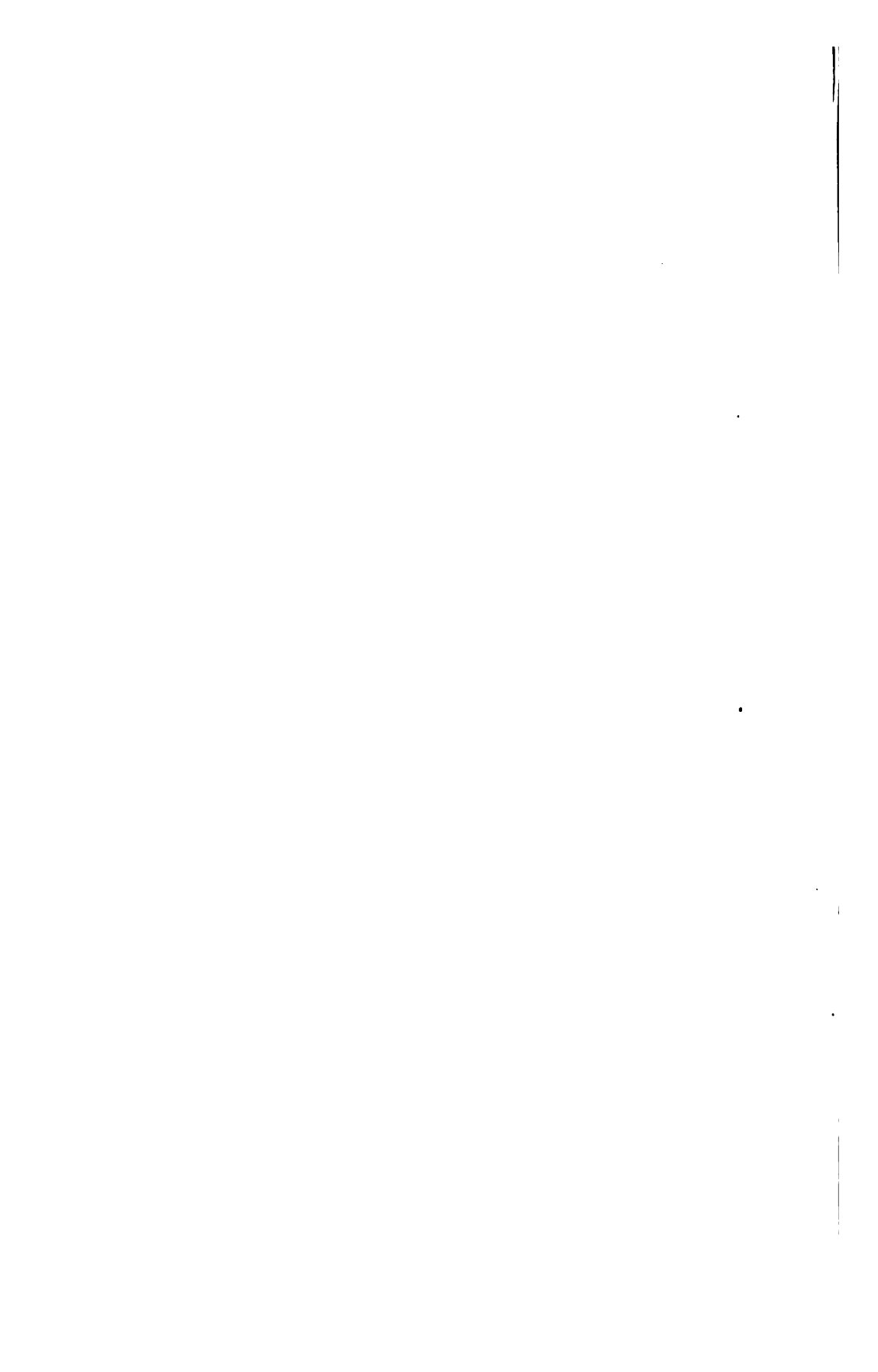
3 3433 07580312 6



.







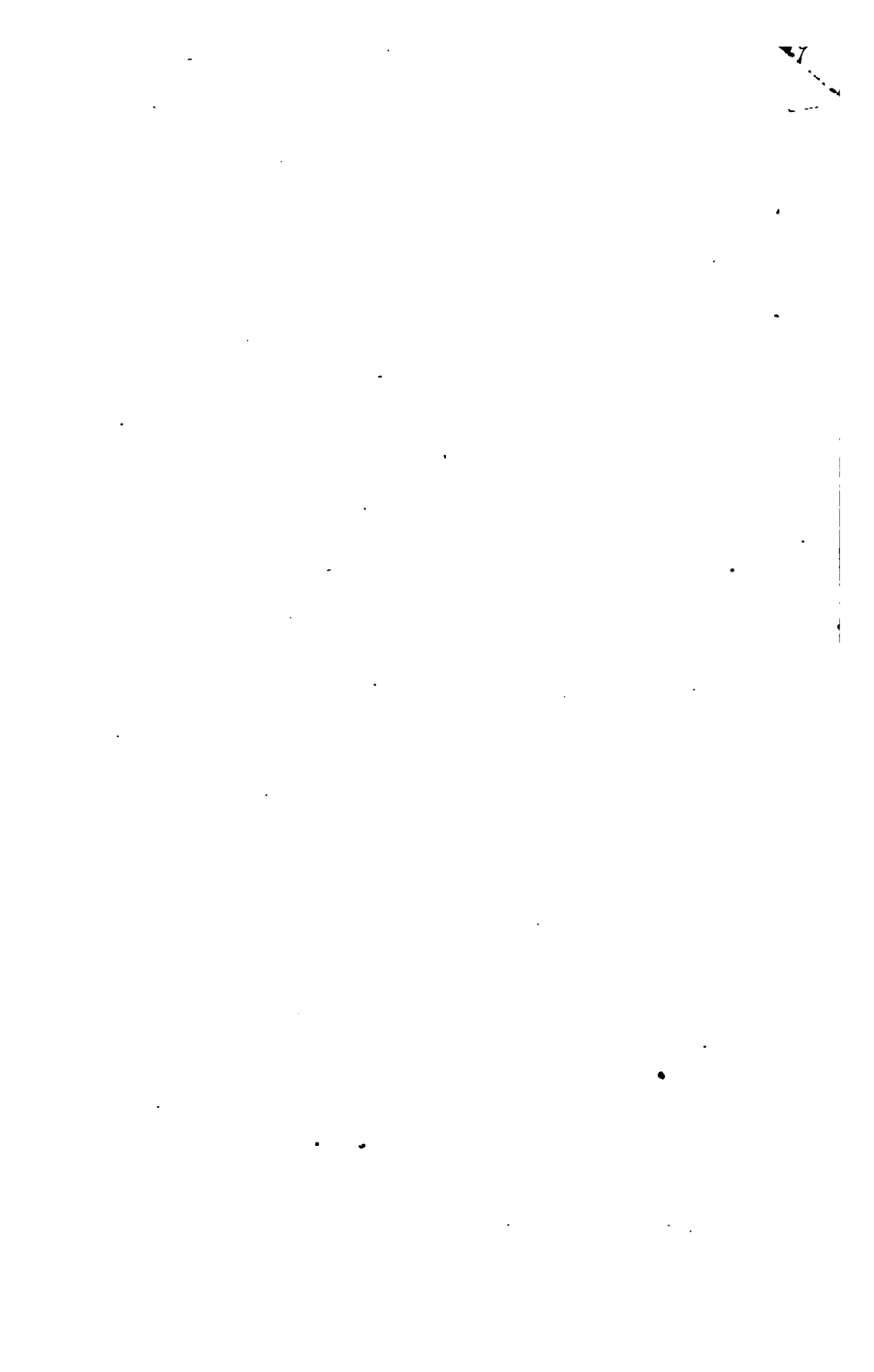
LES
ÉPAVES.



IMPRIME A PARIS

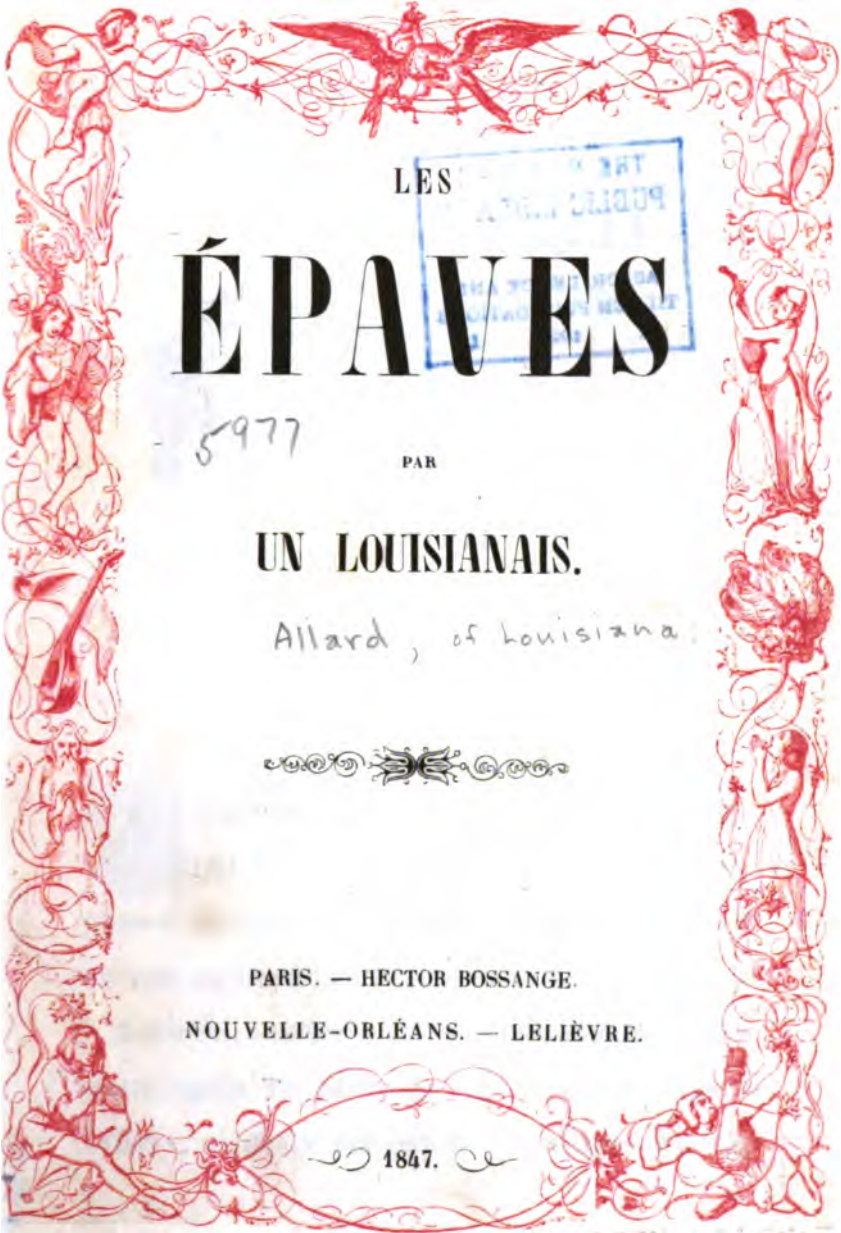
CHEZ PAUL RENOUD.

rue Garancière, n. 8.





Not in RD
10/1/29
WHM
✓



LES

ÉPAVES

5977

PAR

UN LOUISIANAIS.

Allard, of Louisiana.



PARIS. — HECTOR BOSSANGE.

NOUVELLE-ORLÉANS. — LELIÈVRE.

1847.

+

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
446905A
AS FOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1900 L

ROY W. B.
1900
1900



LE titre que nous donnons à cet ouvrage, fait assez connaître que c'est à un événement désastreux auquel il a échappé, qu'il doit de voir aujourd'hui la lumière.

Recueilli sur les bords du Mississipi, quelques jours après le naufrage du navire à vapeur l'HÉCLA, naufrage occasionné simultanément par

l'incendie du bâtiment et l'explosion de ses chaudières, il fut retiré d'une malle échouée sur le rivage et trempant encore dans l'eau, dans un tel état d'avarie, que plusieurs pièces étaient indéchiffrables.

Aidés de la sagacité de nos amis et d'une pièce trouvée dans la malle sauvée des eaux, nous avons cru reconnaître l'auteur, habitant de la Nouvelle-Orléans. Averti par nous, et invité à faire retirer son manuscrit, il nous répondit que cet ouvrage n'était « ni à lui ni de lui. »

Forts de cette dénégation, et suffisamment autorisés, suivant nous, par l'ancienne loi des Épaves, en vertu de laquelle les propriétaires riverains peuvent s'emparer des débris des naufrages portés par le courant sur les bords des rivières, ou jetés par les vagues sur les rivages des mers, nous avons, sans scrupule, pris possession du manuscrit que nous offrons au public, en prenant ici l'engagement de le restituer à l'auteur, si le suc-

cès de son ouvrage peut l'engager un jour à se révéler au monde.

Après cette explication préliminaire que nous avons cru nécessaire de donner au lecteur, nous bornerons ici notre rôle d'éditeur, et nous laisserons parler l'auteur dans une préface qui devait précéder son ouvrage, et que nous ne pouvons donner en entier, vu son état d'avarie qui ne permet d'en lire que des fragments.

« Quant au sujet traité dans la première partie de cet ouvrage, dit l'auteur, hélas ! c'est l'amour, encore l'amour, l'éternel amour, ce dieu si vieux, et pourtant toujours si jeune et si nouveau ! Nous en recommandons la lecture aux jeunes gens seulement ; et pour augmenter le nombre de nos lecteurs, et élargir le cercle que nous traçons, nous comprendrons dans cette catégorie, et quel que soit le nombre de ses années, tout homme qui sent encore battre son cœur à la vue

d'une femme passable, dût-il n'éprouver une sensation pareille qu'à l'aspect de ces protubérances voluptueuses que l'art des peuples civilisés a dérobées aux belles Hottentotes et aux dames du Monomotapa.

« La deuxième partie contient une traduction libre, en vers, d'une grande partie des épigrammes de Martial. Cet auteur, traduit plusieurs fois en prose, ne l'a jamais été, je pense, d'une façon satisfaisante. Une édition de ses œuvres, publiée il y a peu d'années par M. Panckoucke, et sortie de la plume de M. Mangeart et de deux savants professeurs, MM. Verger et Dubois, ses collaborateurs, a sans doute atteint toute la perfection que l'on pouvait raisonnablement attendre d'une version en prose; mais plus elle a de mérite sous certains rapports, et plus elle confirme cette assertion : qu'un poëte ne peut être traduit qu'en vers.

« Cette opinion fut toujours la mienne, et elle

me laissait une assez grande latitude quant à la façon dont j'ai jugé convenable d'exécuter cette entreprise.

« Cette façon n'est pas un mystère : après une lecture attentive, bien pénétré du sens de l'auteur, je me demandais comment,

S'il ressuscitait de nos jours,
Martial, si malin toujours,
De notre goût prompt à s'instruire,
En vers français pourrait traduire
Ces épigrammes qu'aux Romains
Il décochait en vers latins ?

« C'est dans cette situation que je me suis placé pour écrire. J'avouerai même que j'ai quelquefois altéré le sens de l'auteur pour lui donner une allure plus française ; et que je n'ai pas hésité, dans quelques rencontres, à imiter M. Daru qui, dans son Horace, n'a pas craint de traduire le *grenier* par la *cave*, et cela très judicieusement, selon moi, puisque nous mettons à la cave

les vins que les Romains mettaient au grenier ;
ainsi :

Lorsqu'à dîner chez un Romain ,

Le maître disait à l'esclave :

Monte au grenier chercher du vin ,

Nous disons : descends à la cave.

« Au reste, comme les épigrammes latines sont imprimées en regard du français, on pourra juger jusqu'à quel point j'ai usé de la liberté que je me suis donnée, et avec quel soin j'ai tâché d'éviter le reproche si souvent, et avec tant de raison, adressé aux traducteurs : *Traduttore, Traditore*, Traducteur, Trahisseur.

« On verra qu'il m'est arrivé quelquefois, mais rarement, de substituer ma pensée à celle de Martial, surtout dans quelques passages où les plus savants commentateurs ne sont pas d'accord entre eux.

« Cette traduction a été faite sur l'édition *Ad usum Delphini*. Le choix des épigrammes a été

fait judicieusement et avec soin, et quant au nombre de celles qui composent ce Recueil, on le trouvera très considérable, si l'on veut dégager le gros volume qui contient les œuvres de Martial du bagage qui l'encombre. En effet, si nous en retranchons les notes explicatives, les commentaires, plus considérables que le texte, les épigrammes obscènes, qui ne pouvaient trouver place ici, toutes celles qui ne contiennent que de basses adulations adressées aux empereurs, les livres xiii et xiv qui ne traitent que des sujets dénués de toute espèce d'intérêt pour un lecteur français; si nous en ôtons, enfin, un *index* extrêmement volumineux, ouvrage qui n'a pu émaner que du cerveau d'un moine reclus, pour tromper les heures de la solitude, et charmer les ennuis de la cellule, on se convaincra facilement que la traduction en vers que nous donnons au public, contient près des deux tiers des œuvres du poète latin.

« Un écrivain moderne, ce sont ses expressions, autant qu'il m'en souviennne, disait, en parlant d'une traduction sortie de sa plume : « J'ai mis tant
« de perfection à cet ouvrage, que je pense que le
« désespoir de faire aussi bien, arrêtera quiconque
« serait tenté de marcher sur mes traces. »

« J'ai moins de présomption, et loin de désespérer les concurrents, je les appelle au combat. Je jette mon gant dans l'arène; puisse-t-il être relevé! et si les efforts de mes rivaux sont couronnés de succès, c'est de moi qu'ils recevront les premières félicitations et les premiers applaudissements. »

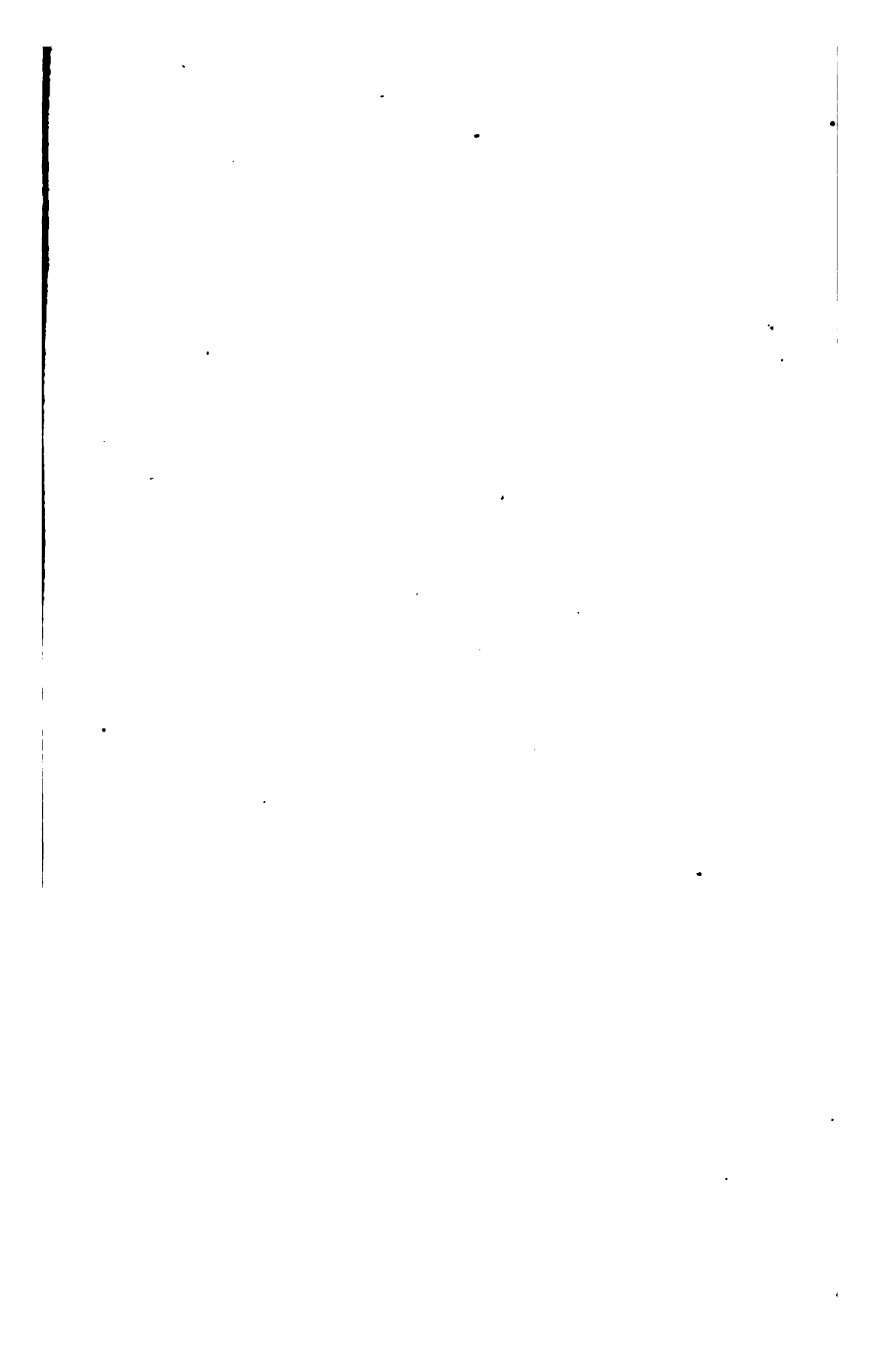


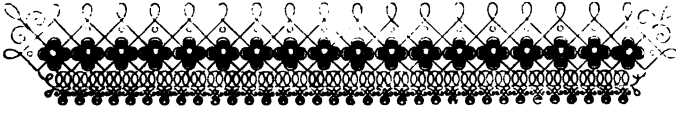
LES ÉPAVES.



PREMIÈRE PARTIE.

ŒUVRES DIVERSES.





LES ÉPAVES.



ÉPITRE A

Objet divin, que l'amour a formé
Pour propager son culte et sa puissance,
Toi, qui m'as vu tremblant en ta présence,
Pour ton bonheur tendrement alarmé,
Cacher les vœux de mon cœur enflammé,
O....., daigne en secret sourire
Aux doux accents que ta beauté m'inspire ;
Et quand l'amour t'élève jusqu'aux cieux,
Laisse, en prenant ton rang parmi les dieux,
Cette rigueur et cette humeur sévère,

Vrais attributs d'une beauté vulgaire ;
Et souviens-toi, qu'au sein de leurs grandeurs,
Les immortels reçoivent sans colère
Les vœux ardents qu'offrent d'un cœur sincère
Les plus obscurs de leurs adorateurs.

Je ne viens pas, dans mon ardente ivresse,
Tremblant, hélas ! de troubler ton repos,
Te fatiguer du récit de mes maux ;
Mais par pitié pour ma tendre faiblesse,
Ah ! puisses-tu recevoir sans dédain
Le pur encens présenté par ma main !

Ma folle muse, avant de te connaître,
Sur tous les tons préludant tour à tour,
Jamais, hélas ! n'avait connu l'amour !
Mais aujourd'hui ce dieu devient mon maître,
Comme il le fut autrefois d'Apollon⁽¹⁾,
Lorsque ce dieu dans un riant vallon
Devint épris d'une beauté champêtre.

Jusques alors, aimable paresseux,
A ne rien faire occupé dans les cieux,
Le dieu du jour vécut dans l'ignorance :
Dès qu'il aima, les arts prirent naissance.

Tu sais comment ce dieu par Jupiter⁽²⁾
Du haut des cieux se vit précipiter :

Un jour, qu'errant aux champs de Thessalie ⁽³⁾,
A son malheur il venait réfléchir,
Et qu'il rêvait au moyen de fléchir
Le dieu qu'avait irrité sa folie,
Il aperçut parmi d'épais roseaux,
Une bergère assise sur la plage
Qui souriait à la charmante image
Que sa figure imprimait sur les eaux.
O temps heureux ! les ormeaux et les chênes,
Belles, alors vous servaient de boudoirs ;
Et vous trouviez de fidèles miroirs
Dans le cristal des lacs et des fontaines !

En admirant l'effet de ses appas,
Du dieu soudain la nymphe entend les pas :
Pâle, tremblante, elle tourne la tête ;
Le beau rêveur au même instant s'arrête ;
Son cœur palpite, et depuis ce moment,
Son âme éprouve un secret mouvement.
En la voyant, il rougit, il soupire :
Il veut parler ; mais, las ! timide amant,
Sa faible voix sur ses lèvres expire.

Alors devait commencer son tourment ;
Mais, trop heureux, dans son brûlant délire,
Il oubliait et l'Olympe et les dieux ⁽⁴⁾.
Dans les transports de son amour extrême
De son exil il s'applaudissait même :

Dans ce désert il retrouvait les cieux.
O..... combien il fut heureux,
S'il ressentit ce que mon cœur éprouve!
Lorsqu'on t'a vue, être en exil, hélas!
C'est habiter les lieux où tu n'es pas,
Et le ciel est partout où l'on te trouve,
Eh ! quel mortel, pour toi brûlant d'amour,
Aux habitants du céleste séjour
O....., pourrait porter envie!
Pour ton amant l'Olympe est dans tes yeux,
Ton sein d'albâtre est pour lui l'ambrosie;
Et les baisers de ta bouche chérie
Ne sont-ils pas le nectar précieux
Qui donne aux dieux une immortelle vie !

Mais en voyant ce superbe étranger,
Nymphé timide, et même un peu cruelle,
Tu juges bien de ce que fit la belle :
Elle s'enfuit ; en un pareil danger,
C'est ce qu'eût fait, je crois, la moins rebelle.

Le dieu du jour, jusqu'alors sans talent,
Pour adoucir cette beauté sauvage,
Créant des vers l'harmonieux langage,
Devint poète en devenant amant.
Pour soulager son amoureux tourment,
En vers touchants il peignit son martyre,
Unit sa voix aux accords de sa lyre,

Et fit, au bruit de ses tendres chansons,
Gémir Écho dans les sombres vallons.
On vit alors la triste Philomèle,
Pour écouter ses langoureux accents,
Faire silence, et suspendre ses chants.
A ce récit de sa peine cruelle,
Autour de lui tout parut s'émouvoir ;
De ses accords tout sentit le pouvoir ;
Tout s'attendrit, jusqu'au cœur de sa belle.

Au même prix pour mes tendres amours,
O....., je n'ose pas prétendre ;
Du dieu la nymphe écoutait les discours ;
Et je ne puis de toi me faire entendre.

Ah! lorsqu'à peine, hélas! j'ose à tes yeux
Faire éclater mes transports amoureux,
De tous mes feux dévoilant le mystère,
Irai-je donc au milieu des forêts,
Par mes aveux provoquant ta colère,
Dire ton nom aux échos indiscrets ?
Ou bien, rempli d'un espoir téméraire,
Me préparant d'inutiles regrets,
A tes regards me verra-t-on paraître,
T'interrogeant pour connaître mon sort,
Forcer ta bouche à prononcer, peut-être,
L'arrêt cruel qui hâtera ma mort ?

Non, non, gardons, dans ce doute funeste,
Gardons plutôt une trompeuse erreur :
L'incertitude encore, au moins, me reste,
Et c'est, hélas ! dans mon affreux malheur,
Un fil encore qui pour l'instant arrête
Le glaive aigu suspendu sur ma tête.

Combien de fois j'ai voulu sans détour
T'instruire, au moins, de mon timide amour !
Mais quand je veux vaincre ma résistance,
Et rompre, enfin, un pénible silence,
O....., dis-moi quel dieu rival,
En m'accablant d'un ascendant fatal,
Trompe l'effort de mon âme étonnée,
Et malgré moi tient ma langue enchaînée ?

Je veux parler : aussitôt dans mon sein ⁽⁵⁾
Un feu subtil coule de veine en veine .
Je n'entends plus, et respirant à peine,
En te voyant je m'arrête incertain.
Un voile épais te dérobe à ma vue ;
Je veux en vain surmonter les terreurs
Que tu répands dans mon âme éperdue ;
Pâle, sans voix, je frissonne et je meurs ;
Et tel on voit un guerrier intrépide,
Au seul aspect de la fatale égide,
Se transformer soudain en un rocher ;
Tel, foudroyé par ton œil homicide,

Je sens qu'au sol mes pieds vont s'attacher,
Et je ne puis te fuir, ni t'approcher.
Dans le chagrin, hélas ! qui me dévore,
A mes malheurs un seul manquait encore :
Pour mettre, enfin, le comble à ma douleur,
Bientôt j'apprends, ô funeste nouvelle
Qui fait encore frémir mon triste cœur !
Bientôt j'apprends par un ami fidèle,
Qu'un ordre, hélas ! pour moi trop rigoureux,
Doit sans retard t'éloigner de ces lieux :
Que tout est prêt pour ce fatal voyage,
Et qu'un vaisseau par Fulton inventé ⁽⁶⁾,
Par ton Mentor dès longtemps affrété,
Doit te porter sur un lointain rivage.

Alors, en proie à mes chagrins amers,
De t'arrêter, par d'ardentes prières,
Je conjurai le puissant dieu des mers ;
Mais d'autres dieux, hélas ! m'étaient contraires !

Bientôt Éole, échauffé par Vulcain ⁽⁷⁾,
De sa prison force les murs d'airain.
Ces dieux qu'unit une rage commune
De mille bras font mouvoir les ressorts ;
L'onde frémit, et leurs puissants efforts
Domptent les flots et maîtrisent Neptune ⁽⁸⁾.
En vain ce dieu, des coups de son trident
Veut seconder les efforts du courant .

Cédant, enfin, vaincu par la fortune,
En frémissant, au sein des vastes mers,
De ses douleurs il porte l'amertume,
Pousse son char entre des flots d'écume,
Et de vapeurs blanchit au loin les airs.

A ses rivaux quand il cédait l'empire,
Mes yeux, hélas ! suivaient avec dépit
Les longs sillons que ton léger navire
Traçait, vainqueur, sur le Mississipi ;
Et quand, perdu dans la foule attentive
Des spectateurs assemblés sur la rive,
Tourné vers toi mon regard amoureux
Sollicitait de pénibles adieux,
Tu secondais mon imprudente envie,
O , le souffle de ma vie ;
Et mille traits échappés de tes yeux,
En m'atteignant parmi la foule obscure,
Ont de mon cœur irrité la blessure,
Et signalé ton départ de ces lieux.

Dans les combats, ainsi, toujours le Scythe
Lance en fuyant un trait empoisonné
Sur le guerrier à le suivre obstiné
Que trop d'ardeur entraîne à sa poursuite.
Mais ton vaisseau déjà fuyant au loin,
Disparaissait comme un léger nuage ;
Moi, pour pleurer ton départ sans témoin,

En m'éloignant du fatal rivage
Je t'envoyai sur les ailes des vents
Les tendres vœux, les soupirs, les serments
D'un cœur, hélas ! qui t'aime sans partage !

En te perdant, quels furent mes regrets,
Et mes chagrins, et mes ennuis secrets !
Dans les transports de ma douleur extrême,
De mes malheurs j'accusai tous les dieux ;
L'amour encore plus coupable à mes yeux ^(^o),
Devint l'objet d'un insolent blasphème :
Contre le ciel follement indigné,
Dans mon dépit rien ne fut épargné ;
Contre toi seule, en mon humeur farouche,
J'ai vu la plainte expirer dans ma bouche.

L'amour par moi tant de fois encensé,
Prenant pitié de mon affreux délire,
Ne punissait que d'un malin sourire
Les vains transports d'un courroux insensé !

A peine l'ombre a banni la lumière,
Que Cupidon pour adoucir mes maux,
Au dieu Morphée empruntant ses pavots,
Livre au sommeil mon humide paupière ;
Et m'enlevant sur son aile légère :
Viens, me dit-il, en prenant son essor,
Je vais t'ouvrir le temple de Cythère.

Dans ce lieu seul tu connaîtras ton sort.
Là, de Vénus une docte prêtresse
Connaît des dieux les éternels décrets ;
Et peut toujours dans une sainte ivresse,
De l'avenir dévoiler les secrets.

De Cupidon le séduisant langage
Interrompt le cours de ma douleur ;
Et dans la nuit qui régnait sur mon cœur,
L'espoir, enfin, brillant sur mon visage,
Sembla l'éclair s'échappant du nuage.

Déjà, déjà, mon guide, cependant
Dans les élans de sa course rapide,
Laissant au loin les bords de l'Atlantide,
D'un vol hardi franchissait l'Océan.
Du haut des cieux à peine je contemple
Le mouvement de ce vaste univers,
Cythère, au loin, s'offre au milieu des mers :
Déjà je suis introduit dans le temple.

Dieux ! quels tableaux en ces lieux j'aperçus !
L'amour, lui-même, a de couleurs fidèles
Peint les héros que ses traits ont vaincus.
Là, *ses larcins* et *ses ruses* cruelles ⁽¹⁰⁾
Sont retracés sous cent formes nouvelles ;
Mais le premier de ces tableaux du dieu
Qui dès l'abord se présente à ma vue,

C'est le *Désir*, soupirant, l'œil en feu,
Du sanctuaire occupant l'avenue.
Là, je vous vis, infortuné *Médor*,
Tomber mourant dans les bras d'*Angélique* :
Combien m'émût votre destin tragique !
Que je donnai de pleurs à votre mort !

Plus loin, *Héro*, cette amante si tendre,
En vain aux dieux redemande *Léandre* :
Les dieux cruels n'écoutent pas ses cris ;
De son amant bientôt, hélas ! l'aurore
Offre à ses yeux les restes si chéris
Flottant au gré des vagues du Bosphore ⁽¹¹⁾.
A cet aspect, de mes yeux attendris
Des pleurs, hélas ! allaient couler encore,
Quand j'aperçus un autel révééré ⁽¹²⁾
Où l'on voyait briller le feu sacré.
Devant l'autel, aux tableaux de tristesse,
L'Amour avait sous ses légers pinceaux
Fait succéder des scènes de tendresse :
Là, Jupiter se jouant sur les eaux ⁽¹³⁾,
Heureux vainqueur, par une ruse insigne,
En empruntant le plumage d'un cygne,
Pressait *Léda* sur un lit de roseaux.
Parmi des fleurs d'une vie immortelle,
Dont cet autel sans cesse est parfumé,
Paraît le Temps dans un cercle enfermé ⁽¹⁴⁾.
Rien ne l'arrête en sa marche éternelle ;

En vain Phébé qui préside à la nuit ⁽¹⁵⁾,
Sur un char d'or par un cerf entraînée,
D'un de ses traits hâtant l'heure qui fuit,
Presse le dieu d'abrégé la journée :
Le Temps fidèle à la loi du destin ;
Malgré les vœux de la déesse altière,
D'un pas égal poursuivant sa carrière,
Règle sa course en frappant sur l'airain.
A ce signal la sévère prêtresse
A mes regards apparaissant soudain,
Secrètement me conduit par la main
Vers le réduit qu'habite la déesse.
Ciel ! que devins-je en ce sombre séjour !
Ses soins jaloux et sa perfide adresse
De cet asile avaient banni le jour
Sous les replis de cent voiles funèbres
Qui de l'enfer défiaient les ténèbres.

« Viens, me dit-elle, et que le moindre bruit
« De mes travaux ne vienne me distraire. »
Alors, trois fois, du pied frappant la terre,
Elle invoqua le Silence et la Nuit :
La Nuit qui traîne avec soi le mystère,
Et la Frayeur qui tremble et qui s'enfuit,
Et maint Fantôme, enfant de la Chimère⁽¹⁶⁾,
Qu'en nos cerveaux l'obscurité produit.

Sur le trépied la sibylle s'élançe

Pleine du dieu qui subjugue ses sens ;
Alors j'entends un horrible silence ,
Et je frémis de l'arrêt que j'attends.
Mon âme en vain par l'amour enflammée ,
Dans cet instant d'audace s'est armée :
Un noir frisson dans mon cœur a passé ,
Et tout mon sang de terreur s'est glacé.

« Écoute-moi, me dit-elle, en délire ,
« Je vais parler; la déesse m'inspire :
« Depuis l'instant qu'aux rives de Cythère
« Elle reçut l'hommage de la terre ,
« Jamais objet plus beau, plus gracieux
« N'avait paru sous la voûte des cieux.
« Telle, au-dessus d'une vague écumante ,
« On vit Vénus s'élever triomphante,
« Telle apparut à l'univers ravi
« Ta..... sur le Mississipi.
« Les dieux charmés brûlèrent à sa vue ,
« Et de plaisir la terre fut émue :
« Les feux d'amour ont sillonné les airs ,
« Un long soupir a parcouru le monde ,
« Et brûlant même au vaste sein des mers ,
« Les dieux marins ont tressailli sous l'onde.
« Toi qui languis, captif infortuné ,
« Depuis longtemps à son char enchaîné ,
« De ton destin quel que soit le mystère ,
« Crains plus encore une affreuse lumière ,

« Fidèle amant, le plus tendre retour
« Est en secret le prix de ton amour ;
« Mais..... » à ces mots la muette sibylle
Sur le parvis est tombée immobile ;
Elle gémit, et le temple à l'instant
A retenti de son gémissement.

Je vis alors sur la rive infernale
Le noir Caron et sa barque fatale ⁽¹⁷⁾ ;
Non loin, la Parque arrêtant ses fuseaux ⁽¹⁸⁾ ,
Ouvrait déjà ses funestes ciseaux,
Alors, alors, je t'ai vue
Pâle, mourante, alarmée, éperdue ;
Mais, las ! bientôt quel fut mon désespoir,
Quand près de toi je crus apercevoir
Un assassin, disciple d'Hippocrate,
Le fer en main, s'avançant à la hâte !
Non loin, un char de crêpe environné,
De blancs festons autour était orné ;
Et deux oiseaux de funeste présage,
En composaient le sinistre attelage.

Dans cet instant, je fus ton seul recours ;
Ton œil mourant implorait mon secours :
De l'univers, alors, abandonnée,
Par le destin tu semblais condamnée ⁽¹⁹⁾ .
Dans ce péril, mes sens appesantis
D'un long sommeil tout à coup sont sortis,

Et pour sauver une tête chérie ,
Impétueux , je m'élançai et m'écriai ;
Et du docteur trompant le noir dessein ,
Je détournai son glaive de ton sein .
Toi , rappelant ton âme fugitive ,
Pour éviter les coups de l'assassin ,
Entre mes bras tu te jetas craintive .

Quels doux liens t'y retinrent captive !
Combien les dieux jaloux de mon bonheur
M'ont envié ce moment enchanteur !
Ah ! comme , alors , doucement embrassée .
De nœuds étroits tu fus entrelacée !
Moins fortement le lierre tortueux
Presse l'ormeau de ses bras amoureux .

Lorsque , la nuit , dans un songe pénible ,
Un spectre affreux nous présente la mort ;
Si notre bras , enfin , par un effort ,
Peut terrasser ce fantôme terrible ;
Grands Dieux ! alors , quel baume le réveil
Répand soudain dans notre âme éperdue ;
Et quel transport , quelle joie imprévue
Vient succéder aux horreurs du sommeil !

Déjà la peur n'oppressait plus ton âme ,
Déjà l'amour laissait luire sa flamme ;
Heureux prodige ! Effrayés par mes cris ,

Les noirs oiseaux au loin s'étaient enfuis ;
Je ne vis plus ni Caron, ni sa barque ,
Ni les ciseaux de l'homicide Parque.
Cythère, alors, ce fortuné séjour ,
Retentissait des hymnes de l'amour ;
Mais quand , chassant ces images funèbres ,
Ton doux souris , ton regard enchanteur
Comblaient les vœux de ton libérateur ,
Le jour , hélas ! bannissant les ténèbres ,
Et dissipant une si douce erreur ,
A vu s'enfuir ce trop heureux mensonge ,
Et cet éclair de ma félicité ;
Et quand mes maux ont tant de vérité ,
M'a disputé jusqu'au bonheur d'un songe !
Un songe , hélas ! ferait-il concevoir
Pour l'avenir un téméraire espoir ?
Va , ne crains rien , ô beauté trop cruelle ,
L'affreux réveil , hélas ! m'a tout ôté ;
Et d'un vain rêve il ne m'est rien resté ,
Rien ,..... que mon amour fidèle !

Mais , quelque jour , si se laissant toucher
Par les tourments d'une amoureuse ivresse ,
Non oublieux d'une sainte promesse ,
Au désespoir ton cœur vient m'arracher ,
Pour conserver à jamais la mémoire
De cet instant qui doit combler mes vœux ,
Je veux bâtir un monument pompeux ..

Qui consacrant mon amour et ta gloire,
Rappellera mon heureuse victoire
Aux souvenirs de nos derniers neveux.
Tel un guerrier désormais sans alarmes,
Dresse, vainqueur, un trophée éclatant
Sur le terrain encore baigné de sang
Où la victoire a couronné ses armes.





A L....., en lui envoyant LE LIT.



Au lieu d'une préface
Que personne ne lit,
Reçois la dédicace
De mon lit ;

Mais ne crains pas, ma chère,
Que j'aie dire ici
Tout ce que l'on peut faire
Sur le lit.

Ce secret, sois en sûre,
Demeure enseveli
Dessous la couverture
De ton lit.



PRÉFACE DE L'ÉLÉGIE LE LIT.

AUX DAMES.

Ne portez pas un œil sévère
Sur un ouvrage inoffensif,
Et, dans votre feinte colère,
N'allez pas me brûler tout vif.
Avant d'en faire la lecture,
Songez bien, je vous en conjure,
Que vous voyez à l'Opéra,
Sans que votre pudeur murmure,
Elsler danser la cachucha.

Ces danses de l'Andalousie,
Où vous la voyez se mouvoir
Avec autant de frénésie,
Sauraient bien mieux, je le parie,

Vous troubler et vous émouvoir,
Que ma prose et ma poésie
N'en auraient jamais le pouvoir.

J'aurais couvert de voiles sombres
Les traits hardis de mes crayons;
Mais le soleil, nous le voyons,
Perce toujours les vaines ombres
Que l'on oppose à ses rayons.

Dans ses douces convulsions
Si j'ai dévoilé la nature,
Daignez écouter mes raisons,
Et servez-moi de cautions
Si quelque prude me censure.

D'abord, l'Amour, cet innocent,
Par vos beaux yeux, mesdames, jure
Qu'il vous plaît mieux sans vêtement;
Et Vénus même, on le prétend,
N'est pas moins belle sans ceinture.

Si les peintres les plus fameux
Dans tous les temps ont sur la toile
Représenté l'Amour sans voile,
Moi, qui suis peintre aussi bien qu'eux,
Dites-moi, pourquoi ne pourrais-je
User du même privilège?

Sur les tableaux voluptueux
De ces illustres personnages
Si vous arrêtez vos beaux yeux ,
Vous pouvez lire mes ouvrages ;
Mais lisez bas et sans témoin ;
Et les plus amoureuses scènes
Ne vous paraîtront pas obscènes
Quand les profanes seront loin.

Alors , au lieu des terreurs vaines
Que vous inspiraient mes écrits ,
Une céleste et douce flamme
Embrasera vos cœurs épris ,
Et fera passer dans votre âme
Tous les transports que je décris ;
Mais si ne se pouvant défendre
D'un mouvement trop sensuel ,
Honteux de se laisser surprendre
Par un sentiment un peu tendre ,
Contre moi votre cœur cruel
Veut lancer un arrêt mortel ,
Ne me jugez pas sans m'entendre :
L'Amour est le seul criminel ;
C'est ce perfide qu'il faut pendre.





LE LIT.

ÉLÉGIE.

O toi, meuble charmant, asile du mystère,
Sur qui repose en paix celle que je révère,
Temple de la pudeur et de la volupté,
O lit, puisque jamais les bardes n'ont chanté
Les attraits que les dieux t'ont donnés en partage,
Chantre de la mollesse et de l'oisiveté,
D'un injuste silence, en t'offrant mon hommage,
Que je sois le premier à réparer l'outrage.
Puisse ma lyre, ainsi, s'illustrant à jamais,
Célébrer dignement tes insignes bienfaits.

Pour les dieux, même avant l'origine du monde,
Tu fus de doux plaisirs une source féconde.
Et lorsque Jupiter, Pluton, Neptune ou Mars

Couraient de Cupidon les amoureux hasards,
N'étais-tu pas toujours le commode théâtre
Que ces divinités choisissaient pour s'ébattre?
Et la postérité pourra-t-elle oublier
Que tu favorisais le plus tendre mystère,
Dans ce jour mémorable où le dieu de la guerre,
Retenu par Vulcain dans un réseau d'acier,
Sur le sein de Vénus demeura prisonnier ⁽²⁰⁾?

C'est sur toi que Jason, ce séducteur habile ⁽²¹⁾,
En attestant les bois, les antres de Lemnos,
Pour prix de ses faveurs, en partant pour Cholchos,
Promit la toison d'or à la belle Hypsipile;
Et ce héros connu par mille exploits divers,
Qui de monstres affreux ont purgé l'univers,
Alcide enfin, cédant à son ardeur trop vive,
Sur tes coussins reçut des lois de sa captive,
Et laissa quelque temps respirer les pervers.
Thésée, humble vainqueur, que sa rage abandonne,
S'unit, pour t'écraser, à sa belle amazone;
Et souvent même Atride, ennuyé des combats,
Avec sa Chryséis foulait tes matelas.

Mais aux faibles mortels s'il faut enfin descendre,
Après avoir parlé des héros et des dieux,
O lit, est-il un homme, au cœur sensible et tendre,
Qui n'ait à chaque instant, des grâces à te rendre!
Vois ces jeunes époux, au comble de leurs vœux :

C'est toi qui cimentas leurs légitimes nœuds.
C'est toi que leur enfant, en ouvrant la paupière,
Apercevro, d'abord, en voyant la lumière.

Nos membres fatigués, après de longs travaux,
Ne trouvent qu'en ton sein les douceurs du repos.
Sans toi, la nuit, encore, une humide litière
Nous recevrait au fond d'une froide tanière,
Repaire ténébreux des plus vils animaux.
Le mortel fortuné cherche ton sein tranquille,
Et le malheur toujours y trouve un sûr asile.
Le roi même soupire après la fin du jour,
Pour laisser à tes pieds son sceptre et sa couronne,
Et déposer sur toi tout l'ennui que lui donne
Le fastueux éclat d'une importune cour ;
Et quand le laboureur descend de la montagne,
A peine il a fini le plus simple repas,
Que frissonnant d'amour sa modeste compagne,
En étalant sur toi ses rustiques appas,
A des travaux plus doux que ceux de la campagne,
D'une amoureuse voix l'appelle entre tes draps.

Le débiteur pensif, couché sur une oreille,
Sur tes coussins moelleux enfin vient oublier
L'homicide rasoir de l'avidus usurier.
Son chagrin avec lui paisiblement sommeille:
Même, il va, grâce à toi, payer son créancier.
L'espérance déjà dans son cœur se réveille,

Et son esprit bientôt prenant un libre essor ,
Il rêve, ô douce erreur, qu'il ramasse un trésor.

Le feu seul de ton sein ranime les malades ;
Et l'on rit en voyant qu'un ignorant docteur
Hardiment attribue à ses breuvages fades
La santé qu'on ne doit qu'à ta douce chaleur.

Ainsi, soit que le mal ou l'adverse fortune
Sur nous viennent poser une main importune,
Ministre bienfaisant de la divinité,
Tu rends au malheureux l'espoir et la santé.
Si tu donnes, la nuit, un abri nécessaire,
Ton usage, le jour, n'est pas moins salulaire ;
Et l'ardeur de ton sein souvent d'un feu nouveau
D'un esprit languissant ralluma le flambeau.

Eh ! qui ne connaît pas ces hommes de génie
Qu'enfantèrent jadis la Grèce et l'Ausonie ?
De la raison, du goût, ces oracles certains,
Philosophes, rhéteurs, historiens, poètes,
Des Muses, d'Apollon fidèles interprètes,
Composèrent sur toi leurs ouvrages divins.

Oui, célèbres auteurs et de Rome et d'Athènes,
Sophocle, Cicéron, Ovide, Démosthènes,
Anacréon, Tibulle et vous, tendre Sapho,
De vos écrits fameux un lit fut le berceau.

Ce philosophe, enfin, que produisit Abdère,
Dans ses réflexions toujours enseveli,
Epiant la nature à l'affût sur un lit,
De ses secrètes lois dévoila le mystère.
Virgile était couché quand il chanta Daphnis,
Amaryllis, Didon et le bel Alexis.
Ainsi, ton ombre, ô lit, a produit la lumière
Dont nous voyons briller tant d'illustres écrits.

Autrefois, les Romains, ces véritables sages,
T'ont fait servir encore à de plus doux usages :
Toujours, près de la table aux heures des festins,
On te voyait placé chez les joyeux Latins.
Là, témoin complaisant des scènes les plus vives,
Tu prêtait tes coussins à d'amoureux convives ;
Et pour d'heureux amants, ou de tendres époux,
Les plus ardents baisers, pris à la dérobée,
D'autres plaisirs encor, s'il en est de plus doux ,
Des repas les plus longs abrégeaient la durée.

L'antiquité, dit-on, plaça sur ses autels,
Et vit associer aux honneurs immortels
Cet homme ingénieux qui de sa main savante,
Construisit le premier ta légère charpente ;
Et de nos jours encor, qui n'admiration pas
De tes membres unis la solide structure,
Quand, gémissant parfois, sous de pesants appas,

A peine tu réponds par un léger murmure,
Aux plus rudes assauts, aux plus tendres ébats !

Mais les combinaisons des plus heureux génies
Ont fait un tout parfait de toutes tes parties.
Des corps les plus pesants pour affaiblir l'effort,
La plume au fond du lit offre son doux ressort,
Qui cède et qui résiste ainsi qu'un sein pudique
Que presse en fléchissant la baleine élastique.
Tu t'élèves plus haut, toi, l'âme d'un bon lit,
Solide matelas, dont le flanc se remplit
De ce crin végétal dont les masses touffues
Flottent dans nos forêts, aux arbres suspendues.

Meuble divin, pourquoi ne décrirais-je pas
Ces tissus éclatants couvrant tes matelas ?
Et cette riche étoffe aux superbes bordures,
Aux regards indiscrets déroband tes souillures ;
Et ce lin transparent éteignant la splendeur
Des coussins où le pourpre a laissé sa couleur ?

Chez les peuples anciens, l'argent, l'or et l'ivoire,
L'écaille diaphane et le nacre brillant
Que le luxe dérobe au liquide élément,
De décorer ton bois se disputaient la gloire.
De nos jours l'acajou du sol américain,
Aux simples ornements de ton architecture,

Au ciseau permettra de mêler la sculpture
Recouverte avec art par l'or et par l'airain.

Pour tempérer du jour la lumière trop vive
Et l'éclat importun des nocturnes flambeaux,
La beauté surannée ou la pudeur craintive
Inventèrent, dit-on, tes modestes rideaux
O timides beautés, qu'un tendre amour embrase,
Combien voit-on encor accroître votre ardeur,
Quand à l'éclat du jour un rideau protecteur
Oppose l'épaisseur de son rempart de gaze!

Pour garantir ses dieux des rayons du soleil,
Le peuple égyptien, dans ses bizarres fêtes,
De nos dais somptueux ignorant l'appareil,
D'un chapeau couronnait leurs vénérables têtes;
Mais ce peuple bientôt pour ses divinités,
Dans Canope inventa les premiers canapés.

C'est alors que le luxe exerçant son génie,
De nos ameublements a créé la folie.
Sur ce meuble élégant un bras d'airain tendu,
Tient un cercle léger au centre suspendu,
D'où le brillant tissu du lin et de la soie
En festons ondoyants s'étend et se déploie.

De là nous est venu cet art qu'on ignorait,
D'unir, de séparer, de réunir ensemble,

Sur ces lits somptueux drapés par Seigneuret,
Vingt tissus différents qu'un même nœud rassemble.

Ces honneurs qu'en Égypte on réservait aux dieux,
Rome les accordait à ses hommes célèbres ;
Et quand ces fiers vainqueurs, dessus leurs lits funèbres
Portaient vers le bûcher leurs restes précieux ,
Les colonnes du lit supportaient à leurs cimes
Des ennemis vaincus les dépouilles opimes.

Ainsi, ton sein, ô lit, de l'enfant au berceau
Reçut les premiers pleurs, vit le premier sourire ;
Et lorsque le vieillard sur tes coussins expire,
Tu l'escortes encor aux portes du tombeau.
Enfin, pendant le cours d'une frêle existence,
Le malheur en ton sein retrouve l'espérance.

Souvent, la nuit, vers l'homme accablé de douleur,
Il descend de ton ciel un songe séducteur,
Qui d'un sort rigoureux fait oublier l'outrage,
Et d'un bonheur prochain vient offrir le présage.

Objet divin, ô toi qui me vois sans retour,
A ton char, en esclave enchaîné par l'amour ;
Toi dont le souvenir, de mon âme embrasée,
Devient le charme unique et la seule pensée ;
Toi dont le nom si doux, en secret prononcé,
Chaque jour, mille fois sur mes lèvres expire,

Et par ma main ici ne sera pas tracé ;
Toi, seul objet enfin, pour lequel je respire,
Dans des songes charmants, à mes sens enchantés,
Par le dieu du sommeil sans cesse présentés,
Depuis longtemps, ma vie aux larmes condamnée,
Par la douleur, hélas ! eût été terminée !
Mais d'un dieu bienfaisant le magique pouvoir
M'accorde, chaque nuit, le bonheur de te voir.

Ton cœur sans crainte alors, cessant de se défendre,
Tu souris aux serments de l'amour le plus tendre ;
Et ta bouche aussitôt, par mille aveux charmants,
Vient me faire oublier un siècle de tourments ;
Mais lorsque ta pudeur cédant à mon ivresse,
Je presse de mes bras ta taille enchanteresse,
Dans mon délire, hélas ! parmi tant de trésors,
Que l'amour si souvent peignit à ma pensée,
Et qu'un rêve a placés sous ma main abusée,
L'excès de mon bonheur modérant mes transports,
De mon sein, de ma bouche, alors, à peine j'ose
Presser ton sein de neige et ta bouche de rose.
Mais bientôt sous ma main je sens battre ton cœur :
Nos amoureuses voix forment un doux murmure ;
Et ton heureux amant qui doutait du bonheur,
Aux feux de tes baisers s'anime et se rassure.

Si les songes, pourtant, ces fantômes légers,
Offrent à notre esprit des tableaux mensongers,

Aussi, combien de fois, infaillibles oracles,
Ils ont, des immortels fidèles messagers,
D'un avenir obscur annoncé les miracles !

Oh ! Grecs infortunés ! depuis longtemps vos dieux
Dans des songes, dit-on, présentaient à vos yeux
D'affreux ruisseaux de sang coulant dans vos campagnes,
De féroces soldats égorgeant vos compagnes ;
Et dans vos temples saints, sans pudeur violés,
Vos rêves laissaient voir vos vieillards immolés.

O vierges de Scio ; colombes gémissantes !
Oui, les accents plaintifs de vos voix innocentes
Des rives du Bosphore, hélas ! ont retenti
Jusqu'aux bords arrosés par le Mississipi !⁽²¹⁾

Mais les gémissements de l'enfance égorgée,
Et ceux de la pudeur par le vice outragée,
Ne pourraient-ils toucher ces farouches vainqueurs !
Quoi ! cet île autrefois par Vénus protégée,
Pour la faux d'un barbare aurait produit ces fleurs !
Non, non ; quand du désir les impudiques flammes
Consommaient sans remords le cœur de ces infâmes,
Et que d'esclaves vils les indignes troupeaux,
Déjà dans le harem pour les plaisirs du crime,
Sur de riches tapis entassaient les carreaux ;
Quand chacun des tyrans choisissant sa victime,
Fondait, cruel vautour, sur ces faibles oiseaux :

Pour punir ces Tarquins, aux vierges de la Grèce
La pudeur a prêté les armes de Lucrèce.

En vain, fiers Musulmans, pour sauver ces houris,
Votre pitié perfide et se hâte et s'empresse :
Le sang de ces cœurs purs inonde vos tapis,
Et rougit les coussins que de lâches complices
Vous avaiet préparés pour d'autres sacrifices.

Et vous, fils de Cadmus, d'Hercule et de Jason,
Hellènes généreux que le monde abandonne,
Quoi ! de vos ennemis le nombre vous étonne !
Où sont donc tous les dieux de votre Panthéon ?
Neptune, Jupiter, le vainqueur de Python,
Et Mars, ce dieu terrible, et la fière Bellone
Qu'adoraient vos aïeux aux murs du Parthénon ?
— Les dieux !... ils ne sont plus ; tous les hommes célèbres
Reposent froidement dans leurs tombeaux funèbres.
— Eh bien donc ! de leur tombe évoquez vos héros ;
Que l'ombre de Thyrté précède vos drapeaux ;
Marchez ; vos ennemis fuiront devant la cendre
De votre Miltiade et de votre Alexandre.
Qu'il soit votre recours, cet Alexandre, et non
Ce Pygmée accablé du fardeau de son nom.





AU MOQUEUR.



Charmant oiseau, dont le savant ramage
Sait imiter par des accents divers,
De mille oiseaux qui peuplent le bocage,
Les doux accords et les brillants concerts.

Lorsque ta voix mélodieuse et pure
Vient enchanter les plaines et les bois ;
Ou se mêler à l'onde qui murmure,
Je sens ravir tous mes sens à la fois.

Comme le mal qui circule en nos veines
Cède aux vertus d'un baume bienfaisant,
Ainsi, toujours mes chagrins et mes peines
Sont suspendus ou guéris par ton chant.

Pour imiter les airs que tu soupîres,
L'art des mortels ferait de vains efforts ;
Les sérâphins pourraient seuls sur leurs lyres,
Rivaliser tes sublimes accords.





DISCOURS DE RÉCEPTION

CHANTÉ DEVANT UNE ACADEMIE QUI N'A EU QU'UNE DURÉE ÉPHÉMÈRE.

AIR : Du Réveil du Peuple.

Fondateurs de l'Académie,
Vous, qui dans ce pays nouveau,
Et des beaux-arts et du génie
Voulez allumer le flambeau,
Aux indigènes d'une terre
Pour qui l'étude a tant d'appas,
Montrez ce qu'ils ne savent guère,
Et ce que vous ne savez pas.

Que tous les arts et les sciences,
D'un même père heureux enfants,

Par vous chéris sans préférences,
Se disputent tous vos instants.
L'éloquence et la poésie,
D'Esculape l'art tout divin,
La musique et l'astronomie
Trouveront place en votre sein.

Mais, surtout, que la modestie,
Avec ses airs faux et discrets,
De tous vos ouvrages bannie,
Reste au fond de vos cabinets.
Ah ! qu'une noble confiance
S'empare de tous vos discours ;
Le vrai cachet de la science,
C'est de parler de tout, toujours.

S'il s'agit de littérature,
En donnant votre jugement,
Que la louange à la censure
Vienne se joindre adroitement ;
Et répondez à l'homme étrange
Qui pourrait blâmer vos arrêts :
Monsieur, j'ai du goût comme un ange,
Et je ne me trompe jamais.

Professez-vous la médecine ?
Rien n'est plus aisé que cela :
Vous connaissez tous la vaccine,

L'émétique et le quinquina.
Si quelque belle a la jaunisse,
De carmin frottez ses appas ;
Mais si c'était *toute autre chose*, ⁽²³⁾
Alors ne vous y frottez pas.

Enseignez-vous l'astronomie ?
Expliquez bien pourquoi, comment
Le soleil et sa bonne amie
Se boudent douze fois par an.
Peignez cette volage épouse
Suivant le soleil pas à pas,
Très-infidèle et très-jalouse,
Comme les femmes d'ici-bas.

Oui, c'est encore à votre école
Qu'on apprend le secret certain
De captiver ce dieu frivole
Qui tient une bourse à la main.
Aux poursuivants de la fortune
Prouvez, calculateurs fameux,
Que deux piastres valent mieux qu'une,
Et que trois valent mieux que deux.

Comme Orphée avec une lyre
Voulez-vous descendre aux enfers,
Ou comme Arion en délire
Sur un dauphin courir les mers?

**Vous avez un secret unique
Pour atteindre ce noble but,
Et ce secret, c'est la musique,
Sol, ut, ré, mi, fa, ré, mi, ut.**

**Lorsque vos vastes connaissances
Auront éclairé les esprits,
Dieu ! quelles douces jouissances
De vos travaux seront le prix !
Vos grands noms, vainqueurs des ténèbres,
Grâce à la déesse aux cent voix,
Deviendront à jamais célèbres
De la Balise aux Illinois. (24)**





VERS

INSCRITS SUR LA PREMIERE PAGE D'UN ALBUM.



Puisque vous le voulez, ô céleste.....

Je vais inscrire ici mon nom :

Une autre eût été refusée,

Mais qui pourrait vous dire non ?

Je me résous de bonne grâce

A faire votre volonté ;

Et le premier dans la préface

De ce missel de la beauté,

Je viens vous rendre mon hommage.

Ah! que je serais fier de ce brillant partage,
Si je n'en connaissais, hélas! tout le danger!
Chez vous, si l'on consulte et la fable et l'histoire,
A peine trouve-t-on neuf filles de mémoire.
Les plus sages toujours se plurent à changer,
Et le dernier venu fait oublier les autres.

Ces goûts charmants seront, peut-être, aussi les vôtres;
Et si mon nom, ici, le premier est tracé,
De votre souvenir, hélas! suivant l'usage,
Sans doute qu'il sera le premier effacé.

Ainsi, l'esprit tout plein de ce triste présage,
Au lieu de figurer en tête de l'ouvrage,
Ah! que j'aimerais mieux être l'heureux amant
Qui jouissant, un jour, du solide avantage,
De terminer votre roman,
Imprimera son nom à la dernière page!





NIAGARA.

33066

Cascade de Niagara, (25)
Sous l'épais berceau de ton onde,
Je viens du nom de Louisa
Laisser l'impression profonde ;
Mais si ma main gravait ses traits
Sur cette roche humide et brune,
Ici l'on pourrait désormais
Voir deux merveilles au lieu d'une.





TRADUCTION DE L'ANGLAIS

D'UNE PIÈCE EN PROSE

INSÉRÉE DANS UN ALBUM.

Le printemps de la vie est le matin d'un jour
Sans nuages,
Où l'œil charmé ne voit que d'aimables images,
Où l'oreille n'entend que des concerts d'amour.

Puisse, ô C.... l'aurore de ta vie,
Comme celle d'un jour serein,
S'écouler sans être obscurcie
Par les ennuis et le chagrin !
Puisse ton astre, à son méridien,
Au lieu de ce feu qui dévore,

Promener sur notre horizon
Ce pur et lumineux rayon
Que promet ta brillante aurore ;
Et puisse-t-il à son déclin
Jusqu'à la nuit briller encore
De l'éclat du matin !

Au milieu des trésors amassés par l'étude,
Sans un pénible souvenir,
Parmi des plaisirs purs, exempts d'inquiétude,
Tu verras s'avancer un aimable avenir ;
Et quand viendra l'hiver de l'âge,
Tu jouiras des fleurs, des fruits et des moissons
Que ton esprit prudent et sage
Aura cueillis dans les autres saisons.





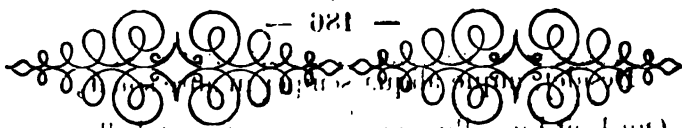
A MADAME C.....



C.... vous voulez un couplet ?
Ce n'est pas une grande affaire :
Un seul couplet est sitôt fait,
Quand c'est pour vous qu'il faut le faire ;
Et même, s'il était mauvais,
Faute du loisir nécessaire,
Soyez sûr que je serais
Toujours prêt à vous le refaire.

Autrefois, poète fécond,
Je faisais six couplets sans peine :
A présent j'arrête au second
De crainte d'épuiser ma veine.
Cependant, encore je vais bien
Jusqu'à trois sans me compromettre ;
Mais le troisième ne vaut rien,
Et je n'ose vous le remettre.





TRADUIT DE L'ESPAGNOL.

VOYAGE DE LA COMTESSE MERLIN

A LA HAVANE.

Oranger, au feuillage sombre,
Quand je meurs de froid sous ton ombre,
Ma maîtresse et son tendre amour
Sans souci dorment jusqu'au jour ;
Et pour elle, pourtant j'endure
Le vent, la pluie et la froidure,
Sans l'espoir qu'un jour de repos
Vienné faire trêve à mes maux.

Lorsque autour de ta case j'erre
Trompant l'œil vigilant d'un père,

Comme un coursier rongant son mors,
J'attends le signal..... et tu dors!
Croirai-je encore à tes promesses,
A tes serments, à tes caresses?
Serments d'un éternel amour,
Deviez-vous ne durer qu'un jour!

De me voir chez toi tu redoutes!
De mon amour, ainsi, tu doutes!
Mariana, dis-moi pourquoi
Te méfier ainsi de moi?
Quand tu seras dans ma cabane,
Aux champs où jaunit la banane,
Oui, tu seras, j'en fais le vœu,
Mes seuls amours et mon seul dieu.





JE VOUS AIME.



Je vous ai vue, aimable Dilais,
Et mille traits de vos yeux sont partis.
Vous voir encore était le bien suprême :
Où vous trouver? je l'ignorais, hélas !
Un dieu charmant, c'était l'amour lui-même,
Sut mon tourment, il dirigea mes pas.
Alors, alors, vous vîtes mon délire!
Ivre d'amour, je me tus à regret :
Mais en travers retournez ce billet,
Et vous lirez ce que je n'osai dire.





LE VRAI CROYANT.



Possédé du désir d'apprendre,
Malgré les efforts d'un esprit
Qui médite et qui réfléchit,
J'en conviens, je ne puis comprendre
Si c'est un ouvrier dont l'art
A son gré fait mouvoir le monde,
Ou bien si la machine ronde
Marche seule, et tourne au hasard.

Heureux celui qui, dès l'enfance,
Instruit à craindre le Seigneur,

Crut toujours avec confiance
Sa nourrice et son confesseur !
Sur son ignorance profonde
A jamais son bonheur se fonde ;
Et lorsqu'un homme plus hardi,
Ou plus sage et plus érudit
Sourit de toutes nos misères ;
Et que dans ses discours sévères,
Il traite les religions
De vaines superstitions,
Et nos croyances de chimères,
Sans sonder ces profonds mystères,
Sans juger ce savant conflit,
Je crois sur ces graves matières,
Tout ce que le curé me dit.





LA VICTOIRE.

—

Sans talents si l'on voit un sot
Parfois maîtriser la fortune,
Pour fixer la victoire, il faut
Une habileté peu commune ;
Et très-souvent ses favoris ,
Si l'on s'en rapporte à l'histoire,
Par l'infidèle sont trahis
Au moment qu'ils chantent victoire.

Jadis un souris gracieux
Ou de Corinne ou de Suzette
Eût rendu certain à mes yeux
Et mon triomphe et leur défaite.

A présent ces signes trompeurs
Ne peuvent plus m'en faire accroire :
Il me faut bien d'autres faveurs
Avant que je chante victoire.

Toujours par l'amour précédé,
La lance au poing, le diable en tête,
L'amant à qui tout a cédé,
Vole de conquête en conquête
Sur le terrain baigné de sang,
Théâtre illustre de sa gloire,
Alors à ce fier conquérant
Je permets de chanter victoire.

Mais pour moi qui ne suis pas vain,
Et que l'amour dans son armée
Voit combattre pour le butin
Bien plus que pour la renommée,
Quand mes camarades, sans fruit
S'enivrent d'une vaine gloire,
Je vais pillant partout sans bruit,
Et leur laisse chanter victoire.

Si ce n'est pas le fabuleux
Qui peut séduire votre dame,
Dans un roman bien amoureux
En vain vous peignez votre flamme;
Mais pouvez-vous remplir, un jour,

Un seul feuillet de son histoire.
Tout va céder à votre amour,
Et vous pouvez chanter victoire.

On peut chanter sur tous les tons
Beautés de toutes les espèces,
Femmes de toutes les façons,
Des bergères jusqu'aux déesses ;
Mais de leurs plus douces faveurs
N'allez pas raconter l'histoire ;
Parlez toujours de leurs rigueurs,
Et jamais de votre victoire.





L'AMOUR ENFANT.



Vous demandez, belle Thémire
Pourquoi l'on peint toujours l'amour comme un enfant ?
Hélas ! il faut bien vous le dire :
C'est que jamais l'amour n'est plus grand qu'en naissant !





LA LOTERIE.



Un billet que l'aveugle amour
A choisi de sa main divine,
A Davezac donne en ce jour
La tabatière de Delphine.
On aurait cru que Davezac,
Suivant la coutume ordinaire,
N'aurait prisé que le tabac ;
Mais il prisa la tabatière.





LA ROSAIDE.

POÈME EN DOUZE CHANTS.



CHANT PREMIER.

Janvier , suivi d'un froid cortège ,
Vient nous glacer par son accueil ;
Rose disparaît sous la neige ,
Et la nature prend le deuil.



CHANT II.

Février s'avance en pleurant ,
Et d'un déluge nous arrose.
Pourquoi l'eau qu'il verse à torrent ,
N'est-elle pas de l'eau de Rose !



CHANT III.

Le dieu Mars à ce mois préside ,
Ce fier Mars que Vénus blessa.
Un trait plus sûr et plus rapide ,
L'eût fait tomber devant Rosa.



CHANT IV.

Pour les Romains jadis l'année ,
Par le mois d'avril commença ,
Comme ton souvenir Rosa
Pour nous commence la journée.



CHANT V.

Les cœurs ont soupiré,
Le mois de mai va naître ;
L'amour a respiré,
Et Rosa va paraître.



CHANT VI.

Juin, de ta chaleur cruelle
L'art brave les traits radieux ;
Mais, ô Rosa, quelle est l'ombrelle
Qui mette à l'abri de tes feux.



CHANT VII.

Rosa, juillet vit autrefois
Ce peuple briser ses entraves ;
Mais ces fiers affranchis des rois
Bientôt deviendront tes esclaves.



CHANT VIII.

Comme toi, rose du matin,
Le cœur pur et le front serein,
Dans les cieux la vierge s'avance,
Et le mois d'Auguste commence.



CHANT IX.

Septembre lance tous ses feux;
Déjà le raisin se colore;
Et le vin va couler pour ceux
Que tu n'enivres pas encoré.



CHANT X.

Octobre du tardif automne
Vient enfin nous offrir les fruits :
Dès son printemps Rosa moissonne
Tous ceux que l'étude a produits.



CHANT XI.

Novembre paraît sur la scène,
Environné d'épais brouillards,
Semblable à ces âmes en peine
Que n'éclairent pas tes regards.



CHANT XII.

Décembre vient, et Philomèle
Va s'exiler pour plus d'un jour :
Adieu, Rosa ; pour moi, dit-elle,
Plus de plaisirs jusqu'au retour !





A EN VOYANT SON PORTRAIT.



**En voyant tes divins attraits,
D'amour je ne puis me défendre ;
Et pour Vénus je te prendrais
Si tu voulais te laisser prendre.**





ROMANCE TRADUITE DE L'ESPAGNOL.



Comme Ariane, en pleurs sur le rivage,
En vain j'appelle un fugitif amant.
Hélas ! loin de la plage
Son vaisseau fuit aussi prompt que le vent !

Lorsque , au travers des flots de l'onde amère ,
Un dieu jaloux l'enlevait à mes feux,
Ah ! ah ! qu'un vent contraire
Aurait été favorable à mes vœux !

A quelques maux que son départ me livre,
Je n'ai plus rien à redouter du sort :
 Qui le perd ne peut vivre ;
Qui ne vit plus peut-il craindre la mort !

Si quelque jour sur ma tendre guitare
Je racontais les tourments de mon cœur,
 Il n'est pas de barbare
Qui ne donnât des pleurs à ma douleur.

Dans ma tristesse, ô guitare enchantée,
Tu réponds seule à mes brûlants transports ;
 Et mon âme agitée
Devra le calme à tes tendres accords.

Aussi, je veux condamner au silence
Ce piano que l'ingrat aimait tant :
 Je sais son inconstance,
Et je l'imité en changeant d'instrument.





POUR LE PORTRAIT DE



Ah ! redoutez de voir l'objet
Que représente ce portrait.
O vous qui chérissez la vie
Cette beauté fait sans retour
Mourir tous les hommes d'amour,
Et les femmes de jalousié.





IMPROMPTU.



Bonjour, madame belle et bonne ,
Avant midi je me pomponne,
J'arrive chez vous ; mais.... personne.
Alors, auprès d'une colonne
Qui porte une table octogone,
Je viens m'asseoir, et je griffonne
Cette épître à votre personne ;
Mais, sur ce sujet, qui s'étonne
Que le jugement m'abandonne ?
Bientôt je vois que je raisonne
Comme un buveur près d'une tonne
De vin de Madère ou de Beaune.
Alors, je me lève et fredonne
Une chanson un peu lironne;

J'approche du feu, je tisonne,
Quand j'entends l'airain qui résonne :
Je compte..... c'est midi qui sonne.
Adieu, madame belle et bonne ;
Si votre absence me chiffonne,
En bon chrétien je vous pardonne ;
Mais je me venge, et je vous donne
A lire ce billet d'une aune.



A ta femme interdis le spectacle et le bal,
A l'église elle ira te chercher un rival.



Touchez, d'abord, un objet plein d'appas :
Faites l'amour, ne le décrivez pas.



J'aime la violence, et je veux un amant
Qui fasse mon bonheur sans mon consentement.



Belle Iris, il faut pour vous plaire,
Etre amoureux, être empressé ;

Près d'Eglé, dans un cas pressé,
Tout cela n'est pas nécessaire.



Pour fixer à jamais ton époux inconstant,
Écoute, ou fais semblant d'écouter un amant.



Des rêves de la nuit par le jour qui s'avance
Le vain mensonge est révélé ;
Mais rien ne détruit l'espérance,
Ce songe de l'homme éveillé.



Donnez-moi votre confiance,
Et croyez-moi quand je vous dis
Que l'enfer est l'indifférence,
Que l'amour est le paradis.





LES ANGLAIS A LA LOUISIANE (1815).

CANTATE.

Pour assujettir l'Amérique
Des insulaires orgueilleux
Couvrent les bords de l'Atlantique
De leurs soldats audacieux.

Partout la fureur, le carnage
Précedent leurs fiers bataillons ;
Et partout la flamme ravage
Et les cités et les moissons.

Mais le clairon s'est fait entendre
Aux fiers enfants de nos vallons ;
Et bientôt nous voyons descendre
Leurs invincibles bataillons.

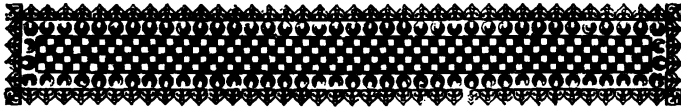
Dans nos solitudes profondes
Cérès déserte ses guérêts;
Et chaque fleuve sur ses ondes
Conduit les fils de ses forêts.

Sur nos rives bientôt Éole
Pousse les Bretons inhumains ;
Des brandons pris au Capitole
Fumaient encore entre leurs mains.

Déjà leur tourbe qui s'avance
Médite des crimes nouveaux ;
Et leur sacrilège espérance
Est inscrite sur leurs drapeaux.

Vierges, au viol destinées,
Ces guerriers changés en bourreaux,
Des plus infâmes hyménées
Pour vous allumaient les flambeaux.

Mais, grâce au dieu des batailles,
Les feux des farouches Anglais
Ont éclairé leurs funérailles,
Au lieu d'éclairer leurs forfaits.



L'ENFER ET LE PARADIS.



Bon vin et bonne compagnie,
Joyeux festin, bal et concert,
On dit que cette aimable vie
Nous mène tout droit en enfer ;
Mais sans songer à l'autre monde ,
Lorsque nous trouvons réunis
Tous les biens dont la terre abonde,
N'est-ce pas là le paradis ?

Émus d'une sainte colère
Dans un long sermon, bien amer ,
L'autre jour, un révérend père
Nous envoyait tous en enfer ;

Mais vous grillerez loin des femmes,
Nous disait-il, mes bons amis :
Si l'on brûlait avec ces dames,
L'enfer serait le paradis.

Dans son jardin Adam se lasse ⁽²⁸⁾
De voir un tapis toujours vert ;
Tant de bien est une disgrâce,
Et son paradis un enfer.
Le désir d'apprendre l'enflamme,
Il mange de ces fruits maudits :
Alors il sait qu'Ève est sa femme,
Et veut s'enfuir du paradis.

Le Seigneur lui fit cette grâce :
Un ange, avec son bras de fer,
De son beau paradis le chasse,
En le menaçant de l'enfer.
Pour nous, plus heureux que cet homme
Que sa femme a perdu jadis,
Lorsque vous nous donnez la pomme,
Vous nous ouvrez le paradis.

Vous avez mille connaissances,
Et vous lisez à livre ouvert ;
Et pour acquérir des sciences,
Vous prenez des peines d'enfer ;
Pour moi je ne fais pas l'habile ;

Et je sais que les beaux esprits,
S'il en faut croire l'évangile,
N'iront jamais en paradis.

Femme qui prêche un infidèle,
Prêche toujours dans le désert ;
Et l'on voit son amant rebelle
Fuir sa maison comme un enfer :
Alors, en proie à sa tristesse,
Et le cœur rongé de soucis,
Chez une autre, dans sa détresse,
Il va chercher le paradis.

Avoir une trop tendre épouse
Qui quelquefois nous prend sans vert ;
Apaiser son humeur jalouse,
Voilà l'enfer, voilà l'enfer.
Avoir une femme fidèle,
Dont tout le monde soit épris ;
Qu'elle soit bonne autant que belle,
Voilà, voilà le paradis.





LES SOUHAITS.



Que ne suis-je l'heureux tapis
Qu'étale en ces lieux la nature,
Et sur lequel tes pieds chéris
Foulent les fleurs et la verdure !

Que ne suis-je plutôt le lin
Dont le tissu voile ton sein ;
Et qui, de sa trame discrète,
Va, par une route secrète,
Presser le corps le plus divin !

Que ne suis-je aussi le zéphyre
Qu'on voit près de toi s'empresser ;

Et qui, mourant de son martyre,
Dans un audacieux délire,
D'un souffle vient te caresser!

Puissé-je être l'insecte avide
Sans cesse prêt à te sucer!
Puissé-je être le trait rapide
Qui le premier doit te blesser!
Ou, sans me métamorphoser,
Être celui que tu désires;
Dans tes bras me sentir presser;
Respirer l'air que tu respirez,
Ou celui qu'exhale ton cœur,
O..... quand tu soupirez,
Ivre d'amour et de bonheur!

Victime, hélas! de mon ardeur,
Bientôt je ferai le voyage
Qui conduit au fatal rivage;
Mais si j'en dois croire l'amour,
Qui me protège et qui m'inspire,
Je ne ferai qu'un court séjour
Au fond du ténébreux empire.
Pour moi, cet enchanteur puissant,
Aux vrais amants toujours propice,
Fera le miracle éclatant
Que le tendre époux d'Eurydice
Autrefois tenta vainement;

Mais plus heureux et plus prudent
Que le fameux chantre de Thrace,
Mon guide aimable sur sa trace
Me retrouvera constamment.
Sans craindre une fatale épreuve
Je le suivrai d'un pas pressé ;
Et je repasserai ce fleuve
Que l'on n'a jamais repassé ;
Et remontant des rives sombres
Où l'on ne descend qu'une fois,
On me verra quitter les ombres
Que la mort soumit à ses lois.

Mon ombre, alors, à l'enfer arrachée,
Ombre constante, à ton ombre attachée,
Demandera le prix de ma fidélité ;
Et, chaque nuit, après la douzième heure,
Léger fantôme, en ta demeure
A tes yeux par l'amour je serai présenté,
Le cœur rempli de ta pensée
Que toutes les eaux du Léthé
N'auront point effacée ;
Et suivant tes bontés ou tes rigueurs pour moi,
Je retrouverai près de toi
L'Enfer ou l'Élysée.



LE PORTRAIT.



**Vous le voulez, belle Éliza,
Je vais essayer de vous peindre ;
Mais à tant de charmes déjà
Ma main désespère d'atteindre.
Heureux mille fois qui pourrait
Saisir un aussi beau modèle !
Allons, posez, mademoiselle,
Je vais faire votre portrait.**

**D'abord, de ce front gracieux
Veuillez me dérober la vue ;**

Et, s'il se peut, sur vos beaux yeux
Qu'une gaze soit étendue.
Ah! sans cette précaution,
Adorateur de mon ouvrage,
Peut-être, serais-je moins sage
Que ne le fut Pygmalion.

De votre langage enchanteur
Prenez bien soin de me défendre :
Vous voir est assez pour mon cœur,
Ce serait trop de vous entendre.
Ce doux parler, ce doux souris
Sont des lacs qu'amour vient me tendre ;
Et lorsque je cherche à vous prendre,
Hélas ! c'est moi qui serais pris !

Mais si je n'ai pas pris en vain
Les soins qu'exige la prudence ;
Et si mon cœur conduit ma main,
Je garantis la ressemblance.
Oui, sans trop vanter mon talent,
Si pour attraper une belle
Il ne faut qu'un peintre fidèle,
Votre portrait sera parlant.

Après avoir de tous vos traits
Dessiné l'esquisse fidèle,
Comment peindrai-je mille attraits

Qu'un vêtement jaloux recèle ?
Mais l'amour guidant mon pinceau,
Entière à mes yeux vous révèle;
Et Vénus me sert de modèle
Pour tout le reste du tableau.





LE PRÉSIDENT ⁽³⁷⁾.

AIR : *Vivent les braves Montagnards.*

Règne à jamais monsieur Adam,
Notre bien aimé président ;
Qu'il règne, règne, règne, règne.
Ce n'est pas assez de huit ans,
Il faut prolonger plus longtemps
Son règne, règne, règne, règne.

REFRAIN.

Règne à jamais monsieur Adam,
Notre bien aimé président,
Qu'il règne, règne, règne, règne.

Croyez-moi, ne prenons jamais
Un guerrier qui bat les Anglais,
Pour gouverner la république.

Gardons *toujours* pour président,
Ce bon monsieur Quincy Adam
Dont l'humeur est si pacifique.
Règne à jamais, etc.

Quand Cochran lança ses marins,
Et Packenham ses fantassins
Sur notre rivage aquatique,
Bientôt Jackson, dans nos sillons,
Fit enterrer leurs bataillons,
Cela n'est pas très-britannique.
Règne à jamais, etc.

Oui sous ce petit souverain,
Très philanthrope et très-humain,
Les ministres seront intègres,
La liberté... ne craindra rien :
Même on dit qu'il fera si bien
Qu'il affranchira jusqu'aux *****.
Règne à jamais, etc.

Défiez-vous de ce Jackson ;
Ainsi que le grand Washington,
Il a fait plus d'une sottise.
Des plus pacifiques États
On voit souvent par ces soldats
La tranquillité compromise.
Règne à jamais, etc.

Jumonville est décapité (28)
Au Fort de la Nécessité ;
Certes, c'était peu nécessaire.
A Pensacola, Jackson va
Faire emprisonner Callava !
Voyez encore la belle affaire !
Règne à jamais, etc.

Pour l'affaire de Washington,
Louis n'entendit pas raison,
Et fit la guerre à l'Angleterre.
Pour l'autre affaire, heureusement,
Père Cyrelle à Ferdinand
Avait défendu la colère !
Règne à jamais, etc.

Pour observer le firmament,
Adam, par un beau monument,
Rendra sa mémoire immortelle.
Sur cette nouvelle Babel,
On le verra, nouvel Herschel,
Prédire la lune nouvelle.
Règne à jamais, etc.

Quand, suivi de toute sa cour,
Adam grimpera sur sa tour,
Il nous dira : Dieu vous bénisse
Et puis son almanach en main,

Il fixera le jour certain
De l'équinoxe et du solstice.
Règne à jamais, etc.

Alors les instruments qui sont,
Dans un coin, depuis Jefferson.
Entre ses mains feront merveille .
Chaque nuit il observera,
Et chaque jour il nous dira
Quel temps il aura fait la veille.
Règne à jamais, etc.

Avec ces deux yeux seulement,
Cet astronome clairvoyant
Du ciel déjà perce les voiles ;
Mais aidé *d'un bon instrument*,
En plein midi, certainement,
Il nous fera voir des étoiles.
Règne à jamais, etc.

Venez à nous : quoique un peu tard
Vous aurez encore bonne part
Et ne perdrez pas votre peine.
Il ne faut esprit, ni talent,
Avec nous hurlez seulement :
Mais hurlez à perte d'haleine.
Règne à jamais, etc.

Les écrivains qui sont rétifs
N'auront pas d'emplois lucratifs ;
L'Argus me l'a dit à l'oreille.
On en fit prévenir à temps
Certains journalistes prudents,
Et le rédacteur de l'*Abeille*.
Règne à jamais, etc.

Vous verrez que tout ira bien,
Si chacun met un peu du sien
Pour mener à bien cette affaire.
Pour moi, voici ma portion ;
Pour lui j'ai fait cette chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Règne à jamais monsieur Adam,
Notre bien aimé président,
Qu'il règne, règne, règne, règne.





A L'ERMITE D'IBERVILLE.



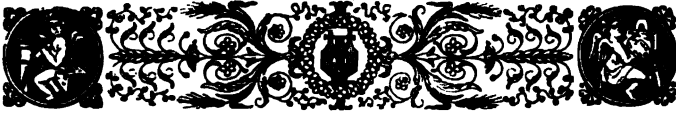
Révérènd père ermite, en ce jour, devant vous,
Le front humilié, je tombe à vos genoux,
Mais suivons de saint Paul le conseil salutaire,
Et l'un à l'autre, ici, confessons-nous, mon père.
Je sais qu'en ces écrits où je me baptisais
D'un nom italien, ou d'un nom écossais,
Sans guide m'écartant des routes ordinaires,
Je tombai quelquefois dans de larges ornières ;
Et que rempli d'orgueil, on m'a vu dédaigner
De suivre le chemin qu'on voulait m'enseigner ;
Mais il faut vous l'apprendre, ici, par parenthèse
(Cet axiome est sûr, plus que votre hypothèse),
Je crois que le rhéteur et le logicien
Qui dirigent vos pas, ne vous guident pas bien,

Et que votre lumière, en passant par un prisme,
N'a pas même l'éclat du moins brillant sophisme:
Ainsi donc reprenez le chemin fréquenté,
Si le ciel vous en laisse encor la liberté.
Pour moi, tel est l'excès de mon orgueil extrême,
Qu'endonnant des conseils je n'en prends pas moi-même,
Et que sur le sommet, aux Muses consacré,
Sans peine et sans terreur, je me trouve égaré.
Là, selon que Vénus, ou qu'Apollon m'inspire,
A l'ombre des forêts je chante ou je soupire ;
Et j'aime mieux encor, quand je suis monté là,
Cueillir quelques lauriers pour le front d'Attala,
Que d'aller, pour rimer, la traînant en carrosse,
M'embourber, comme vous, sur la route d'Écosse.
Oui, je reste au Parnasse ; et c'est de sa hauteur,
Que je vois à son pied ramper un faible auteur.
Vainement, pour gravir au séjour d'Uranie,
Aux règles d'Aristote il soumet son génie ;
L'œil hagard, et les bras tendus vers Apollon,
Il reste, haletant, au bas du double mont.
Heureux, si revenu d'un funeste délire,
Il reprend le rateau qu'il quitta pour la lyre ;
Et fuyant de Phébus les doctes étendards,
Sur un champ moins aride il porte ses regards,
Et laisse des travaux peu faits pour sa nature ;
Mais sur l'écueil témoin de sa mésaventure,
Élevé par ses soins, puisse un brillant fanal
Préserver ses pareils d'un naufrage fatal.

Qu'un travail plus utile occupe son génie,
Et consacrant son temps à la géographie,
Qu'il trace la limite où finissent les mers,
Et qu'il ne vienne plus, en planant dans les airs,
Nous rappeler du haut d'une nue éclatante,
Le malheureux Icare, et sa course imprudente ;
Mais qu'il reste si bas, que jamais les brouillards
Ne puissent dérober la terre à ses regards.
La même ambition vous séduit et vous charme,
Et pourra vous coûter, frère, plus d'une larme.
Mais puisse votre cœur, épris de ces erreurs,
Les expier au moins en versant quelques pleurs.
Moi, suivant vos conseils, errant dans l'Élysée,
Je hume à chaque pas les fleurs de l'Odyssée ;
Et je laisse la menthe, au duvet argenté,
Pour cueillir la pensée au tissu velouté ,
Le jasmin odorant, à pétale dorée ;
Et vos convolvules à corolle azurée ;
Mais, avec soin, pour vous je laisse tous les lis,
Le pavot somnifère, et les tristes soucis.
Là, si mon tendre amour, embrasant ma maîtresse,
Dans le cœur le plus froid faisait naître l'ivresse,
Cette Niobé même, en se laissant toucher,
Prouverait que je puis attendrir un rocher ;
Et que j'en sais autant que votre statuaire,
Qui fait vivre l'ivoire, et fait mouvoir la pierre.
Ce n'est point au Thibet que l'illustre Jason,
Cher ermite, a conquis sa première toison ;

Mais, là, pour retenir une langue indiscrete,
Il mit dans ses gâteaux, non du miel de l'Hymette ;
Mais un suc bien plus doux, que par un art nouveau,
Ce héros sut tirer des veines d'un roseau.
C'est avec cet appât, qu'en sa grotte écartée,
Votre *grand Ménélas* eût attrapé Protée !
Ah ! que ne puis-je, hélas ! vous apaiser aussi
Avec quelques gâteaux pétris par Matossi.
Mais je déploie en vain toute mon éloquence :
Vous êtes sans pitié, comme sans indulgence,
Et Brutus littéraire, en fier républicain,
Vous maintenez les droits d'un sévère écrivain ;
Avec vous c'est en vain que changeant de langage,
Je fais de vos talents un pompeux étalage :
La louange qui fut fatale à tant de rois,
Près de vous n'ose pas faire entendre sa voix.
Aussi, je le veux bien, résistant à la mode,
Restez toujours fidèle à votre antique code.
De vous séduire, hélas ! je tenterais en vain :
Le plus habile *Grec* y perdrait son *latin*.





LE MESSAGE. (29)



WASHINGTON, 4 décembre 1827.

Réctatif d'Armide.

Citoyens du Sénat, citoyens de la Chambre,
Depuis qu'accomplissant l'ordre exact des saisons,
Le soleil en logeant dans ses douze maisons,
Vient enfin ramener les frimas de décembre,
Je vous vois avec lui tous revenus ici,
 Bien gros, bien gras, bien dispos, Dieu merci.
 Quant à moi, durant votre absence,
 Hormis quelque petit souci
 Pour la future présidence,
Citoyens, j'ai toujours, grâce à la Providence,
Joui d'un bon sommeil et d'un bon appétit.

AIR : *Les maris ont tort.*

Quant à notre heureuse patrie,
Vous le savez, elle est en paix ;
Nos citoyens passent leur vie
A boire dans les cabarets.
Désormais chez nous plus de guerres ;
Et je dois vous dire, entre nous,
Que l'agneau si craintif naguères
Dort à présent avec les loups.

AIR : *De Calypso.*

Suivant toutes les apparences,
Grâce aux progrès des connaissances,
Les hommes devenus meilleurs
Vont voir finir tous leurs malheurs. (*bis*)
Les maux qui désolent la terre,
La faim, la fièvre avec la guerre
Vont disparaître avant longtemps :
Quand les poules auront des dents.

Réclamatif.

Après quatorze ans de délais.
Nous tenons l'argent des Anglais :
Que ce roi George est un grand homme !

Pour moi, je n'aurais pas voulu
Donner même un petit écu
De l'intérêt, et de la somme ;
Que ce roi George est un bon homme !

AIR : *La Béquille de Barnabe.*

Pour les relations
Avec ses colonies,
Nos contestations
Sont loin d'être finies.
Quand finira cela ?
Je ne sais, je vous jure ;
Pourtant je vous assure
Que cela finira.

AIR : *Du Parlement.*

Le roi de France est un peu long
A nous rembourser nos dommages ;
Pourtant, de feu Napoléon,
Il tient d'assez beaux héritages ;
Mais pour lui reparler d'argent,
L'instant sera plus favorable,
Lorsque le nouveau parlement
Enverra son ministre au diable.

AIR : *A fatre.*

Le grand empereur Alexandre
Au tombeau s'est laissé descendre,
Quand il était en train
De se mettre en chemin
Pour tout réduire en cendre.
Ce capitaine qui ne put
En cinq ans traverser le Pruth,
A su passer un peu plus vite
Le fameux fleuve le Cocyte ;
Laissant cinq cent mille soldats
La larme à l'œil et l'arme au bras.
Son successeur est un autre grand homme ;
Et vous n'ignorez pas
Qu'il se nomme
Nicolas !

AIR : *Du Couvent.*

De nos frères du Sud ici vantant la gloire,
De leur guerrière ardeur, de leurs faits éclatants
J'aurais voulu vous faire une brillante histoire ;
Mais tout a disparu devant ces conquérants,
Et le combat finit faute de combattants.

AIR : *Fournissez un canal au ruisseau.*

A peine le roi du Brésil
Eût-il voulu bloquer ses côtes,
Que mon consul, homme subtil,
Lui dit, dans des petites notes :
Sire, vous ne bloquerez pas ;
Vous n'avez pas assez de barques ;
Mais le prince, de ses remarques
Ne fit pas alors très-grand cas.

AIR : *Faudeville des deux ermites.*

Alors notre fier diplomate
Dans un vaisseau s'est emballé ;
Et l'empereur s'est en allé
Vers la rivière de la Plate ;
Mais ce prince n'est pas méchant :
Après quelques petites ruses,
Il a payé les frais comptant,
Et m'a fait faire des excuses.

AIR : *C'était Renaud de Montauban.*

Depuis longtemps la paix répand
Ses bienfaits sur toute la terre ,
Quelques nations seulement

Par-ci par-là se font la guerre.
Mais, comme disait mon papa,
Le malheur d'autrui n'est que songe ;
Que pour nous la paix se prolonge,
Et laissons battre ces gens-là.

Air : On compterait des diamants.

Dans la Perse, le pauvre Sha
Est sabré par le Moscovite ;
Et la Grèce par un Pacha
Est sur le point d'être détruite ;
Et ces philanthropes chrétiens,
Ces braves Anglais, dans les Indes,
Égorgent ces pauvres Indiens
Tout comme on égorge des dindes.

Air : Jeunes amans, cueillez des fleurs.

Le roi de France sans danger,
De sa hauteur veut bien descendre ;
Et pour punir le dey d'Alger,
Va réduire sa ville en cendre.
Les braves Lusitaniens
Sont en querelle avec l'Espagne ;
Et deux rois agacent les chiens :
Celui de France et de Bretagne.

AIR : *Au sein d'une fleur tour à tour.*

On assure que les Chinois
Sont en guerre avec les Tartares ;
Et qu'ils se livrent quelquefois
Quelques petits combats barbares.
En Afrique cent petits rois
Se font une cruelle guerre ;
Mais à tout cela près, je crois
Que la paix règne sur la terre.

AIR : *Faudeville des Chasseurs.*

Chez nous quelques peuples sauvages
Vers l'occident ont fait du train ;
Mais, grâce à mes mesures sages,
Ils ont mis de l'eau dans leur vin.
Pour effrayer ces téméraires
J'ai fait semblant d'être fâché ;
Mais les malheureux ont péché !
Et nous confisquerons leurs terres.

Réclamatif.

Concitoyens, respirons un moment ;
Mais à présent que vous dirai-je ?
De vous ennuyer savamment,

Avec des discours de collège,
J'ai l'honorable privilège :
C'est là mon seul amusement ;
Permettez-moi d'en user largement :
De tous les travaux de ma place,
Ces petits plaisirs innocents
Et mes petits émoluments,
Voilà tout ce qui me délasse.

AIR : *Du froid avec courage.*

Puisqu'ici je dois croire
Mes discours superflus,
De mon observatoire
Je ne parlerai plus ;
Mais c'est chose cruelle
De voir ainsi déçu
Projet qu'en ma cervelle
J'avais si bien conçu.

AIR : *La comédie est un miroir.*

Puisque vous devez tout savoir,
Parlons un peu de la finance :
D'ailleurs, c'est le premier devoir
Que m'impose la présidence.
Mais, en vous parlant du trésor,
Mon discours sur vous fait merveilles ;

Car tout homme qui parle d'or
Fait toujours ouvrir les oreilles.

AIR : *En deux moitiés, dit-on, le sort.*

Ainsi que je l'avais prévu,
Nous faisons de bonnes recettes ;
Et nous payons du superflu
Une portion de nos dettes.
Je vous soumets douze beaux plans
Pour faire des routes nouvelles ;
Mais qu'on me donne encore quatre ans,
Je vous en ferai voir de belles.

AIR : *D'une abeille toujours chérie.*

Nos ressources pécuniaires
Présentent pour brillants tableaux,
Plusieurs millions d'acres de terres
Volés à nos États nouveaux.
Et puis par des marchés très sages,
En donnant quelques picaillons,
Nous avons acquis des sauvages
De quoi produire des millions.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

La poste va le grand galop
Jusqu'auprès de chaque cantine;

Le postillon boit son coup.... d'eau,
Et les chevaux prennent racine ;
Mais le service est très exact,
Surtout depuis ma présidence ;
Quoique parfois on prenne au sac
L'argent et la correspondance.

AIR : *La pipe de tabac.*

Ici, que vous dirai-je encore
Du grand objet de vos travaux ?
La session qui vient d'éclorre
Va porter les fruits les plus beaux.
En attendant, je vous convie
A souper ce soir sans façon ;
La table sera bien servie
Et, morbleu, nous boirons du bon.

Pour copie conforme,





UNE ÉLECTION.



Dialogue entre A, B, C.



B.

Tu triomphes, enfin, et grâce à nos intrigues
Tu rempliras encor la place que tu brigues.
Tes concurrents honteux, après un vain combat,
Vont laisser dans tes mains les rênes de l'État.
Les vœux de tes élus en tous lieux me secondent,
Et les meneurs du peuple à nos désirs répondent.
Un seul rival te reste, et ses fiers partisans
Font pour le soutenir des efforts impuissants.
Encore quelques jours, et ton destin prospère
Confondra sans retour tout le parti contraire.

7.

446905A

C.

Ce rang qui m'est si cher, j'en ai le doux espoir,
A votre zèle ardent je vais donc le devoir;
Et mon cœur satisfait de tant de complaisance,
Ne mettra plus de borne à ma reconnaissance.
Annoncez de ma part à tous mes partisans
Une charge solide ou des partis brillants.
Les moindres citoyens nous seront nécessaires;
Ménagez, s'il le faut, jusques aux prolétaires;
Et quand vous rencontrez des esprits trop rétifs
D'avance promettez les emplois lucratifs.
Ce moyen est certain, j'en ai plus d'une preuve :
Il n'est pas de cœur pur qui soit à cette épreuve.

A.

Ainsi, tu penses donc, dans ton aveugle erreur,
Qu'il n'est plus en ces lieux de sentiments d'honneur;
Et que d'un vain emploi l'orgueilleuse manie
Etouffera chez nous l'amour de la patrie !
A ce hideux portrait, non, non, je ne saurais
De mes concitoyens reconnaître les traits.
Il est des cœurs sans tache, il est de nobles âmes
Que l'amour de l'État brûle encor de ses flammes;
Et parmi les trésors à ces lieux réservés
Sont des germes d'honneur avec soin conservés.
Entre les citoyens de cet heureux rivage

On peut trouver encore un homme juste et sage.
Ne trompons pas l'espoir d'un peuple libéral :
Au bonheur avec lui marchons d'un pas égal ;
Et lorsque nous voyons en ce jour l'Amérique
Nous confier le soin de notre république,
Indignes de jouir de nos brillants destins,
Mettrons-nous notre sort en d'étrangères mains ?

C.

Quoi donc l'Américain, si l'on veut bien t'entendre,
Étranger dans ces lieux à rien ne peut prétendre !
Et tu voudrais des lois sapant le fondement,
Faire de chaque État un peuple différent !
Abjure cette erreur à l'Union fatale,
Affreuse en politique, et funeste en morale.

A.

Loin de nous, loin de moi toute distinction
Entre les fédérés de l'heureuse Union.
Je sais que l'habitant de la Pensylvanie
Est citoyen ici comme à Philadelphie ;
Et plût aux dieux encore qu'on ne nous vît jamais
Sous nos antiques noms d'Anglais et de Français,
Tour à tour protégeant la France ou l'Angleterre,
Joindre à nos intérêts ceux de l'autre hémisphère !
Quoique frères, pourtant, nous avons entre nous

De semblables rapports ; mais non les mêmes goûts.
Sans rompre les liens d'une union si chère,
Chaque État peut garder son propre caractère.
Tel d'un arbre greffé de vingt fruits différents
S'unissent sur un tronc les rameaux verdoyants.
Chaque branche a, nourrie à la tige commune,
Un différent feuillage, et la même fortune.
Mais parlons sans détour, réponds avec candeur :
Le Kentucky chez nous prend-il son gouverneur ?
Et le cultivateur des champs de Virginie,
Va-t-il donc quelquefois, dans sa folle manie,
Dédaignant les trésors de son propre climat,
Chercher au Maryland son premier magistrat ?
Laisse donc ce pays se gouverner lui-même
Et cesse d'aspirer à la place suprême.

C.

Ceux qu'on veut m'opposer pour tenir le timon,
Ont, je crois, des vertus, du sens, de la raison ;
Mais, ces hommes, dis-moi, ont-ils cette science
Que donne d'un emploi la longue expérience ?

A.

Des faux pas que tu fis ils sauront profiter
En regardant ta trace et sachant l'éviter.

B.

Se tromper quelquefois, tel est le sort de l'homme.
Mais du peuple breton ignorant l'idiome,
Comment, s'il est Français, le premier magistrat
Recevra-t-il du chef les secrets de l'État?

A.

Quoi donc! abandonnant les façons de nos pères,
Prendrons-nous une langue et des mœurs étrangères!
Et l'aigle, notre emblème et le roi des oiseaux,
Veut-il que Philomèle imite les corbeaux,
Non, il comprend assez, sans avoir d'interprètes,
Les accents du moqueur, les plaintes des fauvettes.

C.

Mais l'heureux candidat qu'avec feu tu défends,
Dans l'art de gouverner a-t-il quelques talents?
A l'étude des lois consacra-t-il sa vie,
Et reçut-il du ciel le flambeau du génie?

A.

L'occasion fait naître un talent imprévu;
Et sans elle, autrefois, peut-être on aurait vu

Notre grand Washington, soldat sans renommée,
Ramper obscurément dans les rangs de l'armée.

B.

Ami, tiens, laissons-là d'inutiles discours ;
Pour arriver au but nos moyens sont plus courts.
En effet, penses-tu qu'une tourbe ignorante,
Sensible à tes raisons, trahira notre attente ?
Avant que le sort juge entre les candidats,
Laisse les intérêts de ce peuple d'ingrats ;
Ou, du moins, reste neutre, et viens par ton silence
Mériter les faveurs de la reconnaissance.

A.

Loin d'un cœur insensible à la séduction
Porte le souffle impur de la corruption.
Va, de quelque côté que penche la balance,
On ne me verra pas, reçois-en l'assurance,
Marchandant les faveurs des différents partis,
Vendre ma conscience, et trahir mon pays.





A MADAME B. DE N. Y.

EN LUI ENVOYANT LES OEUVRES DE C. DE LAVIGNE.



Dans son délire poétique
On dit que le grand Apollon
Veut unir le pampre bachique
Aux lauriers qui ceignent son front.
Le dieu des beaux-arts se résigne
A devenir un vigneron,
Et sur le sommet d'Hélicon
En triomphé il porte la vigne.

Avec une liqueur traîtresse
Bacchus trouble notre raison ;
Mais une plus aimable ivresse
Est produite par Apollon.

De notre culte qu'il est digne
Le dieu dont le pouvoir divin
Nous enivre, à défaut de vin,
Avec les feuilles de la vigne !

L'amour seul a plus de puissance
Sur le cœur des faibles humains ;
Et pour combler notre démence,
Ce dieu mit ses traits dans tes mains ;
Mais, hélas ! ô beauté maligne,
Le délire par toi produit
Ne passe pas comme celui
Que produit le dieu de la vigne !





STANCES.

Au général mexicain don J. Pablo de Anaya.



Jeune guerrier, l'espoir de ton pays,
Toi, dont le cœur généreux, héroïque
Voit sans trembler, parmi ses ennemis,
Tous les suppôts du pouvoir despotique,
Brave Anaya, si ton bras valeureux
De ses tyrans a vengé ta patrie,
Tes traits vainqueurs, tes écrits lumineux
Font expirer le serpent de l'envie.

En vain ce monstre, échauffé dans ton sein,
Dresse la tête et siffle avec furie;
Laisse couler tout l'impuissant venin
Et de l'astuce et de la perfidie;

Bientôt, bientôt la victime aux abois
Mourra des coups dont ta main l'a frappée ;
Ou gardera pour le glaive des lois,
Un sang trop vil pour rougir ton épée.

Ainsi, ce fleuve, entre ses flots d'azur,
Donne retraite à maint hideux reptile
Qu'on voit souiller par son venin impur
Le sein des eaux qui lui servent d'asile ;
Mais ce poison rejeté par les flots,
Se convertit en écumes immondes ;
Et tout l'effort de ces vils animaux
N'arrête pas la course de ses ondes.

Pendant le cours de tes nobles travaux,
Vois s'agiter la haine et la sottise :
Vois s'applaudir de leurs lâches complots
Ces protecteurs d'un roi qui les méprise.
Va, ne crains rien de ces faibles mortels ;
La liberté régnant dans vos provinces
Verra bientôt fumer sur ses autels
Le même encens qu'ils brûlaient pour leurs princes.





PHÈDRE.

ÉPIÏRE A MADAME CHOLET,

Actrice au Théâtre Français de la Nouvelle Orléans.

Moi, dont la voix flexible a chanté tour à tour
Les deux Vénus, le Lit, la Paresse et l'Amour,
Je m'approche aujourd'hui de la tragique arène,
Et Melpomène en pleurs vers son temple m'entraîne.
Mon luth va préluder à de nouveaux concerts;
Et c'est à toi, Cholet, que j'adresse mes vers.

Quand, nourrice de Phèdre et les yeux pleins de larmes,
Tu parais sur la scène, en calmant ses alarmes,
Ciel! avec quel plaisir je me rappelle encor
L'amante de Pyrrhus et la veuve d'Hector?

Bientôt j'entends les sons de cette voix magique
Qui s'élève avec art à la hauteur tragique.
Ah! quel mortel alors, assez maudit des cieus
Sans trouble écouterait tes accents gracieux;
Soit que ta voix profère une plainte touchante,
Ou que son noble éclat répande l'épouvante!

Surpris, j'ai cru d'abord que tes charmes puissants,
En fascinant ma vue, avaient trompé mes sens;
Longtemps pour te louer je voulus d'autres preuves;
Mais ton art triompha de toutes les épreuves.

Aussi, dût, en ce jour, un rigide censeur
M'accuser, à son gré, d'injustice ou d'erreur,
Je veux, à tous les yeux, en dépit de l'envie,
Te payer le tribut que l'on doit au génie;
Et sur la scène enfin te plaçant à ton rang,
Ramener à tes pieds le parterre inconstant,
Malgré tous les efforts d'une folle cabale,
Et les vains jugements de la lôge infernale.
Mais j'entends, à ces mots, tes faibles ennemis
Bourdonner au parterre, en essaim réunis.
Ils tremblent pour leurs dieux : dissipons leurs alarmes :
La vengeance, Cholet, pour toi n'a pas de charmes ;
Et tu ne connais pas l'insupportable ennui
Que causent les succès et la gloire d'autrui.
L'envie et ses serpents ne rongent pas ton âme :
Une plus noble ardeur la dévore et l'enflamme.

Dans un temple rival, des nuages d'encens
Offusquent tous les jours tes zélés partisans ;
Mais s'ils voulaient, troublant de pieux exercices,
Renverser les autels, souiller les sacrifices,
On te verrait toi-même, arrêtant leurs fureurs,
Protéger et l'idole, et ses adorateurs.

Que j'admire dans toi cette aimable indulgence,
Le plus noble attribut de la divine essence !
Que j'aime ta douceur et tes soins généreux,
Quand de Phèdre plaignant le délire amoureux,
Nourrice complaisante, en l'excès de ton zèle,
Tu nourris une ardeur tant soit peu criminelle ;
Et ne viens pas, soumise à de sévères lois,
Réduire au désespoir une amante aux abois !
Mais avec quelle adresse, avec quelle éloquence,
En ranimant sa vie avec son espérance,
Tu fais voir que chez elle, un coupable transport
Est l'ouvrage des dieux, et le crime du sort ;
Et flattant un amour, qu'hélas ! tu désapprouves,
Tendre et fidèle amie, avec quel art tu prouves
Que ces mots de pudeur, de vertu, sont très-beaux ;
Mais qu'enfin le trépas est le plus grand des maux :
Que le cœur doit céder au tyran qui l'opprime ;
Et qu'aimer son beau-fils n'est pas un si grand crime !

Je sais bien qu'un docteur, trop prompt à s'alarmer,
De ta morale, ici, pourrait bien te blâmer ;

Mais quelle femme, alors, comme Phèdre séduite,
Eût évité les traits du superbe Hippolyte ?
Ah ! l'on ne savait pas, comme on sait en ce jour,
Vaincre par le travail un invincible amour ;
Et sans avoir recours aux sorts, aux maléfices,
Déjouant de ce dieu les malins artifices,
Dompter un cœur rebelle, en fatiguant le corps,
Comme un coursier fougueux que l'on soumet au mors :
Chasser de doux pensers, en ornant sa mémoire
Des faits de ses aïeux, consignés dans l'histoire ;
Ou bien, l'aiguille en main, par des soins assidus
Fixant l'émail des fleurs sur de brillants tissus,
Broder, comme faisait une reine d'Ithaque,
En attendant Ulysse et son fils Télémaque.

C'est ainsi qu'appliquée à des travaux divers.
Cholet, du petit dieu qui régit l'univers,
On te voit, défiant les traits et la puissance,
Conserver de ton cœur la froide indifférence.
C'est en vain, chaque jour, que mille amants nouveaux,
Contre toi conjurés, dérangent tes travaux .
Bientôt ta main rompant le fil de ta couture,
Ton aiguille à leurs maux ajoute une blessure ;
• Et chassant ces frelons qui font tes seuls ennuis,
Tu passes d'heureux jours et de tranquilles nuits.

Je tirais sur ton lit les voiles du mystère ;
Et te laissant, Cholet, au fond du sanctuaire,

J'allais chanter encor, quand je sens à la fois
Se détendre ma lyre, et s'éteindre ma voix ;
J'allais chanter Chéret, si vive et si légère ,
Et toi, surtout, et toi, trop modeste Notaire,
Prodige de candeur, de grâce et de beauté,
Que notre aveuglement tient dans l'obscurité.
J'aurais chanté Varnet, qui sans effort allie
Le fer de Melpomène aux grelots de Thalie ;
Et Chéret, ce géant, qu'à lui seul on verra
Supporter le fardeau de tous nos opéra :
Ce Tabary si sage, et qui de la nature
Nous présente toujours la fidèle peinture :
Pauline, dont l'accent touchant et langoureux
Fit couler si souvent des larmes de nos yeux :
L'inflexible Marchand, pour lequel on mesure
D'une inflexible main l'éloge et la censure ;
Et l'aimable Leblanc, et le joyeux Closel,
Et Paradol enfin, cet homme universel.

Et toi, qu'un Écossais qu'enflamma ton génie,
Sut immortaliser par sa prose fleurie,
Pardon, belle Closel, si j'ai pu t'oublier ;
Ma main novice, hélas ! ne saurait délier
Le cothurne charmant que ton joli pied chausse ;
Et je n'ose chasser sur les terres d'Ecosse.





A



Si la beauté, l'esprit, les grâces, la fraîcheur
Pouvaient chez les humains donner le rang suprême,
Oui, sans doute, bientôt un brillant diadème
Ceindrait ton front charmant, siège de la candeur;
Mais le destin peut seul donner une couronne;
Et ton amant, hélas! ne peut t'offrir un trône;
Mais...., pour être une divinité,
Comme il ne te faut plus que l'immortalité,
Je te la donne.





L'IMMORTALITÉ.

ÉLÉGIE A ...

Il est donc vrai ! tu pars, ma chère.....
Libre, enfin, ton vaisseau mugit et se dégage
Du dernier des liens qui l'attache au rivage.
Pour te revoir, hélas ! je vole ; mais déjà
Sous ton char enflammé qui roule sur les ondes,
Je vois blanchir au loin les flots tumultueux
De ce Mississipi qui, superbe, à tes yeux
Déroule les trésors de ses rives fécondes.

Longtemps de mon coursier qui devance les vents,
D'un fer cruel en vain je déchire les flancs ;
Et lassé de poursuivre une vaine carrière,
Ma main longtemps agite une blanche bannière
Pour fixer tes regards errants.

Quoi donc ! un dieu touché de mes tourments,
Ne viendra-t-il, disais-je, en ma douleur extrême,
Arrêter, pour quelques instants,
Ce vaisseau qui ravit, hélas ! tout ce que j'aime !

Mais tous les fils d'Éole, et le nombreux essaim
Des tritons qu'Amphytrite enferme dans son sein ;
Le dieu des mers sortant de son manoir bumide,
Armé du terrible trident,
Ne pourraient retarder, dans sa course rapide,
Ton navire vainqueur du liquide élément ;
Et déjà la vapeur dans les airs répandue,
Au loin avec le ciel à mes yeux se confond,
Et vient te cacher à ma vue
Sous un nuage épais qui noircit l'horizon.

Longtemps, hélas ! sur la vaste étendue,
Longtemps après t'avoir perdue,
Mes regards te cherchaient encor ;
Et dans un douloureux transport,
Longtemps, longtemps ma voix plaintive et tendre
T'adressa des adieux que tu ne pus entendre !

Mais quand, triste et pensif, je laisse enfin ces lieux,
Cent mobiles tableaux viennent charmer tes yeux.

Ici, tu vois des noirs les modestes asiles ;

 Là, des châteaux, fiers de leurs péristyles,

 Dominent d'un air orgueilleux,

 Sur ces champs vastes et fertiles,

Où croissent ces roseaux dont le jus précieux

Surpasse le nectar dont s'abreuvent les dieux.

Plus loin, tu vois la tige florissante

Du cotonnier, au feuillage si vert,

 Qui vient, longtemps avant l'hiver,

Blanchir nos champs de sa neige éclatante.

 Ici, dans d'immenses vergers

 Mûrissent des fruits sans culture,

 Là, dans la plaine, à l'aventure,

 Errent des troupeaux sans bergers.

 Jadis, sur ces heureux rivages,

Paisiblement, dans leurs humbles hameaux,

 Vivaient ces familles de sages

 Que notre orgueil nomma sauvages.

 Non loin, d'innombrables troupeaux

Sans crainte bondissaient dans d'épais pâturages ;

 Et jamais un tube assassin,

 Portant la foudre dans son sein,

 N'avait de la forêt immense

Interrompu la paix ni troublé le silence.

Mais ces peuples heureux, que sont-ils devenus ?

Où sont donc leurs filets, leurs flèches, leurs cabanes,
Les cerfs et les bisons qui couvraient leurs savanes ?
Hier ils étaient encor : nous sommes survenus ;
 Victimes de nos arts funestes,
 Les animaux, les hommes ont péri ;
 De leurs tribus à peine quelques restes,
 Contre nous trouvent un abri
 Dans les solitudes agrestes
 Et les forêts du Missouri.

Peut-être, cependant, ces fils de l'Amérique
 Auront vu briller autrefois
Et des législateurs, qui par de sages lois
 Savaient régir la république,
Et des guerriers fameux par de brillants exploits.
 Pour se venger d'une épouse infidèle,
 Chez eux, peut-être, un autre Ménélas,
 Aidé de puissants potentats,
 Sous les remparts d'une Ilion nouvelle,
Jadis aura livré mille sanglants combats ;
Mais d'un poète, hélas ! les accents héroïques
 N'ont pas, aux siècles à venir,
 De leur grandeur, de leurs vertus antiques,
 Transmis le brillant souvenir !
Et comme l'aquilon dissipe la fumée,
Ou comme on voit soudain par les flots effacé
Le sillon qu'un vaisseau sur l'onde avait tracé,
De ces peuples ainsi périt la renommée.

Rien ne résiste au bras vainqueur du temps ;
Les nations, les rois les plus puissants,
Frappés de sa faux ennemie ,
Sont plongés sans retour dans l'éternelle nuit ;
Mais ce dieu, sans pitié, malgré sa barbarie,
De sa main jamais ne détruit
Les monuments qu'élève le génie ;
Et les enfants du dieu de l'harmonie
Peuvent, en conservant les fastes des humains,
Arracher à l'oubli tous ces êtres divins
Qu'accablent du temps les outrages perfides.

Eh ! sans eux saurait-on quelles puissantes mains
Sur l'Égypte ont posé le poids des pyramides ?
Quel monarque a bâti Memphis ;
Et quel fut autrefois cet homme
Qui vint avec quelques proscrits
Jeter les fondements de Rome ?

Palmyre, où sont tes palais orgueilleux ?
Où sont, dis-moi, les autels, les statues
Et tous les temples de tes dieux ?
Quoi ! ces colonnes abattues
Qu'en tes déserts silencieux
Le voyageur cherche sous l'herbe,
Auraient porté ces monuments pompeux,
Ces monuments dont le faite superbe
Allait se perdre dans les cieux !

Ah ! si la muse de l'histoire
Ne nous avait transmis ta gloire,
Jamais, orgueilleuse cité,
Non, jamais la postérité
N'aurait conservé ta mémoire ;
Et de nos jours, l'Arabe vagabond
Qui tente sur ton territoire,
Ne pourrait nous dire ton nom.

Oui, sans doute, malgré tout l'orgueil de sa race,
Lui-même, sans Homère et ses divins écrits,
Le généreux fils de Thétis,
En vain par sa bouillante audace,
Mille fois d'Ilion eût fait trembler les murs :
Inconnu, dans la tombe on l'aurait vu descendre,
Semblable à ces guerriers obscurs
Qui gisent sans renom sur les bords du Scamandre.

Sans ce poète encore, hélas ! pendant dix ans,
Vainement Troie, autour de ses murailles,
Eût vu périr dans les batailles
Ses plus célèbres combattants ;
La cité, les héros illustrés par ses chants,
Du temps auraient bientôt subi la loi rigide ;
Et sans ses immortels accents,
Du Simoïs l'onde rapide,
Sur les débris des boucliers,

Sans gloire eût entraîné vers la plaine liquide
Les corps sanglants de tous ces fiers guerriers.

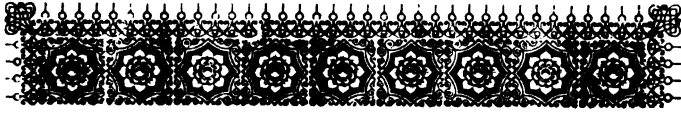
Ainsi, sans le génie et ses heureux prodiges,
Tant de héros fameux, d'illustres monuments,
La beauté même, avec tous ses prestiges,
Aurait vu leurs moindres vestiges
Effacés par la main du temps.

Mais c'est en vain, objet de ma tendresse,
Que ce temps si cruel te menace et te presse ;
A ma voix tu verras s'arrêter ce géant
Que n'arrêtent jamais, dans son rapide élan,
Ni la beauté, ni la jeunesse ;
Et secondé par le dieu du Permesse,
L'amour, t'arrachant au néant,
Vers l'immortalité ton nom vainqueur s'élance ;
Tandis qu'en leurs tombeaux dormiront en silence,
Pendant l'immense éternité,
Cent rivales de ta beauté,
Pour qui n'ont pas frémi les cordes de ma lyre,
Et dont les charmes n'ont jamais
Enflammé d'un brûlant délire
Ce cœur épris de tes attraits.

Non, le vaste océan des âges,
Qui si souvent ensevelit
Dans les ténèbres de l'oubli

**Les conquérants, les belles et les sages
Dans son sein n'engloutira pas
Tant de beauté, de talents et d'appas;
Et mes vers en flottant sur ses profonds abîmes,
Charmeront l'avenir par leurs accords sublimes,
Et sauveront ton nom de la nuit du trépas.**





NOTES DU LIVRE PREMIER.



(¹) Apollon, dieu des beaux-arts, des sciences et du génie. Dieu de la lumière, il conduisait le char du soleil et éclairait le monde.

(²) Jupiter, le plus puissant des dieux, gouvernait le ciel et la terre.

(³) Thessalie, province du nord de la Grèce.

(⁴) Olympe, montagne de Thessalie.

(⁵) Imitation d'un fragment de l'ode à Phaon, par Sapho. Boileau et l'abbé Delille en ont fait chacun une traduction. Je demande pardon au lecteur de la témérité grande que j'ai eu d'entreprendre un sujet traité par deux poètes aussi célèbres. On s'apercevra, ce-

pendant, sans peine, que mon ouvrage n'est qu'une imitation, et que la pensée n'est pas tout-à-fait la même. Je donne ici ces deux morceaux que l'on sera bien aise de trouver ensemble pour les comparer entre eux. Voici la traduction de Boileau :

Je sens, de veine en veine, une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois ;
Et dans les doux transports où s'égare mon âme,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue ;
Je n'entends plus ; je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit ; je tremble, je me meurs.

Voici le même sujet traité par Delille :

De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein sitôt que je te vois ;
Et dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix.

Je n'entends plus, un voile est sur ma vue,
Je rêve et tombe en de douces langueurs ;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs.

Voici, comment Racine, avant eux, avait imité la première strophe de cette ode :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

(*) Fulton, la gloire et l'orgueil de l'Amérique. Le premier, il utilisa la vapeur produite par l'eau bouillante, en l'appliquant à la navigation, au moyen d'une savante machine conçue par son gé-

nie, et exécutée par sa persévérance, malgré mille difficultés de toute espèce.

Maîtres de son secret, produit de tant d'efforts de génie et de tant de travaux matériels, les Américains, ses compatriotes *ingrats*, ont perfectionné sa machine au point qu'un bâtiment partant de la Nouvelle-Orléans peut se rendre à Saint-Louis en quatre jours, en parcourant une distance de plus de cinq cents lieues contre le courant et souvent contre le vent. Près de huit cents *steam-boats* naviguent aujourd'hui sur le Mississipi et sur ses tributaires. Quelques-uns de ces navires qu'on peut vraiment appeler des palais flottants, ont jusqu'à trois cents pieds de long et sont meublés avec un luxe royal.

Toute ville située sur les bords d'une rivière navigable devrait ériger une statue en or à ce bienfaiteur de l'humanité, et l'Amérique devrait entretenir sa famille d'une façon splendide aux frais de la république.

(7) Éole, dieu des vents.

(8) Neptune, dieu des mers.

(9) L'amour ! Qui ne connaît l'amour ?

(10) Tous les mots soulignés sont des sujets de divers tableaux décorant un appartement.

(11) Bosphore, détroit qui communique de la mer Noire à la mer de Marmara. Ce mot signifie : *le trajet du bœuf*.

(12) Un autel, la cheminée.

(13) Tout le monde connaît la fable de Jupiter et de Lédæ.

(14) *Le temps dans un cercle enfermé*, la pendule. Les anciens divisaient le temps et le représentaient avec des ailes, pour marquer la rapidité de sa course, et avec une faux, emblème de ses ravages.

(15) Phœbé, sœur d'Apollon, présidait à la nuit ; elle portait alors un croissant sur le front et une robe parsemée d'étoiles. Sous le nom

de Diane, elle présidait à la chasse. Elle avait obtenu de Jupiter de rester vierge ; mais n'usa que sobrement de cette permission.

(¹⁶) Monstre fabuleux ayant la tête du lion, le corps de la chèvre et la queue du dragon. Monté sur Pégase, Bellérophon la vainquit et la tua.

(¹⁷) Moyennant un modique péage, les morts pouvaient traverser le Styx dans sa barque.

(¹⁸) Les parques filaient la vie des mortels. Les dieux même étaient sujets à leurs lois. Elles se nommaient Cloto, Lachésis et Atropos.

(¹⁹) Les arrêts du destin étaient irrévocables.

(²⁰) Vulcain, éclairé par Apollon, le dieu du jour, surprit Vénus, sa tendre moitié, entre les bras de Mars ; et après les avoir pris dans un épervier de sa façon, il courut inviter tous les dieux à venir voir un aussi beau coup de filet. Les habitants de l'Olympe, loin de plaindre Mars, enviaient son bonheur : « Bon homme, disaient-ils, au pauvre mari, attrapez-nous de même. »

(²¹) Jason, chef de l'expédition des Argonautes. Il conquit la toison d'or. Quelques rois de l'Europe, nous ne savons à quel titre, en portent encore de nos jours quelques lambeaux sur leurs habits.

(²²) Plusieurs voyageurs ou romanciers écrivent : *Méchacébé*, ce qui, suivant eux, voudrait dire : *Le Père des Eaux*. Ce sont deux erreurs au lieu d'une ; et sans doute, ces écrivains n'ont jamais compris un mot de la langue des sauvages. La vraie prononciation est : *Metchasiipi*, qui signifie mot à mot : *La Mère vieille*, c'est-à-dire : *Metcha*, mère, et *sipi*, vieille.

(²³) L'auteur n'a pu attraper la rime. Il pense que ses lecteurs ne l'attraperont pas non plus.

(²⁴) La Balise, extrémité sud, et les Illinois, extrémité nord de l'ancienne Louisiane.

(²⁵) Niagara veut dire dans la langue des sauvages du nord :

L'Eau-Tonnerre ; et jamais, on en conviendra, nom ne fut mieux trouvé. Cette rivière sort du lac Erié et se décharge dans le lac Ontario en parcourant une distance de trente milles. C'est à vingt milles de Buffalo, ville charmante, située dans l'angle formé par le lac et la rivière, que celle-ci se précipite tout entière d'une hauteur de quatre-vingt-deux pieds, suivant ma mesure, et de là va se perdre dans l'Ontario par une pente peu rapide.

Toute navigation cesse à six milles au-dessus de la chute. Toute embarcation entraînée par le courant ne peut plus regagner la rive et n'a plus d'espoir de salut.

Il y a quelques années que des visiteurs voulant se donner le spectacle d'un naufrage d'un genre nouveau, achetèrent un vieux brick à Buffalo, et à quelque distance, le lancèrent dans le courant ; mais avant d'arriver à sa destination, le navire fut mis en pièces en touchant sur les roches dont est formé le lit de la rivière, et n'arriva à la chute que par fragments.

Un spectacle plus beau peut-être encore que celui de la grande chute, est celui qu'offre aux personnes placées sur l'Île-aux-Chèvres, la vue de cette multitude de cascates qui blanchissent au loin la rivière, et qui bondissant de roc en roc et tombant d'étage en étage, viennent s'absorber dans le gouffre.

La masse immense, en s'élançant dans l'abîme, forme une arche surbaissée qui laisse un intervalle de quelques pieds entre le rocher et la nappe d'eau. En suivant un sentier pratiqué sur le bord de cette muraille, on peut avancer sous la cascade à dix ou douze pas. Il serait imprudent d'aller plus loin, le sentier manquant tout à fait, ou devenant trop étroit.

On trouve à Niagara, tant sur la rive américaine que sur la rive anglaise, d'assez beaux hôtels où l'on fait assez bonne chère. Pendant trois mois, juin, juillet et août, on y voit une foule de visiteurs de toutes les parties du monde. Il est dangereux d'y séjourner plus tard que le mois d'août. Un étranger doit craindre à cette époque une fièvre connue sous le nom de *fièvre des lacs*, dont on a de la peine à se guérir.

Un Anglais, homme tout à fait excentrique, suivant leur expression, avait pris cette recommandation à la lettre. Parti de New-

York pour voir la chute, il arrive à Niagara, fait arrêter sa voiture tout auprès du phénomène ; et là, sans descendre, il reste en contemplation pendant quelques minutes ; puis s'adressant à son cocher : « Garçon, dit-il, retournons à Buffalo ; demain je repars pour New-York. »

Un de ses compatriotes, un lord, comme l'appelaient ses domestiques, avait un autre goût. Tous les ans, ponctuel à l'excès, il faisait à Niagara un séjour de trois mois. Pêcheur et chasseur intrépide, le matin, précédé de son piqueur et de ses bassets, il faisait la guerre aux bécasses sur la lisière des bois taillis qui couronnent les hauteurs situées près de la chute, sur la rive anglaise. Le soir, malheur aux brochets et aux esturgeons qui mordaient à ses hameçons.

On voit par ce que nous avons dit plus haut, que les eaux du lac Erié ont une élévation de quatre-vingt-deux pieds au-dessus du niveau du lac Ontario. Tous ces lacs de l'Amérique Septentrionale, qui sont de petites mers d'eau douce, sont d'une profondeur immense.

(¹⁶) Adam, le père du genre humain. Voyez la *Genèse*.

(¹⁷) Tous les ans, le président des États-Unis, comme les rois constitutionnels de l'Europe, fait une allocution au congrès à l'époque de sa réunion.

(¹⁸) *Histoire de France*, par Lacretelle.

(¹⁹) Cette pièce a été publiée dans les journaux de la Nouvelle-Orléans le jour même où M. Adams, président des États-Unis prononçait son discours d'ouverture devant le congrès.

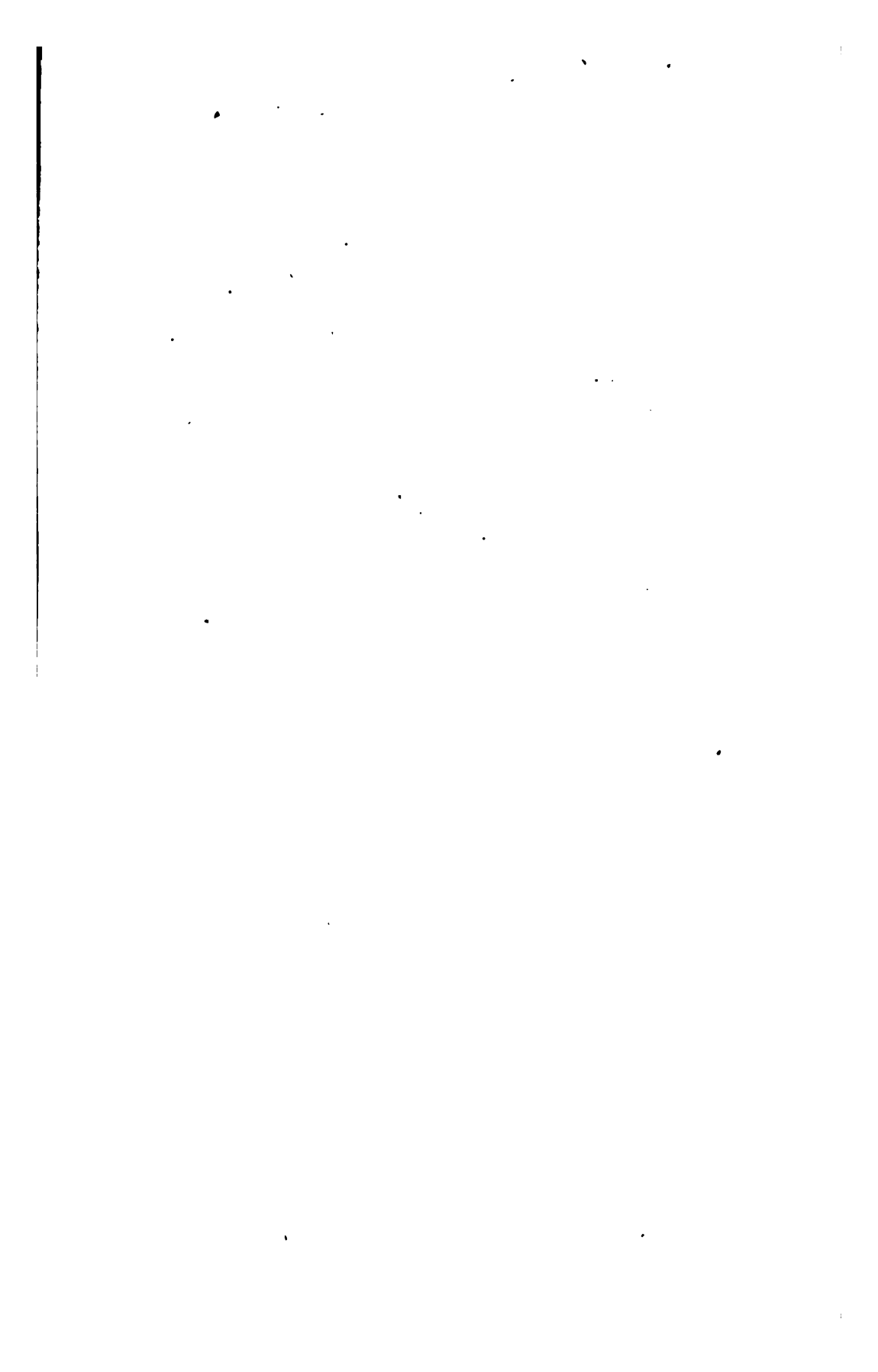


LES ÉPAVES.

SECONDE PARTIE.

QUELQUES ÉPIGRAMMES DE MARTIAL.

TRADUCTION LIBRE.





DE MARTIAL.



Quoique le nom de Martial soit très-connu , ses œuvres le sont très-peu ; et la raison en est simple : ses ouvrages sont remplis de tableaux si vivants des mœurs dépravées de son temps, que l'on n'a jamais jugé convenable de le placer au nombre des auteurs classiques ; et quand un jeune homme sort du collège, Dieu sait s'il lit Martial, assailli qu'il se voit tous les jours par les publications de productions modernes qui ont un intérêt si grand pour lui, qui pendant tant d'années, ne vécut qu'avec les anciens , et qui voit

pâlir Sésostris, Alexandre et César, ces héros antiques, objets de son admiration, devant ces grandes figures de Napoléon et de ses lieutenants.

Ainsi, quelques-uns de nos lecteurs, nous l'espérons du moins, nous sauront gré de trouver ici un abrégé succinct de la vie de ce célèbre écrivain.

Martial naquit à Bilbilis, petite ville de la Celtibérie, province située au nord de l'Espagne, sur les confins de l'Aragon. Cette ville n'existe plus, et n'eût sans doute jamais été connue si elle n'eût donné le jour à ce poète.

A l'âge de vingt-et-un ans, il se rendit à Rome où son mérite ne tarda pas à le faire connaître. Aimé et estimé de tout ce que l'empire comptait de personnages illustres dans les armes, les arts et les sciences, il fut l'objet d'une bienveillance constante pour tous les empereurs sous lesquels il vécut, et fut honoré d'une affection particulière par Titus et par Domitien qui le comblèrent d'honneurs et de richesses.

Il vécut sous Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva et Trajan. Ce fut un ou deux ans après l'avènement de ce dernier à l'empire, que se croyant négligé par lui après un séjour de trente-cinq ans à Rome, il revint dans sa patrie où il mourut au bout de quatre ou cinq ans. Ainsi, dans l'espace de soixante ans, terme de sa carrière, il vit s'élever et tomber ces huit dominateurs du plus vaste et du plus puissant empire.

Martial était, dans la véritable acception de ce terme, un philosophe épicurien. Assez riche pour ne connaître aucune privation,

assez sage pour se contenter de son sort ; les écrivains de nos jours le peindraient d'un seul mot : c'était un *viveur*.

Pendant qu'il menait joyeuse vie à Rome, sa femme, le modèle des femmes, Marcella, lui préparait d'agréables surprises pour son retour. Le temps ne lui manqua pas à cette chère épouse ; et lorsqu'après trente-cinq ans d'absence, il vola dans ses bras, elle le reçut sous des bosquets de lauriers et de myrthes fleuris. Une rivière limpide arrosait un charmant domaine de ses ondes capricieuses qu'ombrageaient d'orgueilleux palmiers et une forêt d'oliviers toujours verts. Les palombes et les gallinacées peuplaient de vastes enclos et des tours jumelles. Un vivier retenait l'anguille captive ; et les fruits et les fleurs flattaient tous les sens à la fois. Aussi, disait-il, si Nausicaa m'offrait les jardins d'Alcinoüs, en échange de ceux que je tiens de l'amour de Marcella, je lui dirais : Vos jardins sont plus beaux, Nausicaa ; mais j'aime mieux les miens. Pensée si généreuse et si naïve, que nous retrouvons exprimée quelques siècles plus tard par Henri IV, quand il chantait :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grande ville, etc.

Martial n'eut pas à se louer de l'accueil de ses compatriotes, autant que de celui qu'il reçut de Marcella. Leurs rapports avec lui n'eurent jamais rien d'amical ; et c'est sans doute au chagrin qu'il éprouva de se voir l'objet d'une injuste inimitié, qu'il faut attribuer sa mort qui arriva quatre ans après son retour dans sa patrie.

Tous les auteurs de son temps, tous les critiques les plus éclairés et les plus sévères des siècles qui l'ont suivi, ne parlent de ses ouvrages que de la façon la plus flatteuse ; et ces juges, dont on ne contestera pas la compétence, le rangent sous le rapport du style, parmi les écrivains les plus purs et les plus élégants.





QUELQUES ÉPIGRAMMES

DE MARTIAL,

TRADUCTION LIBRE (1).



L'AUTEUR ET L'ÉDITEUR, DIALOGUE.

PRÉFACE.

De l'émule de Juvénal,
Du satirique Martial

(1) Très libre. (Note de l'auteur).

Je mets au jour les épigrammes
Que vous vouliez livrer aux flammes ;
Pour moi, qui suis impartial,
Vous le savez, dans cette affaire,
Ma foi, je n'y trouve aucun mal.

— Vous le voulez, je ne sais plus qu'y faire ;
Imprimez donc, si cela peut vous plaire ;
Mais, dites-moi, que ferez-vous
De tant d'épigrammes obscènes ?
Nos matrones n'ont pas des oreilles romaines ;
Et vos libraires seraient fous
De mettre au jour de telles scènes.

— Mais, ce roi dévot, cependant,
Ce Louis surnommé le Grand,
N'avait pas de pareils scrupules.
Bravant des craintes ridicules,
Il fit, pour un prince royal,
Au Louvre imprimer Martial ;
Et des bénédictins du fond de leurs cellules,
Par ordre de ses précepteurs,
Commentaient ces divins auteurs
Qui nous ont fait jadis donner tant de férules ;
Songez que tous ces gens vertueux, érudits,
Ce Montausier, lui, réputé si sage :
Le docte Bossuet, ce grave personnage,

Et Fénelon, ce savant si modeste,
Ne trouvèrent jamais de mal dans ces écrits.

— N'importe, des dévots ne bravons pas les cris;
Je crains la calomnie et son venin funeste
Plus que le choléra, la famine et la peste.

— Soyez sans crainte à cet égard ;
Nous pourrons braver le regard
De la vertu la plus austère ;
Et de cette œuvre un peu légère
Nous aurons soin de retrancher
Ce qui pourrait effaroucher
Une pudeur un peu sévère ;
La fille en permettra la lecture à sa mère.





EPIGRAMMATA.



In Amphitheatrum Cæsaris. — De Spect. 1.

Barbara Pyramidum sileat miracula Memphis :
Assiduus jactet nec Babylona labor ;
Nec Triviæ templo molles laudentur honores ;
Dissimuletque Deum cornibus ara frequens.
Aere nec vacuo pendentia Mausolea
Laudibus immodicis Cares in astra ferant.



ÉPIGRAMMES.



Sur l'Amphithéâtre de César.

Que l'on ne vante plus ces barbares merveilles ⁽¹⁾.

Ces pyramides de Memphis,

Dont si souvent par de pompeux récits

On a fatigué nos oreilles.

Nobles murs qu'à grands frais bâtit Sémiramis ⁽²⁾,

Autel de Corne et temple de Diane ^(3 et 4),

Un plus beau monument à l'oubli vous condamne.

Tombeau miraculeux, suspendu dans les airs,

Omnis Cæsareo cedit labor Amphitheatro :
Unum præ cunctis fama loquatur opus.

De Pasiphaes Spectaculo. — *De Spect. 5.*

Junctam Pasiphaen Dictæo credite tauro;
Vidimus: accepit fabula prisca fidem.
Nec se miretur, Cæsar, longæva vetustas:
Quicquid fama canit, donat arena tibi.

Ad Catonem. — *Lib. I, Ep. 1.*

Nosses jocosæ dulce cum sacrum Floræ,
Festosque lusus, et licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato severe, venisti?
An ideo tantum veneras, ut exires?

Et dont les Cariens ont droit d'être si fiers,
O magnifique mausolée ⁽⁵⁾,
Témoin de la douleur d'une sœur désolée,
César a dit : A la voix du géant
Surgit l'amphithéâtre ; et ce prodige unique ⁽⁶⁾
Obscurcit la splendeur de votre gloire antique,
Et, seul, il vous fait tous rentrer dans le néant.



A César, du Spectacle de Pasiphaé représenté dans l'arène ⁽⁷⁾.

J'ai vu Pasiphaé jointe au taureau mutin ;
Vous l'avez vu vous-même, et rien n'est plus certain,
Pour toi, César, l'arène réalise
Ce que la fable préconise.



A Caton, trop sévère.

Quand tu viens voir des jeux la licence folâtre,
C'est toujours pour te plaindre, et pour t'en repentir :
Et tu n'entres au théâtre
Que pour en sortir.



De Gemello et Maronilla. — *Lib. I, Ep. 11.*

Petit Gemellus nuptias Maronillæ,
Et cupit, et instat, et precatur, et donat.
Adeone pulchra est? immo foedius nil est.
Quid ergo in illa petitur et placet? Tussit.



Ad Avitum, de suis epigrammatis. — *Lib. I, Ep. 17.*

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura,
Quæ legis hic: aliter non fit, Avite, liber.



Ad Faustinum. — *Lib. I, Ep. 26.*

Ede tuos tandem populo, Faustine, libellos,
Et cultum docto pectore profer opus;
Quod nec Cecropiæ damnent Pandionis arces,

De Gemellus et de Ruffa Pulmonaire.

De Ruffa, Gemellus veut devenir l'époux :
Il l'accable de dons, la presse, la conjure,
Sans aucun doute, il faut, me direz-vous,
Que Ruffa soit bien belle. — En toute la nature,
Rien n'est plus laid que cette créature, —
En elle, alors, qu'aime-t-il donc? — Sa toux.



A Avitus.

Lorsque tu liras mon ouvrage,
Tu trouveras à chaque page
Du bon, du médiocre, et surtout du mauvais :
Ce n'est pas autrement que les livres sont faits.



A Faustinus.

Mets donc, enfin au jour, ô mon cher Faustinus,
Tes ouvrages savants du public inconnus,
Et qu'auraient admirés les sages du Portique,
Ceux de Rome moderne, et ceux de Rome antique.

Nec sileant nostri prætereantque senes.
Ante fores stantem dubitas admittere famam,
Teque piget curæ præmia ferre tuæ?
Post te victuræ, per te quoque vivere chartæ
Incipiant : cineri gloria sera venit.



Ad Procillum, convivam nimis memorem. — *Lib. I, Ep. 28*

Hesternæ tibi nocte dixeramus,
Quincunces, puto, post decem peractos,
Cœnares hodie, Procille, mecum.
Tu factam tibi rem statim putasti,
Et non sobria verba subnotasti,
Exemplo nimium periculoso.
Μισῶ μνήμονα συμπότην, Procille.



Hésiterais-tu donc à recevoir chez toi
La Renommée? Elle est sur le seuil de ta porte :
Ouvre, tu peux l'admettre sans effroi :
De tes rares travaux c'est le prix qu'elle apporte.
Crois-moi , profite du présent,
Rends-toi fameux de ton vivant,
Quelque sûr que tu sois que ton nom te survive,
Pour l'illustrer redouble tes efforts :
C'est une gloire trop tardive
Que celle qu'on accorde aux morts.



A Procillus.

Hier, après avoir trinqué jusqu'à minuit,
Procillus, je te dis que la table était prête,
Et que je t'attendais à souper aujourd'hui.
Soudain tu pris cela pour une affaire faite ;
Mais, mon cher Procillus, rien n'est moins convenant
Que de conserver la mémoire
Des propos que l'on tient pendant qu'on est à boire.
Le souvenir d'un pareil incident
Serait d'un fâcheux précédent,
Et pourrait bien te donner du déboire.
Deviens plus oublieux, si tu veux bien en croire
L'avis d'un bon vivant.



Ad Sabidium. — *Lib. I, Ep. 33.*

**Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare :
Hoc tantum possum dicere, non amo te.**



De Gellia. — *Lib. I, Ep. 34.*

**Amissum non flet, quum sola est Gellia, patrem ;
Si quis adest, jussæ prosiliunt lacrymæ.
Non dolet hic, quisquis laudari, Gellia, quærit ;
Ille dolet vere, qui sine teste dolet.**



Ad Fidentinum. — *Lib. I, Ep. 39.*

**Quem recitas, meus est, o Fidentine, libellus :
Sed male quum recitas, incipit esse tuus.**



A Sabidus.

Je ne t'aime plus, Sabidus,
Pourquoi? . . . je ne saurais le dire;
Mais, si tu veux, je puis l'écrire :
Sabidus, je ne t'aime plus.



De Gellie.

Lorsque Gellie est seule, elle ne pleure pas
Son père vertueux ravi par le trépas;
Mais quelqu'un survient-il? Ah! sa douleur est grande,
On voit couler à flots ses larmes de commande.
D'éviter les regards le vrai chagrin a soin,
Et sait bien pleurer sans témoin.



A Fidentinus.

Ce livre que tu lis Fidentus est de moi;
Mais tu le lis si mal qu'on le dirait de toi.



Quintianum facit assertorem. — *Lib. I, Ep. 53.*

Commendo tibi, Quintiane, nostros :
Nostros dicere si tamen libellos
Possim, quos recitat tuus Poeta :
Si de servitio gravi queruntur,
Assertor venias, satisque præstes,
Et, quum se dominum vocabit ille,
Dicas esse meos, manuque missos.
Hoc si terque quaterque clamitaris,
Impones plagiaro pudorem.



Ad Fuscum. — *Lib. I, Ep. 55.*

Si quid, Fusce, vacas adhuc amari,
Nam sunt hinc tibi, sunt et hinc amici;
Unum, si superest, locum rogamus;
Nec me, quod tibi sum novus, recuses :
Omnes hoc veteres tui fuerunt.
Tu tantum inspice, qui novus paratur,
An possit fieri vetus sodalis.

A Quintianus.

Quintianus, protège mon ouvrage;
Si je puis de ce nom appeler, cependant,
Des écrits que me vole un poète impudent.
Viens, pour les affranchir de ce honteux servage,
Viens à mon aide, et sois ma caution.
Si de mes vers encor cet indigne faussaire,
Comme il l'a fait déjà dans mainte occasion,
Disait qu'il est l'auteur, tu peux le faire taire
En proclamant partout, hautement, sans mystère,
Que ces vers sont de moi : que rien n'est plus certain,
Et que tu les tiens de ma main.
S'il n'est pas corrigé, du moins, tu pourras faire
Rougir aux yeux de tous un si vil plagiaire.



A Fuscus.

Fuscus, si tu pouvais encore aimer quelqu'un,
De tes amis, déjà, quel que soit le grand nombre,
De grâce, dans leurs rangs admets un importun.
Ne me regarde pas d'un œil sévère et sombre,
Par la seule raison que je suis tout nouveau :
Tes amis les plus vieux ont tous eu ce défaut.

Ad Flaccum. — *Lib. I, Ep. 58.*

Qualem, Flacce, velim quæris, nolimve puellam?

Nolo nimis facilem, difficilemque nimis.

Illud quod medium est, atque inter utrumque probamus

Nec volo, quod cruciat; nec volo, quod satiat.



Ad Fabullam sui laudatricem. — *Lib. I, Ep. 65.*

Bella es; novimus : et puella ; verum est :

Et dives; quis enim potest negare?

Sed dum te nimium, Fabulla, laudas,

Nec dives, neque bella, nec puella es.



Ad Rufum. — *Lib. I, Ep. 107.*

Interponis aquam subinde, Rufe,

Et si cogeris a sodale, raram

Diluti bibis unciam Falerni,

A Flaccus.

Je veux que la femme que j'aime ,
Ni rude, ni douce à l'extrême,
Jamais ne donne à son amant
Ni satiété, ni tourment.



A Fabulla.

Nous savons que vous êtes belle :
Que vous êtes riche et pucelle ;
Chacun est prêt à l'avouer ;
Mais lorsqu'on vous entend vous-même vous louer ,
Et quand votre mérite ainsi par vous s'affiche ,
Vous n'êtes plus, pour nous, belle, vierge, ni riche.



A Rufus.

Tu ne bois jamais pur. Dans l'eau de la citerne ,
Forcé par tes amis , à peine on te verra
Délayer dans ta coupe une once de Falerne.

Numquid pollicita est tibi beatam
Noctem Nævia, sobriasque mavis
Certæ nequitiæ fututionis?
Suspiras, retices, gemis: negavit.
Crebros ergo bibas licet trientes,
Et durum jugules mero pudorem.
Quid parcis tibi, Rufe? dormiendum est.



Ad Lucium Julium. — *Lib. I, Ep. 108.*

Sæpe mihi dicis, Luci clarissime Juli,
Scribe aliquid magnum: desidiosus homo es.
Otia da nobis; sed qualia fecerat olim
Mæcenas Flacco, Virgilioque suo:
Condere victuras tentem per sæcula curas,
Et nomen flammis eripuisse meum.
In steriles campos nolunt juga ferre juvenci:
Pingue solum lassat, sed juvat ipse labor.



Tu soupîres, tu crains, tu gémis : Névia,
Si tu bois trop, dis-tu, honteux te renverra :
Dans les joyeux ébats promis par ta maîtresse,
Veux-tu donc n'apporter qu'une amoureuse ivresse ?
Ah ! noyons dans le vin ces farouches vertus.
Pourquoi nous ménager ? Il faut mourir, Rufus.

A Lucius.

Tu me dis bien souvent, illustre Lucius ;
Paresseux, donne-nous quelque immortel ouvrage.
Donne-moi, Lucius, les loisirs, le courage
Que Mécène donnait à Virgile, à Flaccus.
O Lucius, alors, dans mon ardeur extrême,
Quels efforts inouïs ne tenterai-je pas
Pour dérober mon nom aux ombres du trépas ;
Et triomphant du temps me survivre à moi-même !
Mais, si de nos sueurs gaiement nous arrosons,
Le sol qui nous produit d'abondantes moissons
Nos taureaux ne vont pas, sous le joug indociles,
S'atteler pour creuser des sillons infertiles.

Ad Velocem. — *Lib. I, Ep. 111.*

Scribere me quereris, Velox, epigrammata longa.

Ipse nihil scribis : tu breviora facis.



In Priscum. — *Lib. I, Ep. 113.*

Quum te non nossem, dominum regemque vocabam :

Quum bene te novi, jam mihi Priscus eris.



A Velox.

Tu me trouves prolixé , et veux de mes ouvrages
Arracher les trois quarts des pages ;
Je vois : pour écrire à ton goût,
Il faudrait, comme toi, n'écrire rien du tout.

VARIANTE.

Mes écrits sont trop longs, ainsi le dit Sévère;
Un jugement pareil ne m'inquiète guère.
Quant aux siens, cher lecteur, comme tu penses bien,
Ils sont toujours très-courts : il n'écrit jamais rien.



A Priscus.

Priscus , avant de te connaître ,
Je t'appelais mon seigneur et mon maître .
Aussitôt que je te connus ,
Je t'appelai Priscus , et rien de plus.



In Posthumum — *Lib. II, Ep. 12.*

Esse quid hoc dicam, quod olent tua basia myrrham,
Quodque tibi est nunquam non alienus odor?
Hoc mihi suspectum est, quod oles bene, Posthume, semper :
Posthume, non bene olet, qui bene semper olet.



Ad Sextum. — *Lib. II, Ep. 13.*

Et judex petit, et petit patronus.
Solvās, censeo, Sexte, creditori.



In Hermum, male oleantem. — *Lib. II Ep. 15.*

Quod nulli calicem tuum propinas,
Humane facis, Herme, non superbe.



A Posthumus.

**Cher Posthumus, que peut-on dire
De tes baisers toujours sentant la myrrhe?
Lorsqu'on sent toujours bon, dit-on,
Non, cela ne sent rien de bon.**



A Sextus, débiteur processif.

**S'il faut payer Juge, Avocat, Huissier,
Crois-moi, Sextus, paie ton créancier.**



Sur Hermus.

**Lorsque le sale Hermus ne vous laisse pas boire
Dans son verre, n'allez pas croire
Que ce soit par fierté:
Oh non! chez lui c'est pure humanité.**



In Posthumum. — *Lib. II, Ep. 21.*

Basia das aliis; aliis das, Posthume, dextram.

Dicis, Utrum mavis? elige: malo manum.



De eodem. — *Lib. II, Ep. 23.*

Non dicam, licet usque me rogetis,
Quis sit Posthumus in meo libello,
Non dicam: quid enim mihi necesse est
Has offendere basiationes,
Quæ se tam bene vindicare possunt?



Ad Bithyricum. — *Lib. II, Ep. 26.*

Quod querulum spirat, quod acerbum Nævia tussit,
Inque suos mittit sputa subinde sinus:

Sur Posthumus.

Posthumus baise sur la bouche,
Ou bien dans la main il vous touche.
Choisis, dit-il, lequel veux-tu des deux?
C'est la main que je veux.



Sur le même.

Quel est ce Posthumus attaqué dans ce livre?
Il faudrait, pour le dire, ami, que je sois ivre.
Tu pourrais bien prier jusqu'à demain,
Que ce serait prier en vain.
Cette indiscretion ne ferait pas mon compte.
Non je n'en dirai rien : Je connais le danger
D'attaquer des baisers qui pourraient se venger
D'une façon si cruelle et si prompte.



A Bithynicus.

Parce que Névia tousse violemment,
Et qu'on la voit cracher à chaque instant,

Jam te rem factam, Bithynice, credis habere?
Erras : blanditur Nævïa, non moritur.



In Linum. — *Lib. II, Ep. 38.*

Quid mihi reddat ager, quæris, Line, Nomentanus?
Hoc mihi reddit ager : te, Line, non video.



In Sextum. — *Lib. II, Ep. 44.*

Emi seu puerum, togamve pexam ,
Seu tres, ut puto, quatuorve libras ;
Sextus protinus ille fœnerator,
Quem nostis veterem meum sodalem ,
Ne quid forte petam, timet, cavetque ;
Et secum, sed ut audiam, susurrat :
Septem millia debeo Secundo ;
Phœbo quatuor ; undecim Phileto ;
Et quadrans mihi nullus est in arca.

Tu crois, Bithynicus, que ton affaire est faite ;
Et de sa mort déjà tu te fais une fête ,
Mais Névia longtemps, va, te fera souffrir :
Elle veut t'amuser; mais ne veut pas mourir

Sur Linus.

Tu veux savoir, Linus, ce que me rend mon champ?
Je ne t'y vois jamais : Voilà ce qu'il me rend.

Sur Sextus.

Si j'achète un esclave, une toge nouvelle ,
Un rien, la moindre bagatelle ,
Un usurier, nommé Sextus ,
Auprès duquel j'étais toujours des mieux venus ,
De moi craignant quelque demande ,
Se parlant bas , mais, cependant,
Assez haut pour que je l'entende :
A Secundus, dit-il, je dois, fin du courant,
Sept mille écus, sans renouvellement ;
A Phœbus j'en dois quatre, et quatorze à Philète.
Tout cela fait un monceau d'or,

O grande ingenium mei sodalis!
Durum est, Sexte, negare, quum rogaris:
Quanto durius, antequam rogeris!



In Maximum. — *Lib. II, Ep. 53.*

Vis fieri liber? mentiris, Maxime; non vis:
Sed fieri si vis, hac ratione potes.
Liber eris, cœnare foris si, Maxime, nolis:
Veientana tuam si domat uva sitim:
Si ridere potes miseri chrysendeta Cinnæ:
Contentus nostra si potes esse toga:
Si plebeia Venus gemino tibi vincitur asse:
Si tua non rectus tecta subire potes.
Hæc tibi si vis est, si mentis tanta potestas,
Liberior Partho vivere rege potes.



Et je n'ai pas un sou dans mon trésor.
Pour détourner l'orage de ta tête,
Pour éconduire un ancien compagnon,
Oh! l'heureuse conception!
Éprouver un refus alors que l'on demande,
Le déboire est amer, et la honte est bien grande;
Mais, sans qu'on ait jamais demandé rien encor,
Être ainsi refusé! ho! ma foi, c'est trop fort.



A Maxime.

Tu veux devenir libre? oh non! tu mens, Maxime.
Veux-tu l'être vraiment? Suis bien cette maxime:
D'abord, hors de chez toi, Maxime, ne va pas,
Parasite assidu, mendier tes repas.
Si tu calmes ta soif avec le vin de Veies,
En pitié de Cinna si tu vois les merveilles,
Si tu trouves ma toge assez bonne pour toi,
Si tu veux des vénus qu'avec cinq sous tu paies,
Si l'on ne peut entrer que courbé sous ton toit,
Et si de ces conseils jamais tu ne t'écartes
Maxime, tu vivras, crois-moi,
Plus libre que le roi des Parthes.



Ad Sextum. — *Lib. II, Ep. 55.*

Vis te, Sexte, coli: volebam amare.
Parendum est tibi; quod jubes, coleris:
Sed si te colo, Sexte, non amabo.



In Zoilum. — *Lib. II, Ep. 58.*

Pexatus pulchre rides mea, Zoile, trita.
Sunt hæc trita quidem, Zoile; sed mea sunt.



In Hylum — *Lib. II, Ep. 60.*

Uxorem armati futuis, puer Hylle, tribuni,
Supplicium tantum dum puerile times.
Væ tibi, dum ludis; castrabere: jam mihi dices,
Non licet hoc: quid, tu quod facis, Hylle, licet?

A Sextus, orgueilleux.

Tu veux qu'on te respecte, et je voulais t'aimer.
A tes désirs, pourtant, il faut se conformer ;
Mais tu te trompes bien, ô Sextus, si tu crois
Qu'on peut te respecter et t'aimer à la fois.



A Zoïle.

Toi, toujours si bien mis, ô Zoïle, tais-toi
Et ne ris pas de mes toges usées :
En dix endroits ces toges sont percées ;
Mais elles sont à moi.



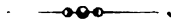
A Hylas.

Jeune Hylas, imprudent enfant,
Lorsque tu caresses l'épouse
D'un vieux tribun d'humeur jalouse ⁽¹⁶⁾,
Peut-être, crains-tu seulement
Qu'il te soumette au châtement
Qu'on inflige à ceux de ton âge;



In Saleianum. — Lib. II. Ep. 65.

Cur tristiozem cernimus Saleianum?
An causa levis est? Extuli, inquis, uxorem.
O grande fati crimen! o gravem casum!
Illa, illa dives mortua est Secundilla,
Centena decies quæ tibi dedit dotis?
Nollem accidisset hoc tibi, Saleiane.



In Cosconium. — Lib. II, Ep. 77.

Cosconi, qui longa putas Epigrammata nostra,
Utilis ungendis axibus esse potes.

Mais, prends bien garde, s'il t'y prend,
Il te châtrera sûrement.

Mais, à ces mots, tu changes de visage :

Quoi! diras-tu, me châtrer, moi!

Ce n'est pas permis par la loi :

Ce que tu fais l'est-il donc davantage!



A Salétanus.

Quel est, Saletanus, ce sombre désespoir?

Pourquoi t'affliger de la sorte?

Ah! puisque tu veux le savoir,

Apprends, dis-tu, que mon épouse est morte!

—O malheur déplorable! ô crime du destin!

Quoi! cette riche Ségondille!.....

Et sa dot d'un million qu'il te faudra demain

Restituer à sa famille!

Ah! cher Salétanus, je conçois ton chagrin.



Sur Coscon.

Tu trouves donc, Coscon, mes écrits trop prolixes!

Au lieu de me juger tu ferais beaucoup mieux

Hac tu credideris longum ratione colossum,
Et puerum Bruti dixeris esse brevem.
Disce, quod ignoras : Marsi doctique Pedonis
Sæpe duplex unum pagina tractat opus.
Non sunt longa, quibus nihil est, quod demere possis;
Sed tu, Cosconi, disticha longa facis.



In mulierem deformem. — *Lib. III. Ep. 3.*

Formosam faciem nigro velamine celas :
Sed non formoso corpore lædis aquas.
Ipsam crede Deam verbis tibi dicere nostris,
Aut aperi faciem, vel tunicata lava.



Ad librum suum. — *Lib. III. Ep. 4.*

Romam vade, liber : si, veneris unde, requiret,
Æmiliæ dices de regione viæ.

D'aller au cirque y graisser des essieux.
D'après les bornes que tu fixes ,
Tu dois trouver pour être conséquent,
Que des fils de Brutus la taille est trop petite,
Et que le colosse est trop grand.
Si pour toi d'être bref est un si grand mérite,
Toi qui veux m'enfermer dans ton étroit compas,
Nouveau Popilius, Coscon , ne sais-tu pas
Que Marsus, que P'édon , souvent dans leurs ouvrages
Ont pour une épigramme employé plusieurs pages ?
N'en peut-on rien ôter ? tous nos écrits sont bons,
Mais tes distiques même, ô Coscon , sont trop longs.

—○○—
A une femme belle et difforme.

Dieux ! quels attraits divins ton voile nous dérobe !
Mais, las ! quel corps affreux tu nous montres au bain !
Si tu veux obtenir un triomphe certain ,
Relève bien ton voile, et baisse bien ta robe.

—○○—
A son livre.

Pars pour Rome, ô mon livre. En cette ville, à peine,
On te demandera de quel lieu nous venons :

Si, quibus in terris, qua simus in urbe, rogabit,
Corneli referas me licet esse foro.
Cur absim, quæret: breviter tu, multa, fatere,
Non poterat vanæ tædia ferre togæ.
Si, quando veniet? dicet: responde, Poeta
Exierat; veniet, quum citharædus erit.



In Quintum. — *Lib. III. Ep. 8.*

Thaida Quintus amat: quam Thaida? Thaida Iuscam.
Unum oculum Thais non habet, ille duos.



In Cinna. — *Lib. III. Ep. 9.*

Versiculos in me narratur scribere Cinna.
Non scribit, cujus carmina nemo legit.

Réponds alors que c'est des régions
Où nous conduit la voie Emilienne.
Mais des lieux que nous habitons
Veut-on savoir le nom et la distance?
Nomme Imola, lieu de ma résidence.
Si l'on te demandait pourquoi je suis absent :
Pour tout dire en un mot, réponds à cette enquête :
Que je ne puis supporter plus longtemps
Tous les ennuis d'une vaine étiquette.
Sans doute, on te dira, d'ici je les entends :
Eh ! quand reviendra-t-il de ce pays barbare ?
Dis à celui qui t'interrogera
Il est parti poète ; eh bien il reviendra
Aussitôt qu'il saura jouer de la cythare.

Sur Quinctus amoureux.

Pour la borgne Thaïs Quinctus brûle ardemment :
Si Thaïs n'a qu'un œil, Quinctus n'en a pas tant.

Sur Cinna.

Cinna, dis-tu . contre mes vers écrit ? . . .
Celui-là n'écrit pas que personne ne lit.



In Candidum. — Lib. III, Ep. 26.

Prædia solus habes, et solus, Candide, nummos,
Aurea solus habes, myrrhina solus habes;
Massica solus habes, et Opimi Cæcuba solus;
Et cor solus habes, solus et ingenium.
Omnia solus habes; nec me puta velle negare:
Uxorem sed habes, Candide, cum populo.



Ad Chionem. — Lib. III, Ep. 34.

Digna tuo cur sis, indignaque nomine, dicam.
Frigida es, nigra es: non es, et es Chione.

VARIANTE.

Cinna, dis-tu, veut dans ses versicules
Me donner quelques ridicules;
Mais ne crois pas ce qu'on en dit :
Celui-là n'écrit pas que personne ne lit.



A Candide, qui n'avait avec ses amis rien en commun que sa femme.

Toi seul as de grands biens, toi seul un grand trésor,
De beaux vases Myrrhins, de riches coupes d'or :
Tu bois seul le Cécube, et seul bois le Massique :
Ton cœur lui seul est grand, et ton esprit unique.
Seul tu possèdes tout; hors une chose, hélas !
Et je pourrais, je crois, le jurer sur mon âme
La chose qu'à toi seul, tu ne possèdes pas,
Cette chose-là, c'est ta femme.



A Neige. — Vers de l'école moderne.

Vous êtes froide et brune,
Neige, vous n'avez donc
Droit de ne porter qu'une
Moitié de votre nom.

In lacertam cælatam. — *Lib. III, Ep. 41.*

Inserta phialæ Mentoris manu ducta
Lacerta vivit, et timetur argentum.



In Ligurinum. — *Lib. III, Ep. 45.*

Fugerit an mensas Phœbus cœnamque Thyestæ,
Ignoro : fugimus nos, Ligurine, tuam.
Illa quidem lauta est, dapibusque instructa superbis :
Sed nihil omnino, te recitante, placet.
Nolo mihi ponas rhombum, mullumve bilibrem :
Nec volo boletos, ostrea nolo : tace.



Sur une vipère ciselée.

Mentor, sur un vase d'argent,
Roule un reptile avec tant de talent,
Qu'en approchant cette vipère feinte,
Mon cœur bat et frémit de crainte.
Vainement on m'offre du vin
Que contient l'horrible chef-d'œuvre :
Je crains de boire du venin,
Ou d'avalier une couleuvre.



De Ligurius.

Je ne sais si Phœbus autrefois de Thieste
A fui la table horrible et le festin funeste ;
Mais quant à moi je jure bien,
Que je fuirais bien loin pour éviter le tien.
Ta table est délicate, elle est riche à l'extrême ;
Mais avec moi tu conviendras toi-même
Que tes repas sont un peu chers
Quand il faut y subir le récit de tes vers.
Supprime tes turbots, tes mulets de deux livres,
Tes champignons, tes huitres, tes pois verts ;
Mais supprime surtout tes livres.



In invitorem. — *Lib. III, Ep. 49.*

Veientana mihi misces, tu Massica potas :
Olfacere hæc malo pocula, quam bibere.



Ad Tongilianum, de utili incendio. — *Lib. III, Ep. 52.*

Empta domus fuerat tibi, Tongiliane, ducenis :
Abstulit hanc nimium casus in Urbe frequens.
Collatum est decies. Rogo, non potes ipse videri
Incendisse tuam, Tongiliane, domum?

A un inviteur.

Tu ne bois que du crû de ton meilleur vignoble,
Et tu veux m'abreuver du vin le plus ignoble :
Laisse-moi seulement flairer un peu le tien,
Et je te permettrai de boire tout le mien.



A Tongilianus sur sa maison incendiée.

On brûle ta maison, valant dix mille écus :
Tes amis cotisés te donnent dix fois plus ;
Et voilà que le monde en sa malice extrême,
Dit que tu pourrais bien t'être brûlé toi-même !

VARIANTE.

Un déplorable événement,
Dans notre ville trop fréquent,
A réduit ta maison en cendre ;
Cédant à l'élan de leur cœur,
De réparer un tel malheur
Tes amis voulant entreprendre,
T'offrent, d'or et d'objets divers,
Dix fois la somme que tu perds.
Un médisant, à qui voudrait l'entendre,



Ad Gallam. — *Lib. III, Ep. 54.*

Quum dare non possim, quod poscis, Galla, rogantem:
Multo simplicius, Galla, negare potes.



In Gelliam. — *Lib. III, Ep. 55.*

Quod quacumque venis, Cosmum migrare putamus,
Et fluere excusso cinnama fusa vitro :
Nolo peregrinis placeas tibi, Gellia, nugis.
Scis, puto, posse meum sic bene olere canem.



De villa Faustini, ad Bassum. — *Lib. III, Ep. 58.*

Baiana nostri villa, Basse, Faustini,
Non otiosis ordinata myrtetis ,

Ne pourrait-il pas dire avec quelque raison,
Que Tongilianus a brûlé sa maison ?



A Galla.

Si tu veux trop, Galla, pour te donner à moi,
Dis-moi tout simplement. Je ne veux pas de toi.



A Gellia.

Vous exhalez, Gellie, en tous lieux sur vos pas
De mille et mille fleurs les parfums délicats ;
Mais quelle est votre erreur si vous pensez nous plaire
Au moyen d'une odeur qui vous est étrangère.
Allez si je voulais le parfumer ainsi,
Certainement mon chien sentirait bon aussi.



La villa de Faustinus.

A Baie on ne voit pas, chez notre Faustinus,
Des myrthes et des buis soigneusement tondus ;

Viduaque platano, tonsilique buxeto
Ingrata lati spatia detinet campi :
Sed rure vero barbaroque lætatur.
Hic farta premitur angulo Ceres omni,
Et multa fragrat testa senibus autumnis.
Hic post Novembres, imminente jam bruma,
Seias putator horridus refert uvas.
Truces in alta valle mugiunt tauri,
Vitulusque inermi fronte prurit in pugnam.
Vagatur omnis turba sordidæ cortis,
Argutus anser, gemmeique pavones,
Nomenque debet quæ rubentibus pennis,
Et picta perdix, Numidicæque guttatæ,
Et impiorum phasiana Colchorum.
Rhodias superbi feminas premunt galli ;
Sonantque turres plausibus columbarum.
Gemit hinc palumbus, inde cereus turtur.
Avidi sequuntur villicæ sinum porci ;
Matremque plenam mollis agnus expectat.
Cingunt serenum lactei focum vernæ,
Et larga festos lucet ad Lares silva.
Non segnis albo pollet otio caupo :
Nec perdit oleum lubricus palestrita :

D'autres arbres encor ne flattant que la vue,
Couvrir de champs ingrats une vaste étendue ;
Mais c'est vraiment, Bassus, une maison des champs,
Que tous les ans Cérés comble de ses présents.
Tu peux voir au cellier cent tonnes entassées
Gardant encor l'odeur des vendanges passées.
De précoces frimas le vigneron craintif,
Se hâte de cueillir le raisin trop tardif.
Tandis que les taureaux dans les vallons mugissent,
Leurs fils vont exerçant par des combats fictifs,
A des combats réels leurs fronts inoffensifs.
En tous lieux, devant vous, à chaque pas surgissent
Tous ces peuples ailés, l'orgueil des basses-cours :
L'oison, le paon couvert de pierres précieuses,
La poule babillarde et les canes causeuses,
Et le rouge flamant, peu fier de ses atours,
La perdrix au pied rouge, et la poule numide,
Et le brillant faisan, présent de la Colchide ;
La poule Rhodienne, après de vains combats,
Sous le coq, son vainqueur, plie, et ne se rend pas.
Tandis que l'on entend résonner les tourelles
Des baisers amoureux des tendres tourterelles,
L'avide pourceau suit le porcher pas à pas,
La menace à la bouche exigeant son repas.
Mais le foyer s'échauffe, et plus d'un jeune esclave
En cercle, auprès du feu, vient se placer en brave.
A ce feu qu'alimente un immense bûcher,
Le pourvoyeur actif bientôt sait s'arracher ;

Sed tendit avidis rete subdolum turdis ;
Tremulave captum linea trahit piscem,
Aut impeditam cassibus refert damam.
Exercet hilares facilis hortus urbanos,
Et pædagogo non jubente, lascivi
Parere gaudent villico capillati ;
Et delicatus opere fruitur eunuchus.
Nec venit inanis rusticus salutator :
Fert ille ceris cana cum suis mella,
Metamque lactis : Sassinate de silva
Somniculosos ille porrrigit glires ;
Hic vagientem matris hispidæ foetum ;
Alius coactos non amare capones ,
Et dona matrum vimineo ferunt texto
Grandes proborum virgines colonorum.
Facto vocatur lætus opere vicinus,
Nec avara servat crastinas dapes mensa ;
Vescuntur omnes, ebrioque non novit
Satur minister invidere convivæ.
At tu sub urbe possides famem mundam,
Et turre ab alta prospicis meras laurus,
Furem Priapo non timente securus.
Et vinitorem fare pascis urbano ,

Il parcourt les forêts, les plaines et les rives,
Tend sa ligne aux poissons et ses filets aux grives,
Et souvent dans ses rets il trouve un dâim captif.
D'eux-mêmes les enfants, essaim brillant et vif,
Vont offrir au fermier les forces de leur âge;
Le faible eunuque ici peut trouver de l'ouvrage.
De ces bons campagnards souvent nous recevons
Non de vains compliments, mais le miel en rayons,
Ou bien le lait durci des prés de Sassinate,
Ou le jeune chevreau, malgré ses cris, ses bonds,
A sa mère arraché, non sans qu'il se débatte.
Enfin, vient l'écureuil qui se laisse charmer,
Et le chapon, contraint à vivre sans aimer.
Du brave villageois bientôt la grande fille,
Dans des tissus d'osier, ouvrage de ses mains,
Vient présenter les dons des mères de famille.
Les travaux achevés, tous les joyeux voisins
Convies à souper, assiègent une table
Dont la chair est exquise, et dont l'hôte est affable.
Tout abonde au banquet; mais une avare main
Ne fait rien enlever et garder pour demain.
Les serviteurs pour eux, sûrs d'avoir tous les restes
Servent sans trop d'humeur ces convives agrestes.

Auprès de la cité tu possèdes, Bassus,
Une vaste villa; mais de sa tour altièrè
Au loin, des lauriers seuls partout sont aperçus.
Là, tu peux des voleurs braver la troupe entière.

Pictamque portas otiosus ad villam
Olus, ova, pullos, poma, caseum, mustum.
Rus hoc vocari debet, an domus longe?



In Cinnam. — *Lib. III, Ep. 61.*

Esse nihil dicis, quidquid petis, improbe Cinna :
Si nil, Cinna, petis; nil tibi, Cinna, nego.



In Cotilum. — *Lib. III, Ep. 63.*

Cotile, bellus homo es : dicunt hoc, Cotile, multi.
Audio : sed quid sit, dic mihi, bellus homo?
Bellus homo est, flexos qui digerit ordine crines;
Balsama qui semper, cinnama semper olet;
Cantica qui Nili, qui Gaditana susurrat;
Qui movet in varios brachia vulsa modos;
Inter femineas tota qui luce cathedras

Et ravir quelque chose ils chercheraient en vain ;
Et nourris tous tes gens du marché de Suburra ;
Et d'huile, de poulets, de fruits, d'œufs et de vin ;
Ton pourvoyeur fournit ta campagne en peinture
Bassus, un bien placé d'une telle façon
Doit-il se nommer ferme ou s'appeler maison ?

A Cinna.

Quelque chose que tu me demandes,
Suivant toi, ce n'est rien. Eh bien !
Je ne te refuse donc rien,
Quand je refuse tes demandes !

A Cotilus.

Vous êtes un lion ; chacun ainsi vous nomme,
Beau Cotilus, j'entends ; mais dites-moi
Ce que c'est qu'un lion ? Un lion !... c'est un homme
Qui s'aime et qui s'admire, et n'admire que soi :
A ses cheveux qui toujours donne
Le meilleur plaisir, les sépare avec soin :
Qui sent toujours le musc et le benjoin :
Qui, sans cesse, tout bas fredonne

Desidet, atque aliqua semper in aure sonat,
Qui legit hinc illinc missas, scribitque tabellas;
Pallia vicini qui refugit cubiti;
Qui scit, quam quis amet; qui per convivia currit;
Hirpini veteres qui bene novit avos.
Quid narras? hoc est, hoc est homo, Cotile, Bellus?
Res prætricensa est, Cotile, bellus homo.

VERBIS CASTIS EPIGRAMMATUM



Ad Cosconium. — Lib. III, Ep. 69.

Omnia quod scribis castis Epigrammata verbis,
Inque tuis nulla est mentula carminibus,
Admiror; laudo: nihil est te sanctius uno:
At mea luxuria pagina nulla vacat.
Hæc igitur juvenes nequam facilesque puellæ
Hæc senior: sed quem torquet amica, legat.

La cantilène polissonne ;
Qui toujours gesticule, et qui donne toujours
A ses bras épilés de gracieux contours ;
Aux femmes qui contant les cancans de la veille ,
A toujours quelque chose à leur dire à l'oreille.
Belles, un vrai lion écrit des billets doux ,
Et lit partout ceux qu'il reçoit de vous.
Propre à l'excès, toujours à table ,
Le contact d'un voisin lui paraît redoutable.
Il connaît vos amours, les lieux où vous dînez.
Les aïeux des chevaux aux courses destinés...
O Cotilus, est-il possible !
Que me dites-vous là ! répétez-le-moi donc :
C'est cela, c'est cela que l'on nomme un lion !
Un lion, Cotilus, ah ! quel métier pénible !

—•••—
A Cosconius, poète insipide.

J'admire ta chaste épigramme ;
Et quoique tes écrits soient sans nerf et sans âme ,
Sans doute, on ne pourrait trouver rien de plus saint .
Quant à moi, de tous mes ouvrages
La luxure souille les pages ,
Et j'en gémis, sois-en certain ;
Mais aussi, qui pourrait me lire ,

At tua , Cosconi, venerandaque sanctaque verba
A pueris debent virginibusque legi.



Ad Castam matronam. — Lib. III, Ep. 86.

Ne legeres partem lascivi , casta , libelli ,
Prædixi et monui : tu tamen , ecce , legis.
Sed si Panniculum , si spectas , casta , Latinum ,
Non sunt hæc mimis improbiora : lege.



In Rufum. — Lib. III, Ep. 94.

Esse negas coctum leporem , poscisque flagella :
Mavis , Rufe , coquum scindere , quam leporem.



Sinon la fille un peu catin
Ou le jeune homme aimant à rire?
Cosconius, il faut le dire à ton honneur ;
Vénérables et saints, ainsi que leur auteur ,
Tes livres seront lus dans toutes les familles
Par les petits garçons et les petites filles.



A Casta.

Malgré tous mes avis vous lisez donc mes vers !
Je les croyais pour vous trop lascifs, trop pervers.
Sans scrupule pourtant continuez de lire ·
Chaque jour au théâtre on entend encor pire.



A Rufus.

Fouettez le cuisinier, dit Ruffin en colère :
Le lapin n'est pas cuit ; pour demain qu'on le serre.
C'est juste, il vaut mieux, cher Ruffin,
Couper le cuisinier que couper le lapin.



In Nævolum. — Lib. III, Ep. 95.

Nunquam dicis Ave, sed reddis, Nævole, semper,
Quod prior et corvus dicere sæpe solet.
Cur hoc exspectes a me, rogo, Nævole, dicas?
Nam puto, nec melior, Nævole, nec prior es.
Præmia laudato tribuit mihi Cæsar uterque,
Natorumque dedit jura paterna trium.
Ore legor multo, notumque per oppida nomen
Non exspectato dat mihi fama rogo.
Est et in hoc aliquid: vidit me Roma tribunum,
Et sedeo qua te suscitât Oceanus.
Quot mihi Cæsareo facti sunt munere cives,
Nec famulos totidem suspicor esse tibi.
Sed pædicaris; sed pulchre, Nævole, ceves:
Jam jam sic prior es, Nævole; vincis: Ave.



A Névole.

Tu me rends mon salut, j'en conviens, ô Névole ;
Mais on trouve bizarre, et c'est vrai, ma parole,
Que tu ne veuilles pas saluer le premier,
Ce que fait Curius, sans se faire prier.
Pourquoi donc attends-tu de moi ces prévenances ?
Es-tu plus grand que moi, Névole, es-tu meilleur ?
Non ; j'en prends à témoin l'un et l'autre empereur,
Qui m'ont tant accordé de nobles récompenses.
Avant ma mort j'obtiens un assez beau renom
Dans les grandes cités, dans le moindre village.
Rome, et c'est là, je crois, un assez beau partage,
Aux noms de ses tribuns a vu joindre mon nom.
Je m'assieds au théâtre, et sans jamais attendre,
Aux gradins réservés d'où l'on te fait descendre.
L'empereur a fait plus de citoyens pour moi
Qu'on ne pourrait nombrer de serviteurs chez toi.
Quelques-uns, cependant, vantent tes politesses ;
Mais si leur beauté seule, objet de tes caresses,
Leur valait de ta part ce gracieux accueil,
Serait-ce là, Névole, un grand sujet d'orgueil ?
Alors tu m'as vaincu, je ne puis le nier,
Et je te saluerai désormais le premier.



Ad cerdonem. — Lib. III, Ep. 99.

Irasci nostro non debes, cerdo, libello.

Ars tua, non vita est, carmine læsa meo.

Innocuos permitte sales. Cur ludere nobis

Non liceat, licuit si jugulare tibi?



Ad Faustinum. — Lib. IV, Ep. 10.

Dum novus est, neque adhuc rasa mihi fronte libellus,

Pagina dum tangi non bene sicca timet :

I, puer, et caro perfer leve munus amico,

Qui meruit nugas primus habere meas.

Curre, sed instructus ; comitetur punica librum

Spongia : muneribus convenit illa meis.

Non possunt nostros multæ, Faustine, lituræ

Emendare jocos : una litura potest.



A un savetier.

Je ne t'attaque pas, j'attaque ton métier ;
Pourquoi donc, mauvais savetier ,
Contre mes vers tant de colère ?
Quoi ! toi qui veux m'assassiner ,
Ne pourrais-tu me pardonner
Une piqûre si légère ?



A Faustinus.

Lorsque mon livre est vierge encor ,
Et que la feuille humide a peur qu'on ne la touche ,
Ami, reçois mes vers, trop futile trésor
Que tu protégeras contre un censeur farouche ;
Mais pour les mettre à l'abri des revers,
Comme mainte et mainte rature
Ne pourrait corriger ces vers
Qu'on trouve toujours si pervers
Et si méchants de leur nature,
A ce présent il faut que je joigne surtout
Cette éponge qui peut tout effacer d'un coup.



In Thaidem. Lib. IV, Ep. 12.

Nulli, Thai, negas : sed si te non pudet istud ,
Hoc saltem pudeat, Thai, negare nihil.



Ad Cæcilianum. — Lib. IV, Ep. 15.

Mille tibi nummos hesterna luce roganti ,
In sex aut septem, Cæciliane , dies ,
Non habeo, dixi : sed tu causatus amici
Adventum, lancem paucaque vasa rogas.
Stultus es? an stultum me credis, amice? negavi
Mille tibi nummos : millia quinque dabo ?



A Thais.

Le mal n'est pas que tu te donnes
A mille amants divers;
Le mal est que tu t'abandonnes
A tous leurs goûts pervers.



A Cécilianus.

De mille écus, hier, tu me fis la demande ;
Forcé de te les refuser,
Je te priai de m'excuser ;
Et, vraiment, ma peine fut grande ;
Et, ce matin, tu viens encor
Demander ma vaisselle, avec mes vases d'or,
Et tout ce qui peut être utile
Pour fêter des amis qui te sont survenus !
Me prends-tu pour un imbécille ?
Je t'ai refusé mille écus,
Irai-je t'en donner dix mille ?



De Cærellia et Gellia. — *Lib. IV, Ep. 20.*

Dicit se vetulam , quum sit Cærellia puppa :
Puppam se dicit Gellia , quum sit anus.
Ferre nec hanc possis , possis , Colline , nec illam :
Altera ridicula est , altera putidula.



De Seliio. — *Lib. IV, Ep. 21.*

Nullos esse Deos , inane cœlum
Affirmat Selius , probatque ; quod se
Factum , dum negat hoc , videt beatum.



Ad Chloen. — *Lib. IV, Ep. 23.*

Donasti tenero , Chloe , Luperco
Hispanas , Tyriasque , coccinasque ,
Et lotam tepido togam Galeso ,
Indos sardonychas , Scythas sunaragdos ,
Et centum dominos novæ monetæ ,

De Cérèlie et de Gellie.

**Je suis vieille, nous dit la jeune Cérèlie.
Moi je suis un enfant, dit la vieille Gellie.
Laquelle voulez-vous ! — Je n'en veux pas du tout :
J'ai pris la jeune en haine et la vieille en dégoût.**



De Sélius.

**Les dieux et Jupiter, c'est une vaine erreur :
Ainsi dit Sélius. Pour prouver son système,
Il nous donne à l'appui de cet affreux blasphème,
Ses crimes impunis et son constant bonheur.**



A Chloé.

**Ton Lupercus te doit, et c'est toi qui le dis,
Ses vêtements pourprés de Tyr et de Cadix,
D'autres que le Galèse a teints de ses eaux chaudes,
La Sardoine, l'Onix, les vertes émeraudes,
Et cent souverains d'or frappés nouvellement ;
Enfin, tout ce qu'il veut il l'obtient à l'instant.**

Et quidquid petit usque et usque donas.
Væ, glabraria, væ tibi, misella:
Nudam te statuet tuus Lupercus.

Ad Pudentem. — *Lib. IV, Ep. 29.*

Obstat, care Pudens, nostris sua turba libellis;
Lectoremque frequens lassat et implet opus.
Rara juvant : primis sic major gratia pomis ;
Hybernæ pretium sic meruere rosæ :
Sic spoliatricem commendat fastus amicam ,
Janua nec juvenem semper aperta tenet.
Sæpius in libro memoratur Persius uno,
Quam levis in tota Marsus *Amazonide*.
Tu quoque de nostris releges quemcumque libellis ,
Esse puta solum : sic tibi pluris erit.

Pauvre brebis ! prends garde : il t'a déjà tondue ;
Bientôt ce libertin te mettra toute nue.

A Pudens.

A mes vers, cher Pudens, leur grand nombre nuit,
Et fait naître souvent la fatigue et l'ennui.
La rareté nous plaît. Pommes prématurées
Et roses de l'hiver sont toujours préférées
A ces brillantes fleurs, à ces fruits succulents
Que l'été voit mûrir et qu'offre le printemps,
De la belle prodigue à qui tu rends les armes,
Un luxe peu commun augmente encor les charmes.
Dans son petit format Perse nous plaît bien plus
Que les in-folios du poète Marsus
Et son *Amazonide* avec ses lourdes pages.
Ami, pour toi, veux-tu bien juger mes ouvrages ?
Lorsque tu reliras chacun de mes écrits,
Suppose qu'il est seul ; il aura plus de prix.

Ad Olum. — *Lib. IV, Ep. 36.*

Cana est barba tibi ; nigra est coma : tingere barbam
Non potes , hæc causa est ; sed potes , Ole , comam.



Ad Gallam. — *Lib. IV, Ep. 38.*

Galla , nega : satiatur amor , nisi gaudia torquent :
Sed noli nimium , Galla , negare diu.



Ad Flaccum. — *Lib. 4. Ep. 49.*

Nescis , crede mihi , quid sint epigrammata , Flacce,
Qui tantum lusus illa , jocosque putas.
Ille magis ludiſ , qui scribit prandia sævi
Tereos ; aut cœnam , crude Thyesta , tuam ;
Aut puero liquidas aptantem Dædalon alas ,
Pascentem Siculas aut Polyphemon oves.
A nostris procul est omnis vesica libellis :

A Olus.

Ta barbe blanche avec ta noire chevelure
Font un contraste affreux, Olus, je te l'assure ;
Mais je vois ce que c'est ; cher ami, tu ne peux
Teindre ta barbe en noir ainsi que tes cheveux !



A Galla.

Pour réveiller l'amour, il faut qu'on le rebute ;
Galla, sois donc cruelle, au moins une minute !



A Flaccus.

Crois-moi, Flaccus, tu ne sais pas
Ce qu'est une épigramme, en prenant cet ouvrage
Pour un jeu de l'esprit, pour un vain badinage.
Térée et son affreux repas (⁹),
L'horrible festin de Thieste,
Dédale, Icare et sa chute funeste,
Polyphème hurlant, en gardant ses troupeaux,
Sont des sujets plus sérieux, plus beaux ;

Musa nec insano syrmate nostra tumet.
Illa tamen laudant omnes, mirantur, adorant.
Confiteor : laudant illa , sed ista legunt.



Ad Cæcilianum. — *Lib. IV, Ep. 51.*

Quum tibi non essent sex millia , Cæciliane ,
Ingenti late vectus es hexaphoro .
Postquam bis decies tribuit Dea cæca , sinumque
Ruperunt nummi , factus es ecce pedes .
Quid tibi pro meritis , et tantis laudibus optem ?
Di reddant sellam , Cæciliane , tibi .



Ad Colinum. — *Lib. IV, Ep. 54.*

O cui Tarpeias licuit contingere quercus ,
Et meritas prima cingere fronde comas !

Chacun les loue avec extase ;
Les plus célèbres écrivains
De les chanter ont toujours été vains.
De leurs écrits pompeux le style est plein d'emphase,
Et leurs vers ampoulés du succès sont certains.
On les prône, Flaccus, Flaccus on les admire ;
Mais ce sont les miens qu'on veut lire.



De Cécilien.

Lorsque Cécilien n'avait que peu d'argent,
Six hommes en tous lieux le portaient en litière ⁽¹⁰⁾.
Mais depuis qu'il est opulent,
Grâce à la fortune légère,
A pied, partout, il va modestement.
Pour tant d'économie, au sein d'une abondance
Exempte de toute fierté,
Pour lui que demander à la Divinité ?
Puissent les dieux, pour récompense,
Lui rendre sa litière avec sa pauvreté !



A Colin.

Mon cher Colin, ô toi qui dans la noble arène
Le premier méritas la couronne de chêne,

Si sapis, utaris totis, Coline, diebus,
Extremumque tibi semper adesse putes.
Lanificas nulli tres exorare puellas
Contigit : observant, quem statuere, diem.
Divitior Crispo, Thrasea constantior ipso,
Lautior et nitido sis Meliore licet ;
Nil adicit penso Lachesis, fusosque sororum
Explicat, et semper de tribus una secat.



In Gargilianum. — *Lib. IV, Ep. 56.*

Munera quod senibus, viduisque ingentia mittis,
Vis te munificum, Gargiliane, vocem?
Sordidius nihil est, nihil est te spurcius uno,
Qui potes insidias dona vocare tuas.
Sic avidis fallax indulget piscibus hamus ;
Callida sic stultas decipit esca feras.
Quid sit largiri, quid sit donare, docebo,
Si nescis : dona, Gargiliane, mihi.



Jouis du jour présent, franchement, sans détour,
Et comme s'il devait être ton dernier jour.
Tu ne peux échapper au Temps fatal que marque
Et le Destin cruel et l'inflexible Parque.
Les trésors de Crispus, Mélior, ses repas,
Ne sauraient t'arracher à Caron, à sa barque ;
Et l'austère vertu du noble Traséas
Des ciseaux des trois sœurs ne te sauveraient pas.



A Gargilianus.

Aux veuves, aux vieillards tes présents fastueux
Te feront-ils passer pour grand, pour généreux ?
Ah ! quel autre que toi serait assez sordide
Pour appeler présent une embûche perfide ?
Ainsi, le trompeur bameçon
Offre un appât fatal au vorace poisson ;
Et la bête alléchée, en foulant l'herbe verte,
Va tomber dans la fosse habilement couverte.
Ce qu'on nomme présent, ce qu'on nomme donner,
Si tu ne le sais pas, je vais te l'enseigner :
C'est aider ceux qui n'ont que misère en partage,
Et qui ne peuvent pas te laisser d'héritage.



In Gallam. — *Lib. IV, Ep. 58.*

**In tenebris lugens amissum , Galla , maritum :
Nam plorare pudet te , puto , Galla , virum.**



De Curiatio. — *Lib. IV, Ep. 60.*

**Ardea solstitio , Castranaque rura petantur ,
Quique Cleonæo sidere fervet ager ;
Quum Tiburtinas damnet Curiatius auras ,
Inter laudatas ad Styga missus aquas.
Nullo fata loco possis excludere ; quum mors
Venerit , in medio Tibure Sardinia est.**



A Galla.

Ce n'est qu'au milieu des ténèbres
Que de votre mari vous déplorez la mort.
O Galla, vous n'avez pas tort ;
Laissez la nuit toujours voiler ces soins funèbres :
Ah! vous rougiriez trop, Galla, si le soleil
Eclairait vos regrets pour un homme pareil !

A Curiatius.

Si de Tibur les ondes écumeuses,
Et de Styga les fontaines fameuses,
O Curiatius, ne te sauvèrent pas ,
Rien ne pourra nous mettre à l'abri du trépas.
En vain on fuit Pestum et le soleil d'Ardée :
Quand viendra le moment qu'aura marqué le sort,
Quels lieux si sains pourraient nous soustraire à la mort ?
Dans sa course jamais elle n'est retardée ;
Et malgré l'air, les eaux et le ciel le plus pur,
Elle nous fait trouver la Sardaigne à Tibur.

Ad Pamphilum. — Lib. IV, Ep. 69.

Tu Setina quidem semper, vel Massica ponis,
Pamphile : sed rumor tam bona vina negat.
Diceris hac factus cælebs quater esse lagena.
Nec puto, nec credo, Pamphile, nec sitio.



Ad Sophronium Rufum. — Lib. IV, Ep. 71.

Quæro diu totam, Sophroni Rufe, per Urbem,
Si qua puella neget, nulla puella negat.
Tanquam fas non sit, tanquam sit turpe negare,
Tanquam non liceat, nulla puella negat.
Casta igitur nulla est? castæ sunt mille. Quid ergo
Casta facit? non dat; non tamen illa negat.

A Pamphile , empoisonneur.

Tu ne nous sers jamais que des vins d'un grand prix,
Et Sétine et Falerne, et d'autres vins exquis :
Pendant, ils n'ont pas trop bonne renommée,
Et le bruit court dans la ville alarmée
Que c'est à ces vins que tu dois
D'avoir été veuf quatre fois.
A ces rumeurs je ne puis croire ;
Et pourtant, je ne sais pourquoi ,
Mon cher, je n'ai pas soif chez toi ,
Et de tes vins je ne puis boire.

—•••—
A Rufus.

A quoi, depuis longtemps, crois-tu que je m'amuse,
Rufus ? C'est à chercher dans toute la cité
Une fille qui me refuse.
Aucune ne dit non. Cette facilité
Tient-elle à la fatalité ?
Refuser, pour elles, serait-ce
Une trop grande impolitesse ?
Mon cher Rufus, je n'en sais rien.
Mais, diras-tu, si je te comprends bien,
De chaste il n'en est donc aucune ?



Ad Quintum. — *Lib. IV, Ep. 72.*

Exigis, ut donem nostros tibi, Quinte, libellos.
Non habeo, sed habet bibliopola Tryphon.
Æs dabo pro nugis, et emam tua carmina sanus?
Non, inquis, faciam tam fatue. Nec ego.



In Zoilum invidum. — *Lib. IV, Ep. 77.*

Nunquam divitias Deos rogavi,
Contentus modicis, meoque lætus.
Paupertas, veniam dabis, recede.
Causa est quæ subiti, novique voti?
Pendentem volo Zoilum videre.

— De chastes il en est mille et mille pour une.
— Alors, pourquoi les censurer ainsi ;
Vraiment, je ne puis te comprendre.
— Pourquoi ? ma raison la voici ;
Je ne crains pas de te l'apprendre ;
L'impudique au collet nous prend,
Mais la chaste se laisse prendre.

—•••—
A Quinctus.

Mon cher Quinctus, désires-tu vraiment
Que de mes vers je te fasse présent ?
Je n'en ai pas un exemplaire ;
Mais, tu peux les trouver chez Triphon, le libraire.
— Qui, moi ! payer pour tes vers saugrenus !
Je ne suis pas si fou. — Ma foi, ni moi non plus.

—•••—
Sur Zoïle, envieux.

Je n'ai jamais aux dieux demandé l'opulence ;
Joyeux, j'ai supporté ma médiocrité ;
Mais désormais je veux vivre dans l'abondance,
Et chasser loin de moi l'affreuse pauvreté.
Pourquoi ce vœu nouveau que tu nous fais entendre ?
Pourquoi ? c'est que je veux voir Zoïle se pendre.

In Varum. — *Lib. IV, Ep. 78.*

Ad cœnam nuper Varus me forte vocavit ;
Ornatus dives , parvula cœna fuit.
Auro , non dapidus oneratur mensa : ministri
Apponunt oculis plurima , pauca gulæ.
Tunc ego : Non oculos , sed ventrem pascere veni ;
Aut appone dapes , Vare , vel aufer opes.

Ad Mathonem. — *Lib. IV, Ep. 80.*

Hospes eras nostri semper , Matho , Tiburtini.
Hoc emis : imposui ; rus tibi vendo tuum.

A Varus.

A diner, l'autre jour, Varus vint m'engager.
La table était petite et richement ornée.
Splendide, elle s'offrait à la vue étonnée.
Chaque plat sur la table, enfin, vint se ranger ;
Mais tout était pour l'œil, rien n'était pour la bouche.
Les serviteurs bientôt finissent d'arranger
De riches vases d'or que personne ne touche.
Sers-nous plutôt, Varus, le chou du potager
Dont la vapeur encore en tournant se dégage,
Et jusqu'à moi s'élève en odorant nuage.
Je préfère à ton luxe un fruit de ton verger ;
Je ne viens pas ici pour voir, mais pour manger.

A Mathon.

Hôte assidu de ma maison des champs,
Tu veux donc que je te la vende ?
Mathon, ta duperie est grande :
C'est ta maison que je te vends.

Ad Paulum de Myrtale. — *Lib. V, Ep. 4.*

Fœtere multo Myrtale solet vino ;
Sed fallat ut nos , folia devorat lauri ,
Merumque cauta fronde non aqua miscet .
Hanc tu rubentem prominentibus venis
Quoties venire , Paule , videris contra ;
Dicas licebit : Myrtale bibit laurum .



Ad Volcanum. — *Lib. V, Ep. 7.*

Qualiter Assyrios renovant incendia nidos ,
Una decem quoties sæcula vixit avis ;
Taliter exsuta est veterem nova Roma senectam ,
Et sumpsit vultus præsidis ipsa sui .
Jam precor oblitus nostræ , Volcane , querelæ .

De Myrtale.

Myrtale boit sec et souvent.
En mâchant du laurier, elle croit, cependant,
Qu'à l'abri de ce talisman ,
Elle peut nous en faire accroire,
Et que sans crainte elle peut boire
Son vin sans y mettre de l'eau ;
Mais vers toi quand elle s'avance
Avec son visage rougeaud ,
A sa marche , à sa contenance
Si tu n'oses pas te fier
Pour l'accuser ou la justifier,
Tu peux toujours dire avec assurance,
Que Myrtale a bu du laurier.



De la ville rebâtie.

Comme l'oiseau de l'Assyrie ,
Quand il a vécu dix mille ans,
Détruit, enfin, par l'incendie,
Un nid qui dura tant de temps,
Grâce à la flamme, on voit Rome, de même,
Rajeunie à la voix de notre chef suprême.
Daigne, ô Vulcain, oublier tous nos cris :

Parce : sumus Martis turba , sed et Veneris.
Parce , pater : sic Lemniacis lasciva catenis
Ignoscat conjux , et patienter amet.

—•••—
Ad Regulum , de fama poetarum. — *Lib. V, Ep. 10.*

Esse quid hoc dicam , vivis quod fama negatur ,
Et sua quod rarus tempora lector amat ?
Hi sunt invidiæ nimirum , Regule , mores ,
Præferat antiquos semper ut illa novis.
Sic veterem ingrati Pompeii quærimus umbram ;
Sic laudant Catuli vilia templa senes.
Ennius est lectus salvo tibi , Roma , Marone ;
Et sua riserunt sæcula Mæonidem.
Hara coronato plausere theatra Menandro ;
Norat Nasonem sola Corinna suum.
Vos tamen , o nostri , ne festinate libelli ;
Si post fata venit gloria , non propero.

Du feu nous ignorions quel peut être le prix.
Pardonne donc notre sottise extrême.
Que ta lascive épouse, ainsi, puisse oublier
Ton île de Lemnos et tes filets d'acier ;
Et, pénitente avec constance,
Qu'elle te voie sans horreur,
Et puisse prendre ta laideur
Et ton amour en patience.

— o o o —
A Régulus.

Te dirai-je pourquoi l'on refuse aux vivants
La louange et la renommée ?
Et pourquoi le lecteur aux œuvres de son temps
Accorde rarement la gloire et sa fumée ?
Malgré l'expérience acquise par les ans,
Ne connais-tu l'envie, aux yeux louches et ternes ?
Il est dans sa nature, ô mon cher Régulus,
De préférer toujours les anciens aux modernes.
Le vieux temple de Catulus
De nos vieillards encore obtient un sot hommage ;
Pompée et son portique est toujours loué plus
Que les chefs-d'œuvre de notre âge !
Du vivant de Virgile Ennius était lu !
Et privé de ces droits que le talent nous donne,
Ménandre rarement obtint une couronne.

Ad Cæsarem Domitianum. — *Lib. V, Ep. 15.*

Quintus nostrorum liber est , Auguste , jocosum ,
Et queritur læsus carmine nemo meo.
Gaudet honorato sed multus nomine lector ,
Cui victura meo munere fama datur.
Quid tamen hæc prosunt , quamvis venerantia multos ?
Non prosint : sane me tamen ista juvant.

In Bassam. — *Lib. V, Ep. 45.*

Dicis formosam , dicis te , Bassa , puellam .
Istud quæ non est , dicere Bassa solet .

Homère, de son temps, fut toujours méconnu ;
Et malgré les soupirs de sa muse divine ,
Ovide fut connu de la seule Corinne.
Pour moi, si je n'obtiens la gloire qu'à ma mort,
Sans renom, bien longtemps, puissé-je vivre encor !



A César Domitien.

De mes livres joyeux voici donc le cinquième ;
Et personne dans l'univers
Ne s'est encor plaint de mes vers.
Chacun me lit, m'honore et m'aime.
Mais à quoi, me dis-tu, te sert un nom qui date ?
A quoi?... Ma foi, je n'en sais rien ;
Mais, tout ce que je sais fort bien,
C'est que cela me flatte.



A Bassa.

Tu te dis jeune et belle, et sans besoin d'atours :
O Bassa, tu mens donc toujours !



De Philone — *Lib. V, Ep. 47.*

Nunquam se cœnasse domi Philo jurat : et hoc est ;
Non cœnat, quoties nemo vocavit eum.



Ad Cinnam. — *Lib. V, Ep. 57.*

Quum voco te dominum , noli tibi, Cinna, placere ;
Sæpe etiam servum sic resaluto meum.



In Marianum. — *Lib. V, Ep. 61.*

Crispulus iste quis est, uxori semper adhæret
Qui, Mariane, tuæ ? crispulus iste quis est ?
Nescio quid dominæ teneram qui garrit in aurem,
Et sellam cubito dexteriore premit ?

De Philon.

Quand Philon nous jure aujourd'hui
Qu'il ne soupe jamais chez lui,
Il ne ment pas, je vous l'assure;
En douter c'est lui faire injure.
— Et quand on ne l'invite pas?
— Il se passe de ce repas.



A Cinna.

Cinna, quand je t'appelle maître,
Tu te réjouis trop, peut-être;
D'en être fier garde-toi bien :
Souvent j'appelle ainsi mon chien.



A Marianus.

Quel est, Marianus, ce jeune homme charmant
Que l'on voit à ta femme accolé constamment;
Et qui pour lui parler à l'oreille à son aise,
A le coude toujours appuyé sur sa chaise?
Tous ses doigts sont chargés de riches anneaux d'or,

Per cujus digitos currit levis annulus omnes ;
 Crura gerit nullo qui violata pilo ?
Nil mihi respondes ? uxoris res agit , inquis ,
 Iste meæ : sane certus et asper homo est ,
Procuratorem vultu qui præferat ipso ;
 Acrior hoc Chius non erat Aufidius.
O quam dignus eras alapis , Mariane , Latini !
 Te successurum credo ego Panniculo.
Res uxoris agit ? res nullas crispulus iste :
 Res non uxoris , res agit iste tuas.



Ad Ponticum. — Lib. V, Ep. 63.

Quid sentis , inquis , de nostris , Marce , libellis ?
 Sic me sollicitus , Pontice , sæpe rogas.
Admiror , stupeo : nihil est perfectius illis ;
 Ipse tuo cedit Regulus ingenio.
Hoc sentis ? inquis ; faciat tibi sic bene Cæsar ,
 Sic Capitolinus Jupiter. Immo tibi.

Chez lui le poil follet ne pousse pas encor....
Ce jeune homme à ta femme est des plus nécessaires ;
Et c'est lui qui, dis-tu, fait toutes ses affaires.
— Sans doute, c'est un homme expert et plein d'honneur,
Dont l'air annonce bien un grave procureur ;
Aufidius, je crois, paraîtrait moins austère
Que ce jeune Caton dont l'air est si sévère...
O digne successeur du personnage affreux,
Que la scène présente et flétrit à nos yeux !
Nouveau Panniculus, qui pour un gain infâme,
Trafiques sans pudeur de l'honneur de ta femme !
Ses affaires dis-tu?... malheureux ! quand on sait
Que ce sont les tiennes qu'il fait.

—•••—
A Ponticus , écrivain inepte.

Sur tes ouvrages très souvent
Tu demandes mon sentiment :
Vraiment, j'en ai l'âme ravie,
Je les admire, stupéfait !
Et pour moi rien n'est plus parfait.
Régulus, même , à ton génie
Rendrait les armes sans envie.
— Ah ! si ce discours de ta part
Exprime bien ce que tu penses ,
Puissent Jupiter et César



Ad suos ministros. — Lib. V, Ep. 64.

**Sextantes, Calliste, duos infunde Falerni ;
Tu super æstivas, Alcime, solve nives.
Pinguescat nimio madidus mihi crinis amomo,
Lassenturque rosis tempora sutilibus.
Jam vicina jubent nos vivere Mausolea ;
Quum doceant , ipsos posse perire Deos,**



Ad Theodorum. — Lib. V, Ep. 73.

**Non donem tibi cur meos libellos
Oranti toties, et exigenti ,**

T'accorder mille récompenses !
— Que César et ce dieu puissant
Daignent t'en accorder autant !

Jouir puisqu'il faut mourir.

Verse, Alcinus, et verse du plus frais ;
De glace frappe le Falerne
Jusqu'à ce qu'il devienne épais,
Et que la bouteille soit terne.
Parfume mes cheveux des plus douces odeurs ,
Et couronne mon front de fleurs.
Va, si nous contemplons ces monuments funèbres ⁽¹¹⁾,
De jouir de la vie ils nous conseilleront ;
Et si nous écoutons les voix de leurs ténèbres ,
Dans leur langage ils nous diront
Que les hommes les plus célèbres,
Que les dieux même périront ⁽¹²⁾.

A Théodore.

Tu veux savoir sans verbiages ,
Pourquoi je ne t'ai pas fait don de mes ouvrages ?

Miraris , Theodore? magna causa est :
Dones tu mihi ne tuos libellos.



Ad Æmilianum. — *Lib. V, Ep. 81.*

Semper eris pauper, si pauper es, Æmiliane.
Dantur opes nulli nunc, nisi divitibus.



De Fabulla. — *Lib. VI, Ep. 12.*

Jurat capillos esse, quos emit, suos
Fabulla : numquid, Paulte, pejerat? nego.



In Laberium. — *Lib. VI, Ep. 14.*

Versus scribere posse te disertos
Affirmas, Laberi : quid ergo non vis?
Versus scribere qui potest disertos,
Non scribat, Laberi; virum putabo.

C'est dans la crainte, j'en conviens,
Que tu ne me donnes les tiens.



A Emile.

Pauvre aujourd'hui, demain tu le seras encore :
C'est vers le riche seul que l'on voit couler l'or.



De Paula.

Ces cheveux sont à moi, dit Paula, je le jure.
Qui pourrait l'appeler parjure ?
Qui pourrait dire qu'elle ment ?
Ils ont par elle été payés comptant.

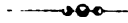


A Labérius.

Tu peux, dis-tu, faire de très beaux vers :
Labérius, pourquoi ne veux-tu pas en faire ?
C'est un bizarre ou sublime travers.
Il n'est qu'un seul moyen d'expliquer cette affaire ;
Et tu dois être, il n'est pas de milieu ,
Ou moins qu'un homme, ou plus qu'un dieu.

In Cinnamum. — Lib. VI, Ep. 17.

Cinnam, Cinname, te jubes vocari.
Non est hic, rogo, Cinna, barbarismus?
Tu si Furius ante dictus esses,
Fur ista ratione dicereris.



In Posthumum causicum. — Lib. VI, Ep. 19.

Non de vi, neque cæde, nec veneno,
Sed lis est mihi de tribus capellis.
Vicini queror has abesse furto.
Hoc judex sibi postulat probari :
Tu Cannas, Mithridaticumque bellum,
Et perjuriam Punici furoris,
Et Syllas, Mariosque, Muciosque

A Cinnamon.

Pour te donner une illustre origine ,
C'est, du moins, ce qu'on imagine ,
En retranchant trois lettres de ton nom ,
Tu fais *Cinna* de Cinnamon.
Si tes pères , je le suppose ,
T'avaient légué le nom de Larronneur ,
Pour ajouter à sa splendeur ,
Et seulement pour cette cause ,
Faudrait-il, suivant ta façon ,
Qu'au lieu de Larronneur on t'appelât Larron ?



A Posthume , avocat inepte.

Il ne s'agit pas de carnage ,
De viol, d'empoisonnement ;
Mais il s'agit tout simplement
D'un vol de trois cheveux, de trois, pas davantage,
Et je prétends que mon voisin
Est coupable de ce larcin.
Quand le juge du fait veut une preuve unique ,
Tu te rabats sur la guerre Punique ,
Tu combats les Carthaginois,
Peuple pervers, sans foi, ni lois.

Magna voce sonas , manaque tota.
Jam dic , Posthume , de tribus capellis.



In Charidemum. — *Lib. VI. Ep. 31.*

Uxorem , Charideme , tuam scis ipse , sinisque
A medico futui : vis sine febre mori.



Ad Diadumenum. — *Lib. VI. Ep. 34.*

Basia da nobis , Diadumene , pressa · Quot , inquis ?
Oceani fluctus me numerare jubes ;
Et maris Ægæi sparsas per littora conchas ,

Mithridate, Annibal, leurs sanglantes défaites ,
Leurs grands, leurs illustres combats
Et leurs glorieuses retraites,
Sont les sujets de tes débats.

Aux sonores accents de ta docte parole
Qu'accompagne toujours un geste impétueux ,
Apparaissent Sylla, Marius et Scévole...
Assez, Posthume, assez : parlons des trois cheveux.



A l'épouse de Charidème.

Ton médecin est ton amant :
J'aime assez cet arrangement ;
De ta santé te voilà sûre ;
Sur lui tu t'en reposeras ;
Et ton mari, je te l'assure ,
De la fièvre ne mourra pas.



A Diadumène.

Couvre-moi de baisers, ô beau Diadumène.
En voilà mille. — Encor ? — Pour t'assouvir, ma reine,
Combien faut-il donc t'en donner ?
- Combien, dis-tu ? c'est m'ordonner

Et quæ Cecropio monte vagantur apes ;
Quæque sonant pleno vocesque manusque theatro ,
Quum populus subiti Cæsaris ora videt.
Nolo quot arguto dedit exorata Catullo
Lesbia : pauca cupit, qui numerare potest.



Ad Lycorim. — *Lib. VI, Ep. 40.*

Fœmina præferri potuit tibi nulla , Lycori ;
Præferri Glyceræ fœmina nulla potest.
Hæc erit hoc, quod tu : tu non potes esse, quod hæc est.
Tempora quid faciunt ! hæc volo , te volui.



De compter les essaims bourdonnant dans la plaine;
Les acclamations dont retentit l'arène,
Les applaudissements qu'on prolonge sans fin
Quand au cirque César vient se montrer soudain;
Les flots de l'Océan, et tous les coquillages
Que sans cesse les mers jettent sur leurs rivages.
Eh! quel nombre pourrait suffire à mon transport?
Lorsque tu dis : assez, je dis toujours : encor.
Point de baisers comptés. Quant à moi je refuse
Ces faveurs que Catulle obtenait par la ruse.
Un plaisir calculé ne peut me contenter :
Est-ce assez de baisers quand on peut les compter?



A Glycère.

Oui, des femmes tu fus la plus belle, ô Glycère;
A présent Lycoris est celle qu'on préfère.
Ton règne est passé sans retour :
Le sien passera quelque jour.
Ah ! que le temps produit un changement extrême !
C'était toi que j'aimais, et c'est elle que j'aime!



In raucum poetam. — *Lib. VI, Ep. 41.*

Qui recitat lana fauces et colla revinctus ,
Hic se posse loqui, posse tacere negat.



De Thelesino. — *Lib. VI, Ep. 50.*

Quum coleret pueros pauper Thelesinus amicos ,
Errabat gelida sordidus in togula.
Obscœnos postquam cœpit curare cinædos .
Argentum, mensas , prædia solus emit.
Vis fieri dives , Bithynice ? conscius esto.
Nil tibi, vel minimum , basia pura dabunt.



De Andragora. — *Lib. VI, Ep. 53.*

Lotus nobiscum est , hilaris cœnavit ; et idem.
Inventus mane est mortuus Andragoras.
Tam subitæ mortis causam , Faustine , requiris ?
In somnis medicum viderat Hermocratem.

Sur un poète enrhumé.

Pris d'un mal de gorge sévère,
Tu viens pourtant nous réciter tes vers :
Veux-tu par là prouver à l'univers
Que tu ne peux ni parler ni te taire?



A Bithynicus.

Quand Thélès ne voyait que des gens vertueux,
Il n'avait rien. Sa toge avait à peine l'âme;
Il a de tout : de l'or, des meubles somptueux.
Depuis qu'il hante une jeunesse infâme.
Bithynicus, veux-tu devenir opulent?
De l'impudicité, du vice,
Comme lui deviens le complice;
De nos jours, la vertu ne donne pas d'argent.



A Andragore.

Hier Andragore était gai, bien portant et fort ;
Et ce matin, hélas ! le pauvre homme était mort !
Connais-tu la raison de cette mort subite ?
En songe il avait vu le docteur Hermocrite

In invidum. — *Lib. VI. Ep. 61.*

Laudat, amat, cantat nostros mea Roma libellos ;
 Meque sinus omnes, me manus omnis habet.
Ecce rubet quidam, pallet, stupet, oscitat, odit.
 Hoc volo : nunc nobis carmina nostra placent.



De Telethusa. — *Lib. VI. Ep. 71.*

Edere lascivos ad Bætica crumata gestus ,
 Et Gaditanis ludere docta modis ;
Tendere quæ tremulum Pelian , Hecubæque maritum
 Posset ad Hectoreos sollicitare rogos ;
Urit et excruciat dominum Telethusa priorem :
 Vendidit ancillam ; nunc redimit dominam.



Ad Aulum, de Phryge lusco. — *Lib. VI, Ep. 78.*

Potor nobilis, Aule, lumine uno

Contre un envieux.

Rome chérit mon livre, et chacun veut l'avoir,
On le trouve au salon, il pénètre au boudoir.
Quelqu'un pourtant pâlit, se désespère :
Vient-on à me louer, il rougit de colère ;
Il ne peut s'en cacher, il m'envie, il me hait :
C'est à présent que mon livre me plaît !



Sur Téléthusa.

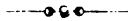
Téléthusa, savante aux mouvements lascifs
Des danses de l'Andalousie ,
Pourrait rendre aux transports des amours les plus vifs
Priam et Pélias, vieux roi de Thessalie.
Son premier maître, cependant ,
Consumé d'un amour ardent ,
Cédant pour elle à son ivresse ,
Servante la vendit, la rachète maîtressé.



De Phryxus.

Phryxus, ce grand buveur, perdit un de ses yeux ,

Luscus Phryx erat , alteroque lippus :
Huic Heras medicus : Bibas caveto ;
Vinum si biberis , nihil videbis.
Ridens Phryx , oculo , Valebis , inquit.
Misceri sibi protinus deunces ,
Sed crebros jubet : exitum requiris ?
Vinum Phryx , oculus bibit venenum.



Ad Lupum. — *Lib VI, Ep. 79.*

Tristis es , et felix ; sciat hoc Fortuna , caveto ;
Ingratum dicet te , Lupe , si scierit.



In bibentes aquam calidam. — *Lib. VI, Ep. 86.*

Setinum , dominæque nives , densique trientes ,
Quando ego vos , medico non prohibente , bibam ?
Stultus , et ingratus , nec tanto munere dignus ,

Et l'autre encore était-il chassieux.
Son médecin lui dit : Si vous voulez m'en croire,
Mon cher Phryxus, vous cesserez de boire,
Sinon vous perdrez sûrement
Le seul œil qui vous reste encore.
Au diable l'œil, dit Phryxus, en riant ;
Vidons jusqu'à notre dernière amphore ;
Portez un grand verre, et versez
Jusqu'à ce que je dise assez.
De cette prudente conduite
Savez-vous quelle fut la suite ?
Phryxus a bu le vin,
Et son œil le venin.



A Lupus , s'affigeant sans raison.

Avec tant de bonheur un chagrin aussi noir !
Si la fortune, ingrat, venait à le savoir !



Aux buveurs d'eau.

Sans trop fâcher mon médecin ,
A chaque instant, à verre plein,
Divin Sétine, quand pourrai-je

Qui mavult hæres divitis esse Midæ.
Possideat Libycas messes ; Hermumque , Tagumque ,
Et potet calidam , qui mihi livet , aquam.



Ad Cæcilianum. — *Lib. VI. Ep. 88.*

Mane salutavi vero te nomine casu ;
Nec dixi dominum , Cæciliane , meum.
Quanti libertas constet mihi tanta , requiris ?
Centum quadrantes abstulit illa mihi.



In Olum. — *Lib. VII, Ep. 10.*

Pædicatur Eros , fellat Linus : Ole , quid ad te ,
De cute quid faciant ille , vel ille , sua ?
Centenis futuit Matho millibus : Ole , quid ad te ?

Te boire épaissi par la neige !
Ah ! bien fou qui ne t'aime pas
Plus que les trésors de Midas !
Moi, je préfère, ma parole,
A l'or du Tage et du Pactole,
A la Libye, à ses moissons,
Mon vin durci par les glaçons.



A Cécilien qu'il n'avait pas appelé maître.

Ce matin, en te saluant,
Je t'appelai par ton nom seulement.
Ah ! parbleu, me dis-tu, je voudrais bien connaître
Ce qu'il t'en coûterait pour m'appeler ton maître !
— Ma foi, ce qu'il m'en coûterait,
Vraiment, je ne saurais le dire ;
Mais toi, tu pourrais bien prédire
Ce qu'il m'en coûtera pour ne l'avoir pas fait (18).



A Olus, détracteur.

Qu'Oros, comme Linus, ait de honteux amours,
Dis-le-moi, cher Olus, est-ce là ton affaire ?
Trop rigide censeur, pourquoi blâmer toujours

Non tu propterea, sed Matho pauper erit.
in lucem cœnat Sertorius : Ole, quid ad te,
Quum liceat tota stertere nocte tibi?
Septingenta Tito debet Lupus : Ole, quid ad te?
Assem ne dederis, crediderisve Lupo.
Illud dissimulas, ad te quod pertinet, Ole,
Quodque magis curæ convenit esse tuæ.
Pro togula debes : hoc ad te pertinet, Ole.
Quadrantem nemo jam tibi credet : et hoc.
Uxor mœcha tibi est : hoc ad te pertinet, Ole.
Poscit jam dotem filia grandis : et hoc.
Dicere quindecies poteram, quod pertinet ad te :
Sed quid agas, ad me pertinet, Ole, nihil.



In malum poetam. — Lib VII. Ep. 25.

Dulcia quum tantum scribas Epigrammata semper,

Et tout ce qu'on peut dire, et tout ce qu'on peut faire?
Mathon paie, dis-tu, ses plaisirs comme un roi :
S'il ne te vole rien, dis, que t'importe à toi?
Et si Sertorius passe la nuit à table,
Ne te laisse-t-il pas dormir toute la nuit !
D'une somme Lupus à Titus est comptable!
Mais pourrais-tu me dire en quoi cela te nuit ?
Si tu crains de répondre et de payer pour lui,
Ne lui fais pas crédit, et ferme lui ta bourse.
Pour toi, mon cher Olus, tu ne t'occupes pas
D'affaires qui pour toi pourraient être la source
De soucis dévorants et de grands embarras.
Toi qui sur un chacun te permets de médire,
Sais-tu ce que sur toi tout haut on ose dire ?
Que personne d'abord ne te fait plus crédit :
Que ta femme te trompe, ou, du moins, qu'on le dit.
Voilà, mon cher Olus, voilà ce qui t'importe :
Ta fille se fait grande ; il faut donc au plutôt
Lui chercher un époux et trouver une dot :
Sur tous les autres soins c'est le soin qui l'emporte.
J'en dirais dix fois plus ; mais tu pourrais fort bien
Me dire que cela ne me regarde en rien.



Contre un mauvais poète.

Poète malheureux, toi qui ne sais écrire

Et cerussata candidiora cute;
Nullaque mica salis, nec amari fellis in illis
Gutta sit : o demens, vis tamen illa legi !
Nec cibus ipse juvat morsu fraudatus aceti ;
Nec grata est facies, cui gelasinus abest.
Infanti melimela dato, fatuasque mariscas ;
Nam mihi, quæ novit pungere, Chia sapit.



• De imagine Maximi Cæsonii, ad Q. Ovidium. — *Lib. VII. Ep. 44*

Maximus ille tuus, Ovidi, Cæsonius hic est,
Cujus adhuc vultum vivida cera tenet.
Hunc Nero damnavit : sed tu damnare Neronem
Ausus es, et profugi, non tua, fata sequi.
Æquora per Scyllæ magnus comes exsulis isti,
Qui modo nolueras consulis ire comes.
Si victura meis mandantur nomina chartis,
Et fas est cineri me superesse meo,

Que des épigrammes sans sel,
Où l'on ne peut jamais trouver rien à redire,
Et qui n'ont pas une goutte de fiel,
Tu veux encor que l'on te lise ?
Ah ! reconnais donc ta sottise !
Va, les mets les plus délicats
Sans vinaigre ne plaisent pas.
Une beauté sans dents dont la bouche innocente
Ne peut me mordre, est pour moi sans appas.
Crois-moi, pour réussir, présente
Des fruits doux aux enfants : aux hommes des fruits verts ;
Bien acerbés et bien amers.

—••—
A Ovide, du portrait de Cæsonius.

De l'illustre Sénèque, Ovide, ami sincère,
Toi que devrait louer Rome et tout l'univers,
Contemple de Cæson cette image si chère ;
Cæson, que tu suivis jusqu'au-delà des mers,
En bravant d'un tyran la haine et la colère,
Et malgré cent dangers divers.
Que les anciens fassent parade
Du dévouement de leur Pylade,
Qui pouvait, sans aucun péril,
Suivre son parent en exil :
Combien sur lui n'as-tu pas d'avantage,

Audiet hoc præsens, venturaque turba, fuisse
Illi te, Senecæ quod fuit ille suo.



De Labieno. — *Lib. VII, Ep. 66.*

Hæredem Fabius Labienum ex asse reliquit;
Plus meruisse tamen se Labienus ait.



De suis libris. — *Lib. VII, Ep. 88.*

Fertur habere meos, si vera est fama, libellos
Inter delicias pulchra Vienna suas.
Me legit omnis ibi senior, juvenisque, puerque,
Et coram tetrico casta puella viro.

Et combien plus montras-tu de courage ,
Toi, que sans crainte on vit, tendre ami de Cæson ,
Accompagner un homme exilé par Néron.

A Labiénus , héritier.

Fabius, par son testament ,
De Labiénus, en mourant ,
Fait son héritier sans partage ;
Mais Labiénus mécontent ,
Prétend qu'on lui doit davantage.

VARIANTE.

Fabius à Pison a laissé tout son bien :
Pison prétend qu'il ne lui donne rien.

De ses livres recherchés à Vienne.

S'il en faut croire un rapport trop flatteur ,
Vienne, cette ville si belle ,
Dans chaque personne chez elle ,
Pour mes œuvres compte un lecteur.
Là, tout me lit, de la chaste pucelle

Hoc ego maluerim, quam si mea carmina cantent,
Qui Nilum ex ipso protinus ore bibunt;
Quam meus Hispano si me Tagus impleat auro,
Pascat et Hybla meas, pascat Hymettos apes.
Non nihil ergo sumus, nec blandæ munere linguæ
Decipimur : credam jam, puto, Lause, tibi.



Ad criticum. — Lib. VII. Ep. 90.

Jactat inæqualem Matho me fecisse libellum;
Si verum est, laudat carmina nostra Matho.
Æquales scribit libros Calvinus et UMBER.
Æqualis liber est, Cretice, qui malus est.



Au mari vieux, sombre et grondeur.
Ah! j'aime mieux avoir de tels suffrages,
Que de voir prôner mes ouvrages
Par ces peuples qu'on voit de la bouche effleurer
L'eau bourbeuse du Nil, et s'y désaltérer,
Inclinés sur ses bords sauvages.
Je les préfère à l'or que le Tage espagnol
En débordant dépose sur le sol :
Au miel que mille essaims, tout fiers de leur conquête,
Pour moi déroberaient aux côteaux de l'Hymette.
Je vaudrais donc quelque chose, ô mon ami Lausus ;
Et tes propos flatteurs ne m'étonneront plus.



A un critique.

Mathon prétend que j'écris assez mal ;
Il assure, surtout, que je suis inégal ;
Si ce qu'il dit est vrai, c'est louer mes ouvrages,
Et m'attirer tous les suffrages.
Umber et Calvinus sont toujours égaux ; mais,
A part toute satire,
Ne pourrait-on pas dire .
Qu'ils sont toujours également mauvais ?



De Milone. — Lib. VII, Ep. 102.

Milo domi non est; peregre Milone profecto
Arva vacant : uxor non minus inde parit.
Cur sit ager sterilis, cur uxor lactitet, edam;
Quo fodiatur ager non habet, uxor habet.



Ad librum suum. — Lib. VIII, Ep. 1.

Laurigeros domini, liber, intrature Penates,
Disce verecundo sanctius ore loqui.
Nuda recede Venus; non est tuus iste libellus.
Tu mihi, tu Pallas Cæsariana, veni.



In crudelem amicum. — Lib. VIII, Ep. 14.

Pallida ne Cilicum timeant pomaria brumam,
Mordeat et tenerum fortior aura nemus :
Hibernis objecta Notis specularia puros

Sur Milou.

Milon voyage, et son champ est stérile;
Mais si son champ ne porte pas de fruit,
Sa femme, en récompense, incessamment produit.
Pourquoi le champ n'est-il donc pas fertile,
Lorsque la femme l'est autant?
C'est que pendant que le mari dérive,
La femme aura trouvé quelqu'un qui la cultive,
Et que personne, hélas! ne cultive le champ!



A sa Muse, en envoyant ses vers à l'Empereur.

Muse, pour pénétrer jusqu'aux foyers du maître,
Sur le seuil oubliez vos jeux licencieux :
La sévère Pallas règne seule en ces lieux ;
Et sans voile Vénus n'oserait y paraître.



A un ami.

Pour garantir du froid tes jeunes pépinières
Et tes arbustes délicats,
Tu les enfermes dans des serres

Admittunt soles, et sine fæce diem.
At mihi cella datur, non tota clausa fenestra,
In qua nec Boreas ipse manere velit.
Sic habitare jubes veterem crudelis amicum?
Arboris ergo tuæ tutior hospes ero.



In Oppianum. — *Lib. VIII, Ep. 25.*

Vidisti semel, Oppiane, tantum
Ægrum me male : sæpe te videbo.



De distichis. — *Lib. VIII, Ep. 29.*

Disticha qui scribit, puto, vult brevitate placere.
Quid prodest brevis, dic mihi, si liber est?

Où, grâce aux pierres spéculaires ,
Ils seront réchauffés et ne gèleront pas.
Un cabinet sans porte ni fenêtre,
Voilà le logement que l'on me donne, à moi ;
Borée y gèlerait de froid.

Je ne dis rien ; mais quelque autre, peut-être,
Pourrait dire, en voyant la chambre où tu m'as mis,
Que tu traites bien mieux tes plants que tes amis.



A Oppianus.

Si tu te trouves si content
De m'avoir vu malade une fois seulement ,
Juge si mon bonheur est grand
Moi qui te vois malade si souvent !



Des distiques.

Plusieurs ne font que des distiques,
Dans le but d'être laconiques ;
Mais de ces distiques féconds ,
Ensemble réunis sous leurs timides plumes ,
Il naît des ouvrages si longs
Qu'ils font, enfin, de gros volumes.

In Dentonem. — *Lib. VIII, Ep. 31.*

Nescio quid de te non belle, Dento, fateris.
Conjuge qui ducta jura paterna petis.
Sed jam supplicibus dominum lassare libellis
Desine, et in patriam serus ab Urbe redi :
Nam dum tu longe deserta uxore, diuque
Tres quæris natos, quatuor invenies.



In pessimos conjuges. — *Lib. VIII, Ep. 35.*

Quum sitis similes, paresque vita,
Uxor pessima, pessimus maritus;
Miror, non bene convenire vobis.



A Denton, sollicitant le droit de trois enfants.

Denton, je ne sais quel bavard
Dit que tu harcèles César
Par tes mille et mille manéges,
Et par tes placets suppliants,
Pour obtenir les privilèges
Qu'ont les pères de trois enfants ⁽¹⁴⁾.
Ta femme abandonnée aussi loin, si longtemps,
Aura trouvé sous ses pas bien des pièges.
Ce sexe faible, sans soutien,
Crois-moi, ne peut toujours combattre;
Et quand ici tu viens ramper pour rien,
En retournant chez toi, Denton, peut-être bien,
Au lieu de trois enfants, tu vas en trouver quatre.



Les bons époux.

Tous deux méchants, tous deux infâmes,
Toi le pire mari, toi la pire des femmes,
Avec raison on est surpris
Que vous ne viviez pas comme de bons amis.



Ad Polycharmum. — *Lib. VIII, Ep. 37.*

Quod Caietano reddis, Polycharme, tabellas,
Millia te centum num tribuisse putas?
Debit hæc, inquis : tibi habe, Polycharme, tabellas,
Et Caietano millia crede duo.



Ad Flaccum. — *Lib. VIII, Ep. 56.*

Temporibus nostris ætas quum cedat avorum,
Creverit et major cum duce Roma suo,
Ingenium sacri miraris abesse Maronis,
Nec quemquam tanta bella sonare tuba.
Sint Mæcenates, non deerunt, Flacce, Marones,
Virgiliumque tibi vel tua rura dabunt.
Jugera perdiderat miseræ vicina Cremonæ,
Flebat et abductas Tityrus æger oves.
Risit Tuscus eques, paupertatemque malignam
Reppulit, et celeri jussit abire fuga :
Accipe divitias, et vatum maximus esto ;

A Polycarme.

Tu me rends mon billet que je ne puis payer!...
Au lieu de me le renvoyer,
Pour doubler le prix de la grâce,
Et rendre encore le trait plus beau,
Permits plutôt que je t'en fasse
Un nouveau.



A Flaccus.

Lorsque les temps passés le cèdent au présent,
Et que, sous l'empereur, Rome s'élève autant,
Tu t'étonnes, Flaccus, qu'il nous manque un Virgile;
Et que nul aujourd'hui, dans cette immense ville,
N'embouche le clairon, poète ambitieux,
Pour chanter de César les combats glorieux!
Les Virgiles naîtront quand renâtra Mécène.
Si tu voulais, Flaccus, tes champs féconds sans peine
Pourraient les voir éclore, et leurs riches sillons
En produiraient bientôt d'abondantes moissons.

Tityre malheureux pleurait les champs fleuris
Qu'il possédait auprès de sa chère Crémone;
Il pleurait ses vergers et ses troupeaux ravis
Grâce au droit si cruel que la victoire donne.

Tu licet et nostrum, dixit, Alexin ames.
Adstabat domini mensis pulcherrimus ille,
Marmorea fundens nigra Falerna manu;
Et libata dabat roseis carchesia labris,
Quæ poterant ipsum sollicitare Jovem.
Excidit attonito pinguis Galatea poetæ,
Thestylis et rubras messibus usta genas;
Protinus Italiam concepit, et Arma virumque,
Qui modo vix Culicem fleverat ore rudi.
Quid Varos, Marsosque loquar, ditataque vatum
Nomina, magnus erit quos numerare labor?
Ergo ero Virgilius, si munera Mæcenatis
Des mihi? Virgilius non ero, Marsus ero.

Le chevalier toscan éloigne d'un souris,
Et l'affreuse indigence et les sombres soucis.
En échange, dit-il, des biens que tu regrettes,
Prends ces trésors, et sois le plus grand des poètes :
Partage encor l'amour que j'ai pour Alexis.
Et le bel Alexis assistait à leurs fêtes,
A ses mille amoureux causant mille tourments ;
Et de sa douce main plus blanche que l'albâtre,
A son maître il versait le Falerne noirâtre,
Et prodigue pour lui de ses baisers brûlants,
Dignes d'être enviés par les dieux tout-puissants,
Sans cesse il imprimait sur sa bouche mi-close
Et sa bouche lubrique, et ses lèvres de rose.
C'est alors que l'on vit, hôte brillant des cours,
Celui qui soupirait de champêtres amours.
Le poète oubliant sa grosse Galatée,
Délaissa Testylis, par le soleil brûlée.
Et nul ne concevait dans son étonnement,
Ce qui pouvait causer un pareil changement ;
Mais bientôt fut créé par ce brillant génie
Le héros belliqueux qui conquiert l'Italie,
Le cruel Alexis, Didon et ses amours.

Dirai-je les Varus, et tant d'hommes célèbres
Dont les noms de l'oubli braveront les ténèbres ?
Un appui manque, hélas ! aux auteurs de nos jours !
Sans protecteur je reste un poète futile,
Mais pour moi sois Mécène, et je deviens Virgile.

Ad Severum, de Carino. — *Lib. VIII, Ep. 61.*

Livet Carinus, rumpitur, furit, plorat,
Et quærit altos, unde pendeat, ramos ;
Non jam quod orbe cantor et legor toto ;
Nec umbilicis quod decorus et cedro
Spargor per omnes, Roma quas tenet, gentes ;
Sed quod sub urbe rus habemus æstivum,
Vehimurque mulis non, ut ante, conductis.
Quid imprecabor, o Severe, liventi ?
Hoc opto : mulas habeat, et suburbanum.



A Carinus, envieux.

Carinus tu pâlis, tu pleures à cœur fendre,
Et tu cherches partout un arbre pour te pendre :

Non, parce que mes œuvres sont

A Rome, dans chaque maison ;

Ou, qu'en basane reliées

Partout elles sont publiées ;

Non, parce qu'on les voit aux mains

Des étrangers et des Romains ;

Mais par cette raison unique

Qu'on m'a vu, depuis peu de temps,

Acheter, hors de ville, une maison rustique,

Pour passer les étés aux champs ;

Et que je puis, de ma campagne,

Si par hasard l'ennui me gagne,

Avec mes mules au grand trot,

A Rome me rendre aussitôt.

Pour te guérir de cette envie

Qui fait le tourment de ta vie,

Contre le mien change ton sort :

Tu peux conclure sans scrupules :

A toi mon petit champ et mes petites mules,

A moi tes vastes biens et ton riche trésor.

De Picente. — *Lib. VIII, Ep. 62.*

Scribit in aversa Picens Epigrammata charta ;
Et dolet, averso quod facit illa Deo.



In Cæcilianum. — *Lib. VIII, Ep. 67.*

Horas quinque puer nondum tibi nuntiat, et tu
Jam conviva mihi, Cæciliane, venis,
Quum modo distulerint raucæ vadiuonia quartæ.
Et Floralias lasset arena feras.
Curre, age, et illotos revoca, Calliste, ministros;
Sternantur lecti; Cæciliane, sede.
Caldam poscis aquam : sed nondum frigida venit ;
Alget adhuc nudo clausa culina foco.
Mane veni potius : nam cur te quinta moretur ?
Ut jentes, sero, Cæciliane, venis.



De Picens.

Picens, pour faire une épigramme,
Remplit la page et le revers ;
Et puis, il s'irrite, il s'enflamme
Parce qu'on ne lit pas ses vers !



A Cécilianus.

Lorsqu'on n'a pas sonné la cinquième heure encore,
Quand l'arène est ouverte encore aux jeux de Flore,
Et que les tribunaux sont loin de s'ajourner,
Convive diligent, tu viens déjà dîner !
Allons, Caliste, cours sur les places publiques,
Va vite aux bains chercher les domestiques.
Approchez un fauteuil ; Cécilien, sieds-toi.
Tu voudrais de l'eau chaude ? allons, excuse-moi,
Car l'eau froide est encor, je crois, à la fontaine.
Pour te laver les mains veilles attendre un peu,
La cuisine est glacée, et le foyer sans feu ;
Mais, désormais, mon cher, et tu le peux sans peine,
Envers toi pour ne pas me trouver en retard,
Ou viens de grand matin, ou viens un peu plus tard.



Ad Entellum. — *Lib. VIII, Ep. 68.*

Qui Corcyraei vidit pomaria regis,
Rus, Entelle, tuae praeferat ille domus.
Invida purpureos urat ne bruma racemos,
Et gelidum Bacchi munera frigus edat;
Condita perspicua vivit vindemia gemma,
Et tegitur felix, nec tamen uva latet.
Femineum lucet sic per bombycina corpus;
Calculus in nitida sic numeratur aqua.
Quid non ingenio voluit natura licere?
Autumnus sterilis ferre jubetur hyems.



In Vacerram. — *Lib. VIII, Ep. 69.*

Miraris veteres, Vacerra, solos,
Nec laudas nisi mortuos poetas.

A Entelle.

Quiconque a vu les vergers de Corcyre,
Entelle, doit leur préférer ton champ.
Chez toi, pour empêcher qu'un brouillard malfaisant
Ne vienne, à l'improviste, et brûler et détruire
Les fruits pourprés de Bacchus, dons heureux,
On voit sur le raisin, la pierre spéculaire,
Le protéger sans le cacher aux yeux,
Et lui prêter un abri tutélaire
Que ne pourraient lui donner ses rameaux;
Et grâce à la clarté de ce mince entourage,
L'œil aperçoit encor le fruit et le feuillage.
Tel un caillou brille encor sous les eaux;
Ou telle encore une femme révèle
Tous ses appas que la gaze recèle.
Que ne peut l'art et ses féconds travaux!
Vaincu par lui, l'hiver stérile donne
Et les fleurs du printemps, et les fruits de l'automne.



A Vacerra.

Les anciens seuls savent te plaire ;
Et tu ne vantes les écrits

Ignoscas petimus, Vacerra : tanti
Non est, ut placeam tibi, perire.



Ad Instantium. — Lib. VIII, Ep. 78.

Instanti, quo nec sincerior alter habetur
Pectore, nec nivea simplicitate prior ;
Si dare vis nostræ vires animosque Thaliæ,
Et victura petis carmina ; da, quod amem.
Cynthia te vatem fecit, lascive Properti ;
Ingenium Galli pulchra Lycoris erat :
Fama est arguti Nemesis formosa Tibulli ;
Lesbia dictavit, docte Catulle, tibi.
Non me Pelignus, nec spernet Mantua vatem ;
Si qua Corinna mihi, si quis Alexis erit.



Ad Avitum. — Lib. IX, Ep. 1.

Note, licet nolis, sublimi pectore vates,
Cui referet serus præmia digna cinis.
Hoc tibi sub nostra breve carmen imagine vivat,

Que des poètes mis en terre;
Dieu me garde d'avoir ton suffrage à ce prix!



A Instantius.

Instantius, au noble caractère,
Au cœur si droit, si pur et si sincère,
Veux-tu de moi voir un ouvrage tel
Qu'il me donne en tous lieux un renom immortel?
Fais que l'amour vienne embraser mon âme.
Cynthia a réchauffé Properce de sa flamme;
A Lycoris Gallus devait tout son esprit.
La belle Némésis fit un nom à Tibulle;
Et Lesbia dicta tous ses vers à Catulle.
Qu'étaient-ils sans ces chants que l'amour leur apprit?
Qu'étaient Virgile, Ovide et leur muse divine
Sans Alexis et sans Corinne?



A Avidus.

Avidus, ô brillant génie,
Toi qui ne veux léguer qu'à l'avenir tardif
Les fruits de cet esprit si vif
Qui pourraient illustrer ta vie;

Quam non obscuris jungis, Avite, viris.

ILLE EGO SUM NULLI NUGARUM LAUDE SECUNDUS;
QUEM NON MIRARIS, SED PUTO, LECTOR, AMAS.
MAJORES MAJORA SONENT : MIHI PARVA LOQUUTO
SUFFICIT IN VESTRAS SÆPE REDIRE MANUS.



In Paullam. — *Lib. IX, Ep. 6.*

Nubere vis Prisco, non miror, Paulla : sapisti.
Ducere te non vult Priscus : et ille sapit.



In amicum cœnipetam. — *Lib. IX, Ep. 15.*

Hunc, quem cœna tibi, quem mensa paravit amicum,
Esse putas fidæ pectus amicitiae?
Aprum amat, et mullos, et sumen, et ostrea, non te.
Tam bene si cœnem, noster amicus erit.

Mais que ta modestie, hélas ! retient captif,
Place ce livre auprès de mon portrait fidèle
Que ta main rangea parmi ceux
De ces personnages fameux
Dont la mémoire est immortelle,
Et dont le temps a consacré le nom.
Moi, pour les riens je suis à nul autre second ;
Tu ne m'admires pas, mais tu me lis, tu m'aimes.
Les uns ont plus d'éclat, un autre est plus profond ;
Mais pour mes vers légers tes bontés sont extrêmes :
Tu les lis : ton souris suffit à mon renom.



A Paula.

Je t'approuve, Paula, de vouloir de Priscus ;
Il ne veut pas de toi ? Je l'approuve encor plus.



Contre un coureur de soupers.

Prends-tu pour ami véritable
Le gourmand qu'attire ta table ?
Mon cher, c'est trop de bonne foi ;
Il aime tes perdrix, tes huitres, et tes meilles⁽¹⁵⁾,
Les vins choisis que tu recueilles,
Et non pas toi ;



De Chloe. — *Lib. IX, Ep. 16.*

**Inscrisit tumulo septem celebrata virorum
Se fecisse Chloe : quid pote simplicius?**



In Sabellum. — *Lib. IX, Ep. 20.*

**Laudas balnea versibus trecentis
Cœnantis bene Pontici, Sabelle.
Vis cœnare, Sabelle, non lavari.**



Mais que demain il vienne,
Et qu'il trouve chez moi
Une table comme la tienne,
Il va se dire aussi
Mon ami.



Sur Chloé.

La célèbre Cloé, veuve de sept maris,
Sous un seul marbre tumulaire,
Un jour les a tous réunis;
Puis, elle écrivit sur la pierre :
C'est moi qui les ai tous mis là.
Peut-on mieux dire que cela!



A Sabellus , parasite.

Sabellus loue avec son emphase ordinaire
Les bains de Ponticus qui fait si bonne chère :
Tu crois que Sabellus désire se baigner ?
Oh ! non : Sabellus veut dîner.



Ad Auctum. — *Lib. IX, Ep. 22.*

Artemidorus habet puerum ; sed vendidit agrum :
Agrum pro puero Calliodorus habet.
Dic, uter ex istis melius rem gesserit, Aucte?
Artemidorus amat, Calliodorus arat.



De Spondophoro. — *Lib. IX, Ep. 57.*

Spondophorus Libycas domini petit armiger urbes :
Quæ puero dones , tela , Cupido , para ,
Illa quibus juvenes figis , mollesque puellas ;
Sit tamen in tenera levis et hasta manu.
Loricam clypeumque tibi galeamque renitto ;
Tutus ut invadat proelia , nudus eat.
Non jaculo , non ense fuit , læsusve sagitta ,
Casside dum liber Parthenopæus erat.
Quisquis ab hoc fuerit fixus , morietur amore.
O felix , si quem tam bona fata manent !

A Auctus.

Atrémidorus vend un champ pour un enfant :
Calliodore vend un enfant pour un champ.
Auctus, sors-moi d'un embarras extrême,
En me disant lequel des deux
En cette affaire a fait le mieux ?
Atrémidorus aime ;
Calliodore sème.



De Splendophore , porteur d'armes de Domitien.

Splendophore en Libye accompagne son maître.
Amour donne les traits que tu veux lui remettre ;
Ces traits sûrs que ton arc jamais ne lance en vain.
Qu'une hache légère arme seule sa main ;
Reprends le bouclier, le casque et la cuirasse ;
Tout nu, mais protégé par sa beauté, sa grâce,
Il pourra défier les dangers des combats,
Et le glaive sanglant ne le blessera pas.
Parthénopée, ainsi, sans vêtements, sans armes
Voyait tout succomber sous l'effet de ses charmes.
Que le ciel te réserve un aussi beau destin ;
Mais, avant que le temps ne flétrisse ton teint,

Dum puer es, redeas, dum vultus lubricus; et te
Non Libye faciat, sed tua Roma, virum.



In Mamurram. — *Lib. IX, Ep. 60.*

In septis Mamurra diu multumque vagatus,
Hic ubi Roma suas aurea vexat opes,
Inspexit molles pueros, oculisque comedit; -
Non hos, quos primæ prostituere casæ;
Sed quos arcanae servant tabulata catastæ,
Et quos non populus, nec mea turba videt.
Inde satur, mensas, et opertos exsuit orbes,
Expositumque alte pingue poposcit ebur;
Et testudineum mensus quater hexaclinon,
Ingemuit citro non satis esse suo.
Consuluit nares, an olerent æra Corinthon;
Culpavit statuas et, Polyclete, tuas.
Et turbata brevi questus crystallina vitro.
Myrrhina signavit, seposuitque decem.
Expendit veteres calathos, et si qua fuerunt
Pocula Mentorea nobilitata manu;
Et virides picto gemmas numeravit in auro,

Et qu'un léger duvet de toi n'ait fait un homme ,
Bel enfant, hâte-toi, reviens, reviens à Rome.



De Mamurra.

Ce coureur éternel, Mamurra, ce pauvre homme,
Lassé, se trouve, un jour, dans ce quartier de Rome
Où mille magasins pleins d'objets précieux
Étalent à l'envi leur richesse à nos yeux.
Déjà tout le séduit, et le charme, et le tente.
Ici, ces beaux enfants que l'on expose en vente;
Non de ceux qu'à nous, peuple, on laisse regarder;
Mais d'autres qu'en réserve on a soin de garder.
Plus loin il entre, et fait sous prétexte d'emplettes,
Descendre les ballots des plus hautes tablettes.
Une table lui plaît, qui peut appareiller
Sa table magnifique en bois de citronnier;
Il examine, il ouvre, il tourne cette table
Incrustée en écaille, et d'un goût admirable;
Mais, las! après avoir mesuré quatre fois,
Il s'aperçoit qu'elle est trop courte de trois doigts!
Grand connaisseur, un rien à son goût porte atteinte;
Il sent l'airain pour voir s'il est bien de Corinthe;
Et rigide censeur des plus rares travaux,
A Polyclète ⁽¹⁶⁾ même il trouve des défauts.
Six vases de cristal défiaient la censure :

Quidquid et a nivea grandius aure sonat.
Sardonychas veros mensa quæsivit in omni.
Et pretium magnis fecit iaspidibus.
Undecima lassus quum jam discederet hora,
Asse duos calices emit, et ipse tulit.



Ad Auctum. — *Lib. IX, Ep. 82.*

Lector et auditor nostros probat, Aucte, libellos,
Sed quidam exactos esse poeta negat.
Non nimium curo : nam cœnæ fercula nostræ
Malim convivis, quam placuisse coquis.



Ad Condylum. — *Lib. IX, Ep. 93.*

Quæ mala sint domini, quæ servi commoda nescis,
Condyle, qui servum te gemis esse diu.
Dat tibi securos vilis tegeticula somnos;

Il les prendrait bien ; mais... l'eau n'en est pas bien pure !
Ce qu'il voudrait ce sont d'antiques vases d'or
Ciselés par la main du célèbre Mentor ⁽¹⁷⁾.
Il cherche une émeraude et deux perles pareilles,
Pour en faire une bague et des boucles d'oreilles.
Montrez-moi des rubis, des jaspes, des onyx,
J'achète tout, dit-il, et tout au plus haut prix.
Notre homme, ainsi, du jour atteint la dernière heure,
Et, toujours marchandant, regagne sa demeure.



A Auctus.

De mes vers les lecteurs ne disent que du bien ;
Un poète envieux dit qu'ils ne valent rien.
Je ne m'en inquiète guère ;
Si mon dîner aux convives peut plaire,
Je consentirai volontiers
Qu'il déplaise à des cuisiniers.



A Condylus.

O Condylus, tu ne sais pas
Toi qui te plains de l'esclavage,
Combien le maître a d'embarras,
Combien l'esclave a d'avantage :

Pervigil in pluma Caius, ecce, jacet.
Caius a prima tremebundus luce salutat
Tot dominos : at tu, Condyle, nec dominum.
Quod debes, Cai, redde, inquit Phœbus, et illinc
Cinnamus : hoc dicit, Condyle, nemo tibi.
Tortorem metuis? podagra, cheragraque secatur
Caius; et mallet verbera mille pati.
Quod nec mane vomis, nec cunnum, Condyle, lingis,
Non mavis, quam ter Caius esse tuus?



De Paulla. — *Lib. X, Ep. 8.*

Nubere Paulla cupit nobis; ego ducere Paullam
Nolo; anus est : vellem, si magis esset anus.



De se. — *Lib. X, Ep. 9.*

Undenis pedibusque, syllabisque,

Tu trouves le sommeil sur le plus mauvais lit.
Flaccus ne peut dormir sous l'ouate enseveli ;
Et pendant que tu dors encore,
Tremblant, il faut que, chaque jour ,
Il aille, au lever de l'aurore,
A cent maîtres faire la cour,
Lorsque toi-même au tien, tu ne dis pas bonjour.
Un créancier fait visite à ton maître :
C'est pour demander de l'argent ;
Il le demande en menaçant, peut-être ,
As-tu jamais eu peur que l'on t'en fit autant ?
Tu crains le commandeur ; mais ton maître redoute
Bien pire que le fouet : la gravelle et la goutte.
N'aimes-tu pas mieux être esclave, et cent fois pis
Que d'être maître à pareil prix ?

De Paula.

Paula partout dit que vous l'épousez.
Oh! non : elle est pour moi trop vieille et pas assez.

De lui-même.

Je suis ce Martial, connu de l'univers

Et multo sale, nec tamen protervo,
Notus gentibus ille Martialis,
Et notus populis : quid invidetis ?
Non sum Andræmone notior Caballo.



In Caium. — *Lib. X, Ep. 16.*

Si donare vocas promittere nec dare, Cai;
Vincam te donis, muneribusque meis.
Accipe Callaicis quidquid fodit Astur in arvis,
Aurea quidquid habet divitis unda Tagi ;
Quidquid Erythræa niger invenit Indus in alga,
Quidquid et in nidis unica servat avis ;
Quidquid Agenoreo Tyros improba cogit aheni ;
Quidquid habent omnes, accipe, quomodo das.



De morte Vari. — *Lib. X, Ep. 26.*

Vare, Parætonias Latia modo vite per urbes
Nobilis, et centum dux memorande viris ;
At nunc Ausonio frustra promisse Quirino,

Par sa malice consommée
Et par le mordant de ses vers :
Vous enviez ma renommée ;
Mais, vraiment, je ne sais pourquoi :
Le cheval Andrémonne est plus connu que moi.



A Caius, grand prometteur.

Si tu nommes donner, promettre sans tenir,
Je puis te surpasser, et donner davantage ;
Reçoit donc les trésors que peuvent contenir
Les mines de Galice et les ondes du Tage,
Les perles que l'Indien dans l'algue va chercher,
Les parfums du Phénix composant le bûcher ;
Enfin, pour parler ton langage,
Mon cher ami, prends tous nos biens...
Comme tu nous donnes les tiens.



De Varus, mort en Égypte.

Varus, ô toi, si jeune encore,
Illustre ami, toi que décore
Et que distingue le cordon,
Insigne du centurion ⁽¹⁸⁾;

Hospita Lagæi litoris umbra jaces.
Spargere non licuit frigentia fletibus ora,
Pinguia nec mœstis addere thura rogis.
Sed datur æterno victurum carmine nomen.
Numquid et hoc, fallax Nile, negare potes?



Ad Sextilianum. — *Lib. X, Ep. 29.*

Quam mihi mittebas Saturni tempore lancem,
Misisti dominæ, Sextiliane, tuæ;
Et quam donabas dictis a Marte Kalendis,
De nostra prasina est synthesis empta toga.
Jam constare tibi gratis cœpere puellæ;
Muneribus futuis, Sextiliane, meis.

Faut-il que l'ingrate Péluse ⁽¹⁹⁾,
Malgré nos vœux les plus ardents,
Impitoyable, te refuse
A nos tendres embrassements.
Ton ombre, d'une rive impie
S'élance en vain vers l'Ausonie ;
Et Rome attendra vainement
Ce retour promis si souvent ;
Mais si le sort inexorable,
Dans le chagrin qui nous accable
N'a pas permis à nos douleurs
D'arroser ton corps de nos pleurs,
Va, grâce au Dieu de l'Harmonie,
Mes^t vers te rendront à la vie ;
Et ton nom à jamais fameux
Vivra chez nos derniers neveux.



A Sextilianus.

Tous les cadeaux qui m'étaient destinés
A ta maîtresse sont donnés ;
Et c'est à moi que tu dérobes
Ses bijoux et toutes ses robes.
Pour elle en me privant de tes riches présents,
Tu t'amuses gratis, on t'aime à mes dépens.

—•••—
In Calliodorum. — *Lib. X, Ep. 31.*

**Addixi servum nummis here mille trecentis,
Ut bene cœnares, Calliodore, semel :
Nec bene cœnasti ; nullus tibi quatuor emptus
Librarum cœnæ pompa caputque fuit.
Exclamare libet : Non est hic, improbe, non est
Piscis : homo est : hominem, Calliodore, voras.**

—•••—
De imagine M. Antonii, ad Cædicianum. — *Lib. X, Ep. 32.*

Hæc mihi quæ colitur violis pictura, rosisque,

VARIANTE.

Les coupes, la vaisselle et l'urne
Que tu m'offrais toujours aux fêtes de Saturne,
A ta maîtresse sont donnés;
Et les habits qu'en mars tu m'avais destinés
Serviront à payer cette robe admirable
Avec laquelle elle préside à table.
Ainsi tu peux l'aimer sans qu'il t'en coûte rien.
C'est moi qui fais les frais de tout son entretien.

De Calliodore, gourmand.

Pour acheter un beau saumon,
Calliodore vend, dit-on,
L'esclave qui lui reste encore;
Et le gourmand Calliodore
Croit vraiment manger un poisson,
Quand c'est un homme qu'il dévore!

A Cécilianus, du portrait d'Albinus Primus.

Tu veux connaître la personne

Quos referat vultus, Cæditiane, rogas ?
Talis erat Marcus mediis Antonius annis
Primus in hoc juvenem se videt ore senex.
Ars utinam mores, animumque effingere posset !
Pulchrior in terris nulla tabella foret.



In Proculeiam. — *Lib. X, Ep. 41.*

Mense novo Jani veterem, Proculeia, maritum
Deseris, atque jubes res sibi habere suas.
Quid, rogo, quid factum est? subiti quæ causa doloris?
Nil mihi respondes? dicam ego, Prætor erat.
Constatura fuit Megalensis purpura centum
Millibus, ut nimium munera parca dares ;
Et populare sacrum bis millia dena tulisset.
Discidium non est hoc, Proculeia ; lucrum est.

Que représente ce portrait ;
Portrait pour moi si plein d'attrait,
Que chaque jour de roses j'environne
Et pour lequel je tresse une couronne
Qu'émaillent les plus belles fleurs ?
Tel était mon Albin dans l'été de son âge ;
Et le printemps encor brillait sur son visage ;
Ah ! de son âme et de ses mœurs,
De son esprit brillant et sage,
Par quelque procédé nouveau
Que n'a-t-on pu peindre l'image !
On n'aurait vu jamais un aussi beau tableau.

A Procalée.

Un de nos bons amis vient de me l'annoncer,
D'avec ton vieux mari tu vas donc divorcer ?
Alors, dis-moi, pourquoi cette douleur si grande ?
Tu ne dis rien ? je vais répondre à ma demande.
Tu le sais bien, ton époux est préteur.
A Rome on paie cher un aussi grand honneur :
On célèbre à ses frais les fêtes de Cybèle :
Ces frais sont grands pour peu que la fête soit belle !
Vingt mille écus te seraient enlevés
Par cette fête populaire,
Qui par cette manœuvre auront été sauvés.



Ad Philerotem. — Lib. X, Ep. 43.

**Septima jam, Phileros, tibi conditur uxor in agro.
Plus nulli, Phileros, quam tibi, reddit ager.**



In delicatum lectorem. — Lib. X, Ep. 45.

**Si quid lene mei dicunt et dulce libelli,
Si quid honorificum pagina blanda sonat;
Hoc tu pingue putas, et costam rodere mavis,
Ilia Laurentis quum tibi demus apri.
Vaticana bibas, si delectaris aceto;
Non facit ad stomachum nostra lagena tuum.**



La séparation que vous prétendez faire,
C'est-il bien un divorce, ou c'est-il une affaire ?



A Philéros.

Sept femmes gisent dans ton champ :
Quel champ jamais rendit autant !



A un lecteur difficile.

Du plus beau sanglier du pays des Latins
Si je t'offre les intestins :
Par quelques vers flatteurs, parfois, de mon ouvrage
Si je veux adoucir la rudesse sauvage,
Suivant toi, les vers sont trop plats,
Et les intestins sont trop gras ;
Une côte à ronger te plairait davantage.
A l'aigre Vatican tu donnes l'avantage
Sur nos vins les plus délicats.
Tel est ton goût ? c'est à merveille ;
Mais nous ne boirons pas à la même bouteille.



Ad Julium Martialem. — *Lib. X, Ep. 47.*

Vitam quæ faciunt beatiorem,
Jucundissime Martialis, hæc sunt :
Res non parta labore, sed relicta ;
Non ingratus ager ; focus perennis ;
Lis nunquam ; toga rara ; mens quieta ;
Vires ingenuæ ; salubre corpus ;
Prudens simplicitas ; pares amici ;
Convictus facilis ; sine arte mensa ;
Nox non ebria , sed soluta curis ;
Non tristis torus , et tamen pudicus ;
Somnus , qui faciat breves tenebras ;
Quod sis , esse velis , nihilque malis ;
Summum nec metuas diem , nec optes.



A un ami.

Pour me rendre à jamais heureux,
Et mettre le comble à mes vœux,
Ami (tu sais que je suis sage),
Il me faudrait en héritage
Les gros revenus sans travail
D'une terre affermée à bail :
Bonne chère et jardin fertile ;
Point de procès, l'esprit tranquille,
Point de faste, ni d'honneurs vains :
L'esprit et le corps toujours sains,
Qu'à table, autour de moi s'assemblent
Quelques amis qui me ressemblent.
Que Morphée abrège mes nuits :
Qu'un lit d'où fuient les ennuis
Et la débauche et la tristesse,
Donne un asile à la sagesse,
Mais ne bannisse pas l'amour.
Avec ces biens, pour ne rien feindre,
Du sort je ne saurais me plaindre ;
Et j'attendrais mon dernier jour
Sans le désirer ni le craindre.



Ad Faustinum. — *Lib. X, Ep. 51.*

Sidera jam Tyrius Phryxei respicit agni
Taurus, et alternum Castora fugit hiems.
Ridet ager, vestitur humus, vestitur et arbos;
Ismarium pellex Attica plorat Ityn.
Quos, Faustine, dies, qualem tibi Roma Ravennam
Abstulit? o soles! o tunicata quies!
O nemus, o fontes, solidumque madentis arenæ
Litus, et æquoreis splendidus Anxur aquis;
Et non unius spectator lectulus undæ,
Qui videt hinc puppes fluminis; inde maris!
Sed nec Marcelli, Pompeianumque, nec illic
Sunt triplices thermæ, nec fora juncta quater;
Nec Capitolini summum penetrale Tonantis;
Quæque nitent cælo proxima templa suo.
Dicere te lassum quoties ego credo Quirino!
Quæ tua sunt, tibi habe; quæ mea, redde mihi.

A Faustinus. — Le printemps.

Déjà de Tyr lorsque le fier taureau
Pénètre au signe de l'agneau ;
Que Castor chasse la froidure ;
Et que le sol revêt sa riante parure :
Quand l'arbre entr'ouvrant ses bourgeons,
Déjà nous promet tous ses dons,
Laisse Rome, et viens à Ravenne ⁽²⁰⁾
Jouer de ces beaux jours que le printemps ramène.
Dans nos prés, dans nos bois, sur le sable d'Anxur ⁽²¹⁾,
Que les flots caressants savent rendre si dur ;
Anxur, qui de mon lit, à la fois, à ma vue
Offre sa mer tranquille et sa rivière émue.
Va, nous payons bien peu des plaisirs aussi grands,
Ce ciel toujours si pur, cette arène, ces champs.
Ici, les dieux contents de modestes retraites,
De temples somptueux n'élèvent pas les faites.
Ton théâtre, ô Pompée, et le tien, Marcellus,
A nos regards charmés ici ne s'offrent plus.
Il est au sein de Rome, il faut que je l'avoue,
Cent merveilles encor qu'on admire et qu'on loue ;
Mais au vaste Forum, agrandi quatre fois,
Je préfère nos prés, nos ruisseaux et nos bois ;
Et lorsqu'un citadin, dans son pompeux langage
A Rome sur nos champs veut donner l'avantage :



Epitaphium Scorpi. — *Lib. X, Ep. 53.*

Ille ego sum Scorpis, clamosi gloria Circi,
Plausus, Roma, tui, deliciæque breves :
Invida quem Lachesis raptum trieteride nona,
Dum numerat palmas, credidit esse senem.



De Polla. — *Lib. X, Ep. 69.*

Custodes das, Polla, viro; non accipis ipsa.
Hoc est uxorem ducere, Polla, virum.



Garde, lui dis-je alors, le lot qui t'appartient,
Quant à moi, grâce aux dieux, je suis content du mien.



Épithaphe de Scopus, célèbre conducteur de chars.

Rome, je suis Scopus, qui dans tes jeux bruyants,
Si souvent ai reçu tes applaudissements.
Avant trente ans je meurs, Rome, tu t'en étonnes?
Lachésis me crut vieux, en comptant mes couronnes!



De Polla, gouvernant son mari.

Chez toi tu commandes en dame,
Partout ton époux est suivi :
Paulla, te voilà *la* mari,
Et ton mari sera *le* femme.

IMITATION. — A VICTOIRE.

Tu vas régner en souveraine ;
L'époux ne sera rien chez toi.
Victoire, tu seras *la* roi,
Et ton mari sera *le* reine.



De Galla. — *Lib. X, Ep. 75.*

Millia viginti quondam me Galla poposcit ;
Et, fateor, magni non erat illa nimis.
Annus abit : bis quina dabis sestertia, dixit :
 Poscere plus visa est, quam prius, illa mihi.
Jam duo poscenti post sextum millia mensem,
 Mille dabam nummos : noluit accipere.
Transierant binæ forsan, trinæve Kalendæ,
 Aureolos ultro quatuor ipsa petit ;
Non dedimus : centum jussit me mittere nummos ;
 Sed visa est nobis hæc quoque summa gravis.
Sportula nos junxit quadrantibus arida centum :
 Hanc voluit : puero diximus esse datam.
Inferius numquid potuit descendere ? fecit.
 Dat gratis, ultro dat mihi Galla : nego.



De Galla.

Pour prix de ses faveurs, j'ai vu Galla, jadis,
Vouloir mille écus d'or : c'était son dernier prix ;
Et ce n'était pas trop, il faut que j'en convienne ;
 Pourtant, l'année était passée, à peine,
 Pour cinq cents on pouvait l'avoir :
C'était tout ce qu'alors elle pouvait valoir.
S'étant, six mois après, mise à deux cent cinquante,
La somme paraissait encore exorbitante.
Alors, j'offris cinquante : elle me refusa.
Une kalende après, son prix encor baissa.
Pour dix écus, un jour, elle frappe à ma porte ;
 Mais je trouvai la somme un peu trop forte.
 Enfin, j'ai vu tant de charmes réduits
 A se donner pour un panier de fruits !
Au plus bas, à présent, réduisant sa demande,
 A chaque nouvelle kalende ,
 Sa valeur diminue un peu.
— Plus bas se peut-il donc qu'encore elle descende !
 — Oui, sans doute, cela se peut :
Elle s'offre pour rien, et personne n'en veut.



Ad Gallum. — *Lib. X, Ep. 82.*

Si quid nostra tuis adicit vexatio rebus,
Mane, vel a media nocte togatus ero :
Stridentesque feram flatus Aquilonis iniqui,
Et patiar nimbos, excipiamque nives.
Sed si non fias quadrante beator uno,
Per gemitus nostros, ingenuasque cruces,
Parce, precor, lasso, vanosque remitte labores,
Qui tibi non prosunt, et mihi, Galle, nocent.



De Afro, ad Cædicianum. — *Lib. X, Ep. 84.*

Miraris, quare dormitum non eat Afer?
Accumbat cum qua, Cæditiane, vides.



Ad Avitum. — *Lib. X, Ep. 96.*

Sæpe loquar nimium gentes quod, Avite, remotas,
Miraris, Latia factus in urbe senex,
Auriferumque Tagum sitiam, patriumque Salonem,

A Gallus. — Il se plaint de son emploi d'avant-coureur.

Gallus, as-tu jamais besoin de mon appui?
Tu me trouveras prêt et le jour et la nuit ;
Et tu verras alors comment pour toi j'endure
L'Aquilon si piquant, la neige et la froidure ;
Mais si tous mes tourments étaient pour toi sans fruits,
Prends pitié de ma peine et de ma lassitude ;
Et daigne m'épargner un travail aussi rude,
Pour toi sans bénéfice et pour moi plein d'ennuis :



A Céditannus , d'Afer et de sa femme difforme.

Tu t'étonnes qu'Afer n'aille pas se coucher?
Regarde ce qu'au lit il lui faudrait toucher !



A Avitus. — Les campagnes de Rome et celles d'Espagne.

Eh quoi ! cher Avitus, tu t'étonnes encor
Que dans Rome vieilli, je parle avec transport
De nos pays lointains, de Salon, ma patrie :
Que j'aie soif du Tage, aux flots jaunis par l'or ,

Et repetam saturæ sordida rura casæ.
Illa placet tellus, in qua res parva beatum
Me facit, et tenues luxuriantur opes.
Pascitur hic, ibi pascit ager : tepet igne maligno
Hic focus, ingenti lumine lucet ibi.
Hic pretiosa fames, conturbatorque macellus,
Mensa ibi divitiis ruris operta sui.
Quatuor hic æstate togæ, pluresve teruntur,
Autumnis ibi me quatuor una tegit.
I, cole nunc reges : quidquid non præstat amicus,
Quum præstare tibi possit, Avite, locus.



De Numa. — Lib. X, Ep. 97.

Dum levis arsura struitur Libitina papyro,
Dum myrrham, et casiam flebilis uxor emit;

Et brûle de revoir ma campagne chérie !
Que j'aime ce pays où l'on vit de si peu !
Où mon modeste avoir passe pour l'opulence,
Où nos champs sans engrais nous donnent l'abondance !
Ici le foyer fume et couve un faible feu
Dont la pâle lueur n'échauffe ni n'éclaire :
L'âtre brille chez nous d'une vive lumière,
Et fait sentir au loin ses feux toujours ardents.
Ici la faim est chère, et toutes les denrées
D'un marché ruineux ne valent pas les fruits
Que sans travail on voit sans cesse reproduits
Par le sol si fécond de ces riches contrées,
Où la table offre au goût tous les trésors des champs.
Pour vivre dans le monde, esclave de la mode,
Une ou deux fois par mois changeant de vêtements,
Ici, je dois fléchir sous son joug incommode ;
Tandis qu'un seul habit chez nous mesert quatre ans !
Allez donc encenser les rois et les puissants,
Lorsque le petit champ légué par votre père
Fait plus que cent patrons pour vous ne pourraient faire.



De Numa.

Numa mourait : déjà, déesse sans entrailles,
Libitine était là, veillant aux funérailles,
Pour activer la flamme, au sommet du bûcher

Jam scrobe, jam lecto, jam pollinctore parato
Hæredem scripsit me Numa . convaluit.



In commiscentem versus operi suo. — *Lib. X, Ep. 100.*

Quid, stulte, nostris versibus tuos misces?
Cum litigante quid tibi, miser, libro?
Quid congregare cum leonibus vulpes,
Aquilisque similes facere noctuas quæris?
Habeas licebit alterum pedem Ladæ,
Inepte, frustra crure ligneo cures.



Ad municipes suos Bilbilitanos. — *Lib. X, Ep. 103.*

Municipes, Augusta mihi quos Bilbilibis acri
Monte creat, rapidis quem Salo cingit aquis;

Elle entassait déjà la paille et le papier.
L'épouse désolée avait, longtemps d'avance,
Acheté les parfums et la plus douce essence.
Près du lit, attentifs, les porteurs étaient prêts ;
Et rien ne manquait plus aux funèbres apprêts.
Mais, en mourant, Numa veut faire un acte sage ;
Il appelle un notaire , et par son testament
De ses biens m'ayant fait héritier sans partage,
Il a, le croirait-on?... guéri subitement!



A quelqu'un qui mêlait ses vers aux siens.

Mêler mes vers avec les tiens !
C'est insensé, je le soutiens.
C'est lier les renards et les lions ensemble,
Et vouloir qu'au hibou le fier aiglon ressemble.



A mes concitoyens de Bilbilis.

O champs de ma patrie, et toi, montagne ardue
Dont la cime s'élance et se perd dans la nue :

Ecquid læta juvat vestri vos gloria vatis?
Nam decus et nomen, famaue vestra sumus.
Nec sua plus debet tenui Verona Catullo,
Meque velit dici non minus illa suum.
Quatuor accessit trigesima messibus æstas,
Ut sine me Cereri rustica liba datis.
Moenia dum colimus dominæ pulcherrima Romæ,
Mutavere meas Itala regna comas.
Excipitis reducem placida si mente, venimus:
Aspera si geritis corda, redire licet.



Ad librum. — *Lb. X, Ep. 104.*

I nostro comes, i libelle, Flacco
Longum per mare, sed faventis undæ,
Et cursu facili, tuisque ventis
Hispanæ pete Tarraconis arces.
Illinc te rota tollet, et citatus
Altam Bilbilin, et tuum Salonem
Quinto forsitan essedo videbis.
Quid mandem tibi, quæris? ut sodales

Berceau de mon enfance, auguste Bilbilis,
Que le Salon rapide embrasse en ses replis,
Vous êtes fiers de moi, du moins, je dois le croire,
Puisque mon nom fait seul votre nom, votre gloire.
Catulle de Vérone a fait tout le renom;
Et Vérone à ce nom voudrait joindre mon nom.
Paisible citoyen de Rome la superbe,
Sans porter à Cérés l'offrande d'une gerbe,
Sans l'honorer ici de mes libations,
J'ai vu mûrir au loin trente-quatre moissons.
Enfin, j'apporte ici le reste de ma vie
Et ces cheveux blanchis sous le ciel d'Italie;
Mais si le froid dédain m'accueille à mon retour,
Rome encore ouvrira son sein à mon amour.

A son livre.

Mon livre, avec Flaccus, tu pars donc pour l'Espagne!
Veuillent les dieux qu'un vent favorable toujours
Vers Tarragone et ses superbes tours,
Et vous pousse et vous accompagne!
Un char rapide, alors, non sans plus d'un cahot,
Laisant au loin la mer et son rivage,
Après cinq jours d'un pénible voyage,
A vos yeux offrira Salone et Bilbao ⁽²²⁾.
En arrivant ton premier soin doit être

Paucos, sed veteres, et ante brumas
Triginta mihi quatuorque visos
Ipsa protinus a via salutes,
Et nostrum admoneas subinde Flaccum,
Jucundos mihi nec laboriosos
Secessus pretio paret salubri,
Qui pigrum faciant tuum parentem.
Hæc sunt : jam tumidus vocat magister,
Castigatque moras ; et aura portum
Laxavit melior : vale, libelle ;
Navem , scis puto, non moratur unus.



De suis libellis. — *Lib. XI, Ep. 3.*

Non urbana mea tantum Pimpleide gaudent
Otia, nec vacnis auribus ista damus ;
Sed meus in Geticis ad Martia signa pruinis
A rigido teritur centurione liber.
Dicitur et nostros cantare Britannia versus.
Quid prodest ? nescit sacculus ista meus.
At quam victuras poteramus pangere chartas,

D'aller porter mes compliments
A quelques vieux amis, trop peu nombreux, peut-être,
Qui ne m'ont vu depuis un si long temps,
Que, sans doute, ils auraient peine à me reconnaître.
Après avoir rempli ce devoir si pieux,
Va voir Flaccus : dis-lui que je lui recommande
De m'acheter, quelque prix qu'on demande,
Une aimable retraite, en quelque site heureux,
Où je puisse me plaire, et vivre en paresseux.
Pars donc ; c'est tout ce que je te commande.
Mais un vent favorable enfin ouvre le port :
Le capitaine jure et l'on t'appelle à bord (28).
Adieu, mon livre, adieu ; tu vois, la brise est bonne,
Et tu sais qu'un vaisseau n'attend jamais personne.



De ses ouvrages qu'on lit partout, mais sans profit pour lui.

Des Romains, je le sais, je charme les loisirs,
Et les peuples lointains partagent ces plaisirs ;
Oui, je sais que l'armée avec tous ses bagages
Transporte mes écrits jusqu'au septentrion ;
Et pour comble de gloire, on a vu mes ouvrages
Chez les Gètes traduits par un centurion.
Mais avec mon renom à quoi puis-je prétendre ?
Qu'importe que mes vers par les Bretons soient lus,
Si ma bourse ne pèse une obole de plus ?

Quantaque Pieria proelia flare tuba ;
Quam pia reddiderint Augustum numina terris ,
Et Mæcenatem si mihi Roma daret!



De libro suo. — *Lib. XI, Ep. 15.*

Sunt chartæ mihi, quas Catonis uxor,
Et quas horribiles legant Sabinæ.
Hic totus volo rideat libellus ,
Et sit nequior omnibus libellis ;
Qui vino madeat, nec erubescat
Pingui sordidus esse Cosmiano.
Ludat cum pueris, amet puellas ;
Nec per circuitus loquatur illam,
Ex qua nascimur, omnium parentem,
Quam sanctus Numa mentulam vocabat.
Versus hos tamen esse tu memento
Saturnalicios, Apollinaris.
Mores non habet hic meos libellus.



Mais quels accents guerriers ma voix ferait entendre,
Et quels sons belliqueux mon clairon saurait rendre
Si, pour notre bonheur, dans leur bonté les dieux
Rendaient Auguste et Mécène à nos vœux !

Aux lecteurs sévères.

La femme de Caton, les Sabines sauvages,
Pourraient lire, je crois, certains de mes ouvrages ;
Mais quant à celui-ci, loin qu'il soit innocent,
Je veux qu'il soit pervers, impudique et méchant ;
Qu'il respire l'orgie, insulte à la décence,
Et s'imbibe, ruisselle et dégoutte d'essence ;
Qu'aux filles, qu'aux garçons il ne parle qu'amour,
Et qu'à Numa semblable, il nomme sans détour
Le saint objet auquel nous devons l'existence ⁽²⁴⁾ ;
Il faut pourtant, ami, te rappeler, je pense,
Que je parle suivant l'occasion, le jour ;
Que ces écrits sont faits pour une saturnale ;
Et que je ne suis pas professeur de morale.

Ad lectores. — Lib. XI, Ep. 16.

Qui gravis es nimium, potes hinc jam, lector, abire

Quo libet : urbanæ scripsimus ista togæ.

Nam mea Lampsacio lascivit pagina versu,

Et Tartessiaca concrepat æra manu.

O quoties rigida pulsabis pallia vena,

Sis gravior Curio, Fabricioque licet !

Tu quoque nequitas nostri lususque libelli

Uda puella leges, sis Patavina licet.

Erubuit, posuitque meum Lucretia librum ;

Sed coram Bruto : Brute, recede, leget.



Eloignez-vous , graves lecteurs.

Loin d'ici, trop grave lecteur :
Dans mes vers Lampsaque respire ;
Ainsi, si vous voulez me lire,
Déposez là votre pudeur.
Faites place aux espagnolettes,
Au tambour basque, aux castagnettes ⁽²⁵⁾ ;
Mais si surmontant votre peur,
Vous cédez au tendre délire
Qu'amour lui-même vous inspire,
Fussiez-vous Caton le censeur,
Curius ou même Fabrice,
Oh! combien battra votre cœur !
La fille pleine de malice,
Lascive, me lit sans terreur ;
Et fût-elle née à Padoue ⁽²⁶⁾
D'aise elle sent rougir sa joue.
Brutus entre : Lucrece a soin
De jeter le livre bien loin :
Sort-il? soyez certain, d'avance,
Que la lecture recommence.

Ad Sabinum. — *Lib. XI, Ep. 17.*

**Non omnis nostri nocturna est pagina libri ;
Invenies et quod mane, Sabine, legas.**



In Nestorem. — *Lib. XI, Ep. 32.*

**Nec toga, nec focus est, nec tritus cimice lectus,
Nec tibi de bibula sarta palude teges ;
Nec puer, aut senior, nulla est ancilla, nec infans,
Nec sera, nec clavis, nec canis, atque calix.
Tu tamen affectas, Nestor, dici atque videri
Pauper, et in populo quæris habere locum.
Mentiris, vanoque tibi blandiris honore :
Non est paupertas, Nestor, habere nihil.**



De Apro. — *Lib. XI, Ep. 34.*

Ædes emit Aper, sed quas nec noctua vellet

Son livre. — A Sabinus.

Non, mon livre n'est pas si noir qu'on veut le dire ;
Et l'on y trouve encor des pages qu'on peut lire.



De Nestor, indigent.

Tu n'as ni feu, ni lieu ; ta toge est en lambeaux ;
Ton lit, sale grabat, sans draps et sans rideaux,
Est d'un insecte vil devenu le partage ;
Et, pour la nuit, on dit que tu n'as même pas
Une natte tressée en joncs du marécage.
De serrures, de clefs tu n'as pas l'embarras.
Servantes, serviteurs, chiens, enfants de tout âge,
Nestor, tu ne veux pas t'en charger davantage.
D'être un homme du peuple on te voit affecter,
D'être pauvre tu vas en tous lieux te vanter ;
Mais tu mens quand tu dis que ce titre t'honore ;
Nestor, pour toi ce titre est trop d'honneur encore.



D'Aper.

Aper achète une maison petite,

Esse suas ; adeo nigra, vetusque casa est.
Vicinos illi nitidus Maro possidet hortos.
Cœnabit belle, non habitabit Aper.



In Zoilum. — *Lib. XI, Ep. 37.*

Zoile, quid tota gemmam præcingere libra
Te juvat, et miserum perdere sardonicha ?
Annulus iste tuis fuerat modo cruribus aptus ;
Non eadem digitis pondera conveniunt.



Ad Severum. — *Lib. XI, Ep. 57.*

Miraris, docto quod carmina mitto Severo,
Ad cœnam quod te, docte Severe, vocem ?
Jupiter ambrosia satur est, et nectare vivit ;
Nos tamen exta Jovi cruda merumque damus.
Omnia quum tibi sint dono concessa Deorum ;
Si quod habes, non vis ; ergo quid accipies ?

Sale, incommode et décrépite,
Dont un hibou ne voudrait pas.
Non loin loge Maron, l'homme aux brillants repas.
Si la maison d'Aper n'est pas très habitable,
Aper est sûr, au moins, d'une excellente table.

A Zoïle , orgueilleux.

Des anneaux d'un énorme poids
De tes deux mains chargent les doigts.
Tu portais à tes pieds des chaînes plus légères
Quand tu ramais sur les galères.

A Sévère , savant illustre.

Sévère, auteur savant d'ouvrages si divers,
Crois-tu qu'on est surpris que je t'offre mes vers,
Et qu'à dîner je te convie!
Mais Jupiter, gorgé de nectar, d'ambroisie,
Accepte pourtant, sans dédain
Nos vœux, notre encens, notre vin ;
Et ne repousse pas les offrandes opimes
Des entrailles de nos victimes.

De Lesbia. — *Lib. XI, Ep. 62.*

Lesbia se jurat gratis nunquam esse fututam.
Verum est : quum futui vult , numerare solet.

In Vacerram. — *Lib. XI, Ep. 66.*

Et delator es, et calumniator ;
Et fraudator es, et negotiator ;
Et fellator es, et lanista : miror
Quare non habeas, Vacerra, nummos.

Mais depuis que les dieux, pour toi toujours si bons,
Avec amour t'ont comblé de leurs dons,
Que te donner, en suivant ces maximes,
Si l'on ne peut t'offrir, hélas!
Que les choses que tu n'as pas!

A Eglé.

Eglé, jamais, dis-tu, l'on ne te *voit* pour rien.
C'est vrai; lorsqu'on te *voit*, tu paies toujours bien.

A Vacerra.

Fripon et calomniateur,
Maître d'escrime, entremetteur,
A tant de métiers l'on s'étonne
Que tu ne sois pas riche encor,
Quand tu devrais avoir assez d'argent et d'or
Pour emplir une tonne.

In Maronem. — *Lib. XI, Ep. 67.*

**Nil mihi das vivus : dicis, post fata daturum.
Si non es stultus, scis, Maro, quid cupiam.**



Ad Pætam. — *Lib. XI, Ep. 76.*

**Solvere, Pæte, decem tibi me sestertia cogis :
Perdiderit quoniam Bucco ducenta tibi.
Ne noceant, oro, mihi non mea crimina : tu qui
Bis centena potes perdere, perde decem.**



Ad Pollam. — *Lib. XI, Ep. 89.*

**Intactas quare mittis mihi, Polla, coronas ?
A te vexatas malo tenere rosas.**

A Maron.

De ton vivant, dis-tu, tu ne me donnes rien ;
Mais je dois, à ta mort, hériter de ton bien.
Si tu n'es pas un sot, Maron, faut-il te dire
Ce que j'attends, et ce que je désire.

A Pélus.

Parce qu'un fin matois t'enlève
Quelques sacs de tes vieux écus,
Pour quelques sous qui te sont dus,
De toi je n'ai ni paix, ni trêve ;
Et je suis contraint, aujourd'hui,
A payer les péchés d'autrui.
Cesse de me poursuivre :
Lorsque tu perds tant d'or,
Ne peux-tu perdre encor
Un peu de cuivre !

A Polla.

O Polla, j'ai reçu le don
De tes roses fraîches, fleuries ;
Mais, je t'en demande pardon ,
Je préfère les fleurs que ton souffle a flétries.

In Zoilum. — *Lib. XI, Ep. 92.*

Mentitur, qui te vitiosum, Zoile, dixit.
Non vitiosus homo es, Zoile, sed vitium.



De Africano. — *Lib. XII, Ep. 10.*

Habet Africanus millies, tamen captat;
Fortuna multis dat nimis, satis nulli.



Mittit librum ad Parthenium. — *Lib. XII, Ep. 11.*

Parthenio dic, Musa, tuo nostroque salutem :
Nam quis ab Aonio largius amne bibit?
Cujus Pimplæo lyra clarior exit ab antro?
Quem plus Pierio de grege Phœbus amat?
Et si forte, sed hoc vix est sperare, vacabit,
Tradat ut ipse duci carmina nostra, roga;

A Zoïle.

On vous croit vicieux !
C'est une erreur extrême,
Zoïle, vous êtes bien mieux :
Vous êtes le vice lui-même.

Sur Africus.

Africus a chez lui des trésors entassés ;
Et cependant il court après les héritages !
La fortune toujours bizarre en ses partages ,
Quelquefois donne trop, jamais ne donne assez.

A Parthénus.

Muse, va saluer notre Parthénus,
Cet illustre mortel, favori de Phœbus,
Lui, dont la coupe puise aux sources d'Aonie,
Et dont la lyre emplit les antres de Pimlie.
Ah! s'il pouvait avoir, j'ai peine à l'espérer,
Un instant de loisir qu'il pût me consacrer ,
Dis-lui qu'il veuille, au nom d'un confrère qui l'aime,

Quatuor et tantum timidumque brevemque libellum
Commendet verbis : Hunc tua Roma legit.



In Posthumum. — *Lib. XII, Ep. 12.*

Omnia promittis, quum tota nocte bibisti :
Mane nihil præstas. Posthume, mane bibe.



Ad Priscum. — *Lib. XII, Ep. 14.*

Parcius utaris, moneo, rapiente veredo,
Prisce, nec in lepores tam violentus eas.
Sæpe satisfecit prædæ venator, et acri
Decidit excussus, nec rediturus, equo.
Insidias et campus habet : nec fossa, nec agger,
Nec sint saxa licet, fallere plana solent.
Non deerunt qui tanta tibi spectacula præstent,

Offrir mes premiers vers à l'empereur lui-même.
En quatre chants succincts ils sont tous contenus,
Et dans le monde entier ils sont déjà connus.
Pour les recommander à notre chef suprême,
Qu'il dise seulement : Ta Rome les a lus.
Que pourrait-on dire de plus ?

Contre Posthumus.

Tu promets tout, le soir, enivré d'un bon vin ;
Le matin, il n'est plus traces de tes promesses.
Pour qu'on connaisse tes largesses
Il faut t'enivrer le matin.

A Priscus.

De tes chevaux, Priscus, modère un peu l'ardeur ;
Ne cours pas le lièvre avec tant de fureur.
Je te l'ai dit souvent, et je te le répète :
Ami, souviens-toi bien que l'innocente bête
Parfois a des vengeurs ; et plus d'un cavalier
Ne remontera plus sur son fougueux coursier.
D'embûches, en tous lieux, les campagnes sont pleines ;
Mais ne trouvât-on pas d'obstacles dans les plaines,
α.

Invidia fati sed levioꝛe cadant.
Si te delectant animosa pericula, Tuscis
 (Tutior est virtus) insidiamur apris.
Quid te fræna juvant temeraria? sæpius illis,
 Prisce, datum est equitem rumpere, quam leporem.



In Lentinum. — *Lib. XII, Ep. 17.*

Quare tam multis a te, Lentine, diebus
 Non abeat febris, quæris, et usque gemis.
Gestatur tecum pariter, pariterque lavatur :
 Cœnat boletos, ostrea, sumen, aprum.
Ebria Setino fit sæpe, et sæpe Falerno :
 Nec nisi per niveam Cæcuba potat aquam.
Circumfusa rosis, et nigra recumbit amomo ;
 Dormit et in pluma, purpureoquo toro.
Quum sit ei pulchre, quum tam bene vivat apud te,
 Ad Damam potius vis tua febris eat?

Et le terrain fût-il avec soin aplani,
Plus d'un cheval s'abat sur un sol bien uni.
Reste : plus d'un pour toi va courre sur la voie
Qui n'offre pas au sort une aussi belle proie.
S'il te faut des périls, ah ! choisis les moins grands ;
Et fais plutôt la guerre aux sangliers toscans ;
Mais je me sens saisi du frisson de la fièvre
Quand je vois ces chevaux menés à si grand train ;
Et quand je sais, surtout, qu'on est bien plus certain
De forcer le cheval que de forcer le lièvre.



A Léntinus.

Peux-tu te plaindre et t'étonner
Qu'après un si long temps la fièvre
Ne veuille pas t'abandonner !
Tu vas partout la promener :
De champignons, d'huitres, de lièvre
Tu la régales à dîner !
De Falerne elle est abreuvée ;
Et, malgré l'ordre des docteurs,
Boit le cécube à l'eau glacée.
Parmi les parfums et les fleurs,
Dans un lit de pourpre placée,
Sur le duvet elle est bercée :
Pourrait-elle être mieux ailleurs ?

De Emilio. — *Lib. XII, Ep. 19.*

In thermis sumit lactucas, ova, lacertum,
Et cœnare foris se negat Æmilius.



In Fabulum. — *Lib. XII, Ep. 20.*

Quare non habeat, Fabulle, quæris
Uxorem Themison? Habet sororem.



Ad Marcellam. — *Lib. XII, Ep. 21.*

Municipem rigidi quis te, Marcella, Salonis,
Et genitam nostris quis putet esse locis?
Tam rarum, tam dulce sapis : Pallatia dicent,
Audierint si te vel semel, esse suam;
Nulla nec in media certabit nata Suburra,
Nec Capitolini collis alumna tibi.
Nec cito ridebit peregrini gloria partus,

D'Emilien , vorace.

Ivre des vins, rassasié des mets
Que l'on sert avec abondance
A la buvette d'Alvarez,
Emilien dit avec assurance :
Hors de chez moi je ne dîne jamais.



A Fabullus.

De prendre femme Emile a peur ;
C'est trop de train : il a sa sœur.



A Marcella , sa femme.

Marcella, qui croirait que tu reçus le jour
Dans Salona, cet agreste séjour !
Est-il une Romaine, est-il une étrangère
Dont Rome doive être aussi fière ?
Subur, le Capitole et son noble côteau
Ont-ils jamais rien produit de plus beau !
Tant de douceur est chez toi réunie ,
A tant d'attraits, d'esprit et de génie,

Romanam deceat quam magis esse nurum.
Tu desiderium dominæ mihi mitius urbis
Esse jubes : Romam tu mihi sola facis.



In Læliam. — *Lib. XII, Ep. 23.*

Dentibus atque comis, nec te pudet, uteris emptis,
Quid facies oculo, Lælia? non emitur.



In avarum amicum. — *Lib. XII, Ep. 26.*

Sexaginta teras quum limina mane senator,
Esse tibi videor desidiosus eques,
Quod non a prima discurram luce per Urbem,
Et referam lassus basia mille domum.
Sed tu purpureis ut des nova nomina fastis,
Aut Numidum gentes, Cappadocumve petas;

Qu'en te voyant seulement une fois,
Il n'est aucune femme au Palatin, je crois,
Qui te résiste et te renie.
Non, rien n'est plus doux pour mon cœur
Que tes succès et ton bonheur.
Tu me fais supporter sans peine
L'absence de la cité reine,
Et désormais Rome pour moi
N'est plus qu'aux lieux où l'on te voit.



Contre Lesbia.

Tu peux bien acheter des dents et des cheveux ;
Mais, hélas ! Lesbia, l'on ne vend pas des yeux !



À un ami avare.

Lorsqu'on te voit, illustre sénateur,
De grand matin, avec autant d'ardeur
Visiter les palais de nos grands personnages,
Pour offrir le premier tes vœux et tes hommages,
D'un chevalier obscur, sans crédit, comme moi,
Qui vit sans nul espoir d'obtenir un emploi,
Peux-tu, vraiment, gourmandant la paresse,

At mihi, quem cogis medios abrumpere somnos,
Et matutinum ferre patique lutum,
Quid petitur? rupta quum pes vagus exit aluta,
Et subitus crassæ decidit imber aquæ;
Nec venit ablatis clamatus verna lacernis :
Accedit gelidam servus ad auriculam,
Et, Rogat ut cœnes secum Lætorius, inquit.
Viginti nummis non ego malo famem?
Quod sit cœna mihi, tibi sit provincia merces,
Et faciamus idem, nec mereamur idem.



Vouloir qu'avant l'aurore, éveillé, je m'empresse
De présenter mes salutations
A mes mille avars patrons.
A ce métier que gagnerais-je ?
Souvent, couvert de boue, imbibé de sueur,
Quand la maison d'un protecteur
Contre un subit orage un peu tard me protège,
Quand l'eau ruisselle, hélas ! de mes habits trempés,
Inattentifs avec adresse,
Ses valets sont trop occupés
Pour apercevoir ma détresse,
Pour m'offrir d'autres vêtements,
Et changer mes souliers d'où l'eau coule à torrents.
Un d'eux, pourtant, m'aborde avec un doux langage :
Létorius, dit-il, à diner vous engage !
Quant à toi, du moins, si tu cours
Toute la ville et ses faubourgs,
C'est avec la ferme assurance
D'une brillante récompense ;
Et tes courses, sans doute, auront pour résultat,
Ou le gouvernement d'une province immense,
Ou la pourpre du consulat.
Entre nous deux, vois quelle différence !
Pour mes peines, à moi, quelle est mon espérance ?
Un diner !... un diner !... ma foi
J'aime encor mieux mourir de faim chez moi.



Ad Aprum. — *Lib. XII, Ep. 30.*

Siccus, sobrius est Aper : quid ad me ?

Servum sic ego laudo, non amicum.



De hortis Marcellæ uxoris. — *Lib. XII, Ep. 31.*

Hoc nemus, hi fontes, hæc textilis umbra supini

 Palmatis, hoc riguæ ductile flumen aquæ ;

Prataque, nec bifero cessura rosaria Pæsto ;

 Quodque viret Jani mense, nec alget olus ;

Quæque natat clusis anguilla domestica lymphis,

 Quæque gerit similes candida turris aves ;

Munera sunt dominæ post septima lustra reverso :

 Has Marcella domos, parvaque regna dedit.

Si mihi Nausicae patrios concederet hortos,

 Alcinoo possem dicere, Malo meos.

Aper.

Aper est sobre, et jamais il ne boit :
Eh ! vraiment ! que m'importe à moi !
C'est dans un domestique une vertu qu'on cite ;
Dans un ami c'est un petit mérite.

—○○—
Les jardins de Marcella , sa femme .

Ces forêts, ces ruisseaux et ces retraites sombres ;
Que forment ces palmiers entrelaçant leurs ombres ;
Ce fleuve obéissant à la main qui le guide,
Et coulant, tour à tour, ou tranquille ou rapide ;
Et tous ces prés couverts du rosier odorant
Qu'on voit, comme à Pæstum, fleurir deux fois par an ;
Et l'anguille, captive au vivier domestique ;
L'arbuste de la paix, le robuste olivier,
Qui brave, toujours vert, les frimas de janvier ;
Les oiseaux habitants de cette tour antique ;
Après trente printemps, à mon retour, voilà
Les dons que tu me fais, ma chère Marcella.

Aussi, crois-moi, ma souveraine,
En échange de ce domaine
Que ton amour me concéda,
Si Nausica m'offrirait les jardins de son père,



Ad Julium Martialem. — Lib. XII, Ep. 34.

Triginta mihi quatuorque messes
Tecum, si memini, fuere, Juli :
Quarum dulcia mixta sunt amaris ;
Sed jucunda tamen fuere plura.
Et si calculus omnis huc et illuc
Diversus bicolorque digeratur,
Vincet candida turba nigriorem.
Si vitare velis acerba quædam,
Et tristes animi cavere morsus,
Nulli te facias nimis sodalem.
Gaudebis minus, et minus dolebis.



Ad Callistratum. — Lib. XII, Ep. 35.

Tanquam simpliciter mecum, Callistrate, vivas,
Dicere percisum te mihi sæpe soles.

Je lui dirais : les miens sont moins beaux , Nausica,
Et cependant je les préfère.



A Jules.

Jules, s'il m'en souvient, depuis trente printemps
Qu'une tendre amitié nous voit unis ensemble ;
Pendant ces temps divers, si mêlés, il me semble,
Et de chagrins amers et de plaisirs charmants,
Si j'avais bien marqué, pour aider ma mémoire,
Tous nos jours malheureux avec la pierre noire,
Sans doute, on trouverait dans ces comptes-courants,
De notre temps passé la trop fidèle histoire,
Que les jours sans tourments et que les jours heureux
Aurient encore été les jours les plus nombreux.
Crois-moi, pour éviter mille douleurs mortelles,
Et des soucis rongeurs les morsures cruelles,
Mets un frein à ton cœur : crains d'être trop ami :
Ton plaisir sera moindre et tes peines aussi.



A Callistrate.

Ingénument lorsqu'avec moi tu causes,
Tu me contes mille méfaits ;

**Non es tam simplex quam vis, Callistrate, credi :
Nam quisquis narrat talia, plura tacet.**



In Labullum. — Lib. XII, Ep. 36.

**Libras quatuor, aut duas amico,
Argentemque togam, brevemque lænam,
Interdum aureolos manu crepantes,
Possint ducere qui duas Kalendas,
Quod nemo, nisi tu, Labulle, donas ;
Non es, crede mihi, bonus : quid ergo ?
Ut verum loquar, optimus malorum.
Pisones, Senecasque, Memmiosque,
Et Crispos mihi redde, sed priores.
Fies protinus ultimus bonorum.
Vis cursu pedibusque gloriari ?
Tigrim vince, levemque Passerinum.
Nulla est gloria præterire asellos.**

Mais tu sais bien ce que tu fais;
Et quand on dit de telles choses,
C'est pour cacher de grands secrets!



A Labullus.

Pour me donner parfois une toge qui gêne,
Un manteau court, quelques pièces d'argent
Qui peuvent me mener à peine
Jusqu'à la fin de la semaine,
Peux-tu te croire et magnifique et grand?
Ah! tes prétentions à ce titre font rire.
Pour quelques dons qui sont si peu coûteux,
Quoi! tu voudrais passer pour généreux!
— Que suis-je donc, dis-tu? Ma foi, pour te vrai dire,
Des hommes tu n'es pas le pire;
Mais rends-moi les Pisons, Sénèque, Memmius :
Rends encor les Priscus; mais ceux qui ne sont plus,
Surtout, sois grand comme eux: à ces heureux symptômes
Je te reconnaîtrai pour le meilleur des hommes.
— D'autres ne donnent rien? — Aussivau-tu bien mieux;
Pour être juste, il faut te placer avant eux;
Mais ce mérite est mince, ami, tu peux m'en croire;
Pour obtenir le prix, un rapide coursier
Doit passer à la course un cerf, un lévrier :
A devancer un âne aurait-il quelque gloire!

In Pontilianum. — Lib. XII, Ep. 40.

Mentiris? credo : recitas mala carmina? laudo :

Cantas? canto : bibis, Pontiliane? bibo.

Pedis? dissimulo : gemma vis ludere? vincor.

Res una est, sine me quam facis, et taceo.

Nil tamen omnino præstas mihi : mortuus, inquis,

Accipiam bene te : nil volo ; sed morere.



In Tuccam. — Lib. XII, Ep. 41.

Non est, Tucca, satis, quod es gulosus :

Et dici cupis, et cupis videri.



A Pontilianns.

Pontilien, tu mens, et je te crois :
J'applaudis à deux mains et tes vers et ta prose ;
Veux-tu chanter ? je chante ; enfin, bois-tu ? je bois.
Si nous jouons, jamais je n'ose
Sur cent te gagner une fois.
Cependant, il est une chose
Que sans moi tu fais toujours bien ;
Mais ici je n'en dirai rien.
Dis, que m'as-tu donné pour prix de mes bassesses ?
— A ma mort, me dis-tu, tu verras mes largesses,
Alors, si c'est ainsi que cela doit finir,
Pour combler tous mes vœux hâte-toi de mourir.



A Tucca.

Tucca n'est pas gourmand, il n'est pas sensuel ;
Mais son plus grand bonheur est de passer pour tel.

IMITATION.

Avoir un tendre amant n'est rien pour vous, Elise :
Vous voulez qu'on le sache, et surtout qu'on le dise.



De Callistrato et Afro. — Lib. XII, Ep. 42.

Barbatus rigido nupsit Callistratus Afro,
Hac qua lege viro nubere virgo solet.
Præluxere faces, velarunt flammae vultus :
Nec tua defuerunt verba, Thalasse, tibi.
Dos etiam dicta est : nondum tibi, Roma, videtur
Hoc satis? expectas numquid ut et pariat?



Ad Classicum. — Lib. XII, Ep. 46.

Vendunt carmina Gallus, et Lupercus,
Sanos, Classice, nunc nega poetas.



In habentem varios mores. — Lib. XII, Ep. 47.

Difficilis, facilis, jucundus, acerbus es idem :
Nec tecum possum vivere, nec sine te.

Sur Callistrate et Afer.

Comme on voit un garçon épouser une fille,
De même, au dur Afer, Callistrate s'unit (27).
Les flambeaux de l'hymen éclairaient cette nuit.
Rien n'y manquait : les amis, la famille ;
Par vingt témoins le contrat est signé,
Et pour la dot un fonds est assigné.
Le voile nuptial brille, couleur de flamme,
Et cent joyeuses voix chantent l'épithalame
Devant le peuple résigné.
N'en est-ce pas assez ? Pour t'étonner, ô Rome,
Voudrais-tu donc encor voir accoucher cet homme ?



A Classicus.

Classicus , quand Gallus trouve à vendre ses vers ,
Diras-tu qu'un poète a l'esprit de travers ?



Contre un homme d'humeur inégale

Complaisant, tracassier, bon et méchant pour moi,
Je ne peux vivre avec toi, ni sans toi.

In lautum invitatores. — *Liv. XII, Ep. 48.*

Boletos et aprum si tanquam vitia ponis,
Et non esse putas hæc mea vota : volo.
Si fortunatum fieri me credis, et hæres
Vis scribi, propter quinque Lucrina : vale.
Lauta tamen coena est ; fateor, lautissima ; sed cras
Nil erit, immo hodie, protinus immo nihil ;
Quod sciat infelix damnatæ spongia virgæ,
Vel quicumque canis, junctaque testa viæ :
Mullorum, leporumque, et suminis exitus hic est,
Sulfureusque color, carnificesque pedes.
Non Albana mihi sit commissatio tanti :
Nec Capitolinæ, pontificumque dapes.
Imputet ipse Deus nectar mihi, fiet acetum,
Et Vaticani perfida vappa cadit.
Convivas alios cænarum quære magister,
Quos capiant mensæ regna superba tuæ.
Me meus ad subitas invitet amicus ofellas :
Hæc mihi, quam possum reddere, coena placet.

Contre un inviteur fastueux.

Dans un repas splendide et délicat, surtout,
Pourquoi, dis-moi, te lamenter, te plaindre?
Et pourquoi donc sembles-tu craindre
Que je ne trouve rien qui contente mon goût?
Eh! quoi donc, entre nous, ami, pour ne rien feindre,
Voudrais-tu par hasard, me croyant opulent,
Avoir, comme héritier, place en mon testament!
Si c'est ton but, bonsoir; tu le diras toi-même,
Ce serait payer cher tes huîtres de Lucrin.
On ne peut, j'en conviens, voir un plus beau festin :
Ta table est délicate et brillante à l'extrême ;
Mais que restera-t-il de tout cela demain?
De dogues affamés une cohorte avide,
Des troupeaux de pourceaux errants
Peut-être, aujourd'hui même, et dans quelques instants
Ne laisseront plus rien de ce repas splendide.
L'urne immonde placée au fond des carrefours
Bientôt engloutira le reste pour toujours.
Mais tous ces mets exquis nous laissent sur leur route
La pâleur et les pieds tourmentés par la goutte.
A ce prix, loin de moi les dîners d'Albano,
Et ceux qu'au grand pontife on donne au Capitole.
Vraiment j'aimerais mieux, j'en donne ma parole,

Ne manger que du pain, ne boire que de l'eau.
Mon maître, crois-moi donc, va chercher un convive
Que la pompe et l'éclat de ta table captive.
Tant de cérémonie est, enfin, un tourment ;
Je hais tous ces apprêts, cette vaine parade.
Pour moi, même versé par Jupiter tonnant,
Le nectar deviendrait du vin du Vatican.
Mais qu'un ami me donne une mince grillade
Cuite sur les charbons, sans rôti, sans salade,
Et je fais, je te jure, un excellent repas,
Que je puis rendre au moins sans beaucoup de tracas.

IMITATION DE LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

Au milieu d'un grand repas
Composé de mille plats,
Dis-moi donc pourquoi te plaindre,
Et pourquoi sembles-tu craindre
Que tant de mets délicats
A mon goût ne plaisent pas ?
Va, sois certain que ta table
En tout point est délectable ;
Et qu'elle pourrait souffrir
D'être comparée à celles
Qu'Albano vient nous offrir
Pendant ces fêtes si belles

Et si pleines de splendeur
Que nous donne l'empereur.
Tes égards pour ma personne,
Et devant tant de témoins,
Et tes mille petits soins,
De toi tout cela m'étonne.
Aurais-tu quelques besoins
Qui réclament mes services
Mon zèle ou mes bons offices?
Ou, me croyant opulent,
Voudrais-tu, tout simplement,
Qu'en ta faveur je formule
Une petite cédule
Au bas de mon testament,
Pour qu'on t'admette au partage
De mon modique héritage?

On te trompe étrangement
Quand on dit que je suis riche,
Et quelque mauvais plaisant
A voulu te faire niche;
Pour tes huitres de Lucrin,
Tes turbots et ton lapin,
Je ne veux pas qu'on t'abuse.
Pardonne si je refuse :
Dans un repas si brillant

Il arrive rarement
Qu'on se plaise ou qu'on s'amuse ;
Et puis, de tout ce festin
Que restera-t-il demain ?
Aujourd'hui même, peut-être,
On verra tout disparaître.
Des pourceaux mourant de faim,
Et des dogues faméliques
En attendent les reliques.
Ta hure de sanglier,
Tes poissons et ton gibier
Saliront l'éponge immonde,
Et rempliront les contours
Et la cavité profonde
Des urnes des carrefours.

Mais, trêve de vains discours,
Et permets que je m'excuse
De partir si brusquement :
Va, ce n'est pas seulement
Ton dîner que je refuse :
Les prêtres du Tout-Puissant
M'offriraient au Capitole
Un festin plus succulent,
Je dirais : non, ma parole !
Pour moi, quand je ne suis pas

A mon aise en un repas,
Aussitôt l'ennui m'obsède;
Et, versé par Ganymède,
Le nectar du dieu tonnant
Se changerait en vinaigre,
Et pour moi serait plus aigre
Que le vin du Vatican.
Le dîner que j'aime à prendre
Est celui que je puis rendre,
Je te le dis franchement ;
Et quand un ami m'invite,
Je ne veux pas tous ces mets,
Ce luxe et tous ces apprêts,
Mais je veux qu'il les évite,
Et qu'il me donne plutôt
Une omelette mal cuite
Que l'on battrait aussitôt,
Et qu'on mangerait de suite
A la fortune du pot.
Ce dîner, je puis le prendre
Sans gêne et sans embarras,
Parce que je puis le rendre
Sans façon et sans tracas.



In habentem amœnas ædes. — Lib. XII, Ep. 50.

Daphnonas, platanonas, et aerias cyparissos;
Et non unius balnea solus habes;
Et tibi centenis stat porticus alta columnis,
Calcatusque tuo sub pede lucet onyx;
Pulvereamque fugax hippodromon ungula plaudit,
Et pereuntis aquæ fluctus ubique sonat.
Atria longa patent; sed nec cœnantibus usquam,
Nec somno locus est : quam bene non habitas!



De Fabullo. — Lib. XII, Ep. 51.

Tam sæpe nostrum decipi Fabullinum,
Miraris, Aule? semper homo bonus tiro est.



In avarum. — Lib. XII, Ep. 53.

Nummi quum tibi sint, opesque tantæ,

Les demeures agréables.

Les myrthes, les lauriers, les orgueilleux cyprès
Couvrent tes vastes bains de leurs ombrages frais,
Cent colonnes dans l'air élèvent tes portiques,
Le pied foule partout tes riches mosaïques ;
Et sous les pas pressés de tes coursiers fougueux
On entend retentir l'hippodrome poudreux ;
La naïade fouguese, en ses tuyaux captive,
Laisse jaillir les flots d'une onde pure et vive.
De grands appartements très-nombreux et très-beaux
Au monde entier, je crois, sont ouverts à toute heure ;
Mais on n'y peut dîner, ni dormir en repos.

O l'incommode, ô l'aimable demeure !



Sur Fabullus.

Fabulle est toujours dupe. — Eh ! peux-tu vivre à Rome ,
Et t'étonner ainsi qu'on trompe un honnête homme !



Contre un avare.

Avec autant de biens, tant d'immenses richesses

Quantas civis habet, paterve, rarus;
Largiris nihil, incubasque gazæ,
Ut magnus draco, quem canunt poetæ
Custodem Scythici fuisse luci.
Sed caussa, ut memoras, et ipse jactas,
Diræ filius est rapacitatis.
Et quid tu fatuos rudesque quæris,
Illudas quibus, auferasque mentem?
Huic semper vitio pater fuisti.



In Polycharmum. — *Lib. XII, Ep. 56.*

Ægrotas uno decies, aut sæpius, anno;
Nec tibi, sed nobis hoc, Polycharme, nocet.
Nam quoties surgis, soteria poscis amicos.
Sit pudor : ægrota jam, Polycharme, semel.



Que la fortune avare en donne rarement,
A personne jamais tu ne fais de largesses ;
 Mais ton plaisir le plus vif, le plus grand
 Est de compter sans cesse ton argent ;
Et ton bonheur suprême, et ton unique étude
 Est de couvrir ce cher trésor
Avec bien plus de soin et de sollicitude
Que n'en eût le dragon gardant la toison d'or.
Mais nous paierons-nous de frivoles excuses,
Quand tu dis que ton fils te vole tout ton bien,
Et que c'est un pillard qui ne te laisse rien ?
Pour te justifier vainement tu l'accuses ;
Et ce fils si rapace, à ce vice adonné,
N'est-ce donc pas de toi, malheureux, qu'il est né ?



A Polycharme.

Polycharme, en l'année, on te voit bien, je crois,
 Très malade une fois par mois.
 Comme, à chaque convalescence,
Chacun de tes amis doit te faire un présent.
 D'être malade aussi souvent
 Tu dois rougir, en conscience ;
 Et pour ménager notre argent,
Te contenter de l'être une fois l'an.



Ad Sparsum. — *Lib. XII, Ep. 57.*

Cur sæpe sicci parva rura Nomenti,
Laremque villæ sordidum petam, quæris.
Nec cogitandi, Sparse, nec quiescendi
In urbe locus est pauperi; negant vitam
Ludimagistri mane, nocte pistores,
Ærariorum marculi die toto.
Hinc otiosus sordidam quatit mensam
Neroniana nummularius massa;
Illinc paludis malleator Hispanæ
Tritum nitenti fuste verberat saxum.
Nec turba cessat entheata Bellonæ,
Nec fasciato naufragus loquax trunco,
A matre doctus nec rogare Judæus,
Nec sulfuratæ lippus institor mercis.
Numerare pigri damna qui potest somni,
Dicet quot æra verberent manus urbis,
Quum secta Colcho luna vapulat rhombo.
Tu, Sparse, nescis ista, nec potes scire,
Petilianis delicatus in regnis,
Cui plana summos despicit domus montes,

A Sparsus.

Tu veux savoir pourquoi je passe tant de temps
Aux tranquilles foyers de ma maison des champs?
Ne sais-tu pas, Sparsus, que, sans richesse un homme
Ne peut ni méditer, ni reposer à Rome?
Tous les matins ce sont des enfants turbulents
Vers l'école, à grand bruit, se hâtant à pas lents :
Le soir le boulanger; et du jour tout le reste,
Nous sommes martelés sur l'enclume funeste,
Ou le changeur avide, étalant son trésor,
Sur son comptoir désert fait résonner son or.
Pour retirer l'argent de la veine appauvrie
Du granit apporté des mines d'Ibérie,
Sous les coups redoublés de leurs pesants marteaux
Cent ouvriers mettront nos têtes en morceaux.
Partout j'entends les cris des prêtres de Bellone,
Et ceux du naufragé sollicitant l'aumône.
Par sa mère, en naissant, instruit à mendier;
Avide, et non content d'obtenir un denier,
Je vois venir vers moi l'enfant de la Judée.
Il m'obsède : par lui ma marche est retardée.
Pour moi qui suis pressé, quel tourment, quel ennui !
Pour m'en défaire, enfin, je compose avec lui.
Plus loin d'autres voleurs m'arrêtent dans ma course,
Et je laisse en leurs mains le reste de ma bourse.
Après tant de tracas, de fatigue, harassé,

Et rus in urbe est, vinitorque Romanus;
Nec in Falerno colle major autumnus,
Intraque limen clausus essedo cursus,
Et in profundo somnus, et quies nullis
Offensa linguis; nec dies, nisi admissus.
Nos transeuntis risus excitat turbæ,
Et ad cubile est Roma : tædio fessis
Dormire quoties libuit, imus ad villam.



Ad Alandam. — *Lib. XII, Ep. 68.*

Ancillariolum tua te vocat uxor, et ipsa
Lecticariola est : estis, Alauda, pares.

A peine des voleurs je suis débarrassé,
Un courtier leur succède, et d'un air débonnaire,
Après maints compliments me propose une affaire.
Combien de soins encore, et combien de travaux,
Ne nous laissent jamais ni sommeil, ni repos!
Tout cela, cher Sparsus, te paraît ridicule,
A toi si haut placé sur le mont Janicule ⁽²³⁾ :
Toi, laboureur en ville, et vigneron romain,
Qui voit de ta maison les monts avec dédain,
Le bruit des chars chez toi jamais ne peut s'entendre.
Pour paraître, le jour lui-même doit attendre ;
Et des rideaux épais protégeant ton sommeil,
Ne laissent pas d'accès aux rayons du soleil.
Entre nous, cher Sparsus, vois quelle différence!
A Rome, tout est bruit : chez toi tout est silence!
Je fuis donc ce vacarme et tous ces contretemps ;
Et pour dormir je vais à ma maison des champs.



A Alauda.

Tu dis que ton époux aime trop tes servantes ;
Il t'accuse à ton tour d'aimer ses serviteurs.
Pour toi, du fait en riant tu te vantes ;
Et ton mari n'en convient pas ; d'ailleurs,
Entre vous deux, ma foi je pense,
Que c'est toute la différence.

De Ligurra. — Lib. XII, Ep. 61.

Versus, et breve vividumque carmen,
In te ne faciam times, Ligurra ;
Et dignus cupis hoc metu videri :
Sed frustra metuis, cupisque frustra
In tauros Libyci fremunt leones ;
Non sunt papilionibus molesti. !
Quæras, censeo, si legi laboras,
Nigri fornicis ebrium poetam ;
Qui carbone rudi, putrique creta
Scribit carmina, quæ legunt cacantes.
Frons hæc stigmatè non meo notanda est.

A Ligurra.

O Ligurra, crains-tu, dis-moi,
Que je ne fasse contre toi
Quelque épigramme bien mordante,
Ou quelque satire sanglante?
J'ai peine à croire à ton effroi,
Et je ris de ton épouvante,
Puisqu'à ce prix même, dit-on,
Tu voudrais voir briller ton nom.
Va, tu verras tromper, je pense,
Et ta crainte et ton espérance;
Et si le roi des animaux
Combat de farouches taureaux
Dignes de sa noble furie ;
Dans les déserts de la Libye,
Jamais on ne vit les lions
Faire la guerre aux papillons.
Si tu veux te faire connaître,
Tu réussiras mieux, peut-être,
Avec ces écrivains obscurs
De leurs vers charbonnant les murs,
Ou ces poètes toujours ivres,
Dont on ne lit jamais les livres
Que lorsqu'on va dans certains lieux.
De ma gloire peu soucieux,
Au risque de te faire injure,



Ad Cordubam. — Lib. XII, Ep. 63.

Uncto Corduba lætior Venafro,
Histra nec minus absoluta testa,
Albi quæ superas oves Galesi,
Nullo murice, nec cruore mendax,
Sed tinctis gregibus colore vivo ;
Dic vestro, rogo, sit pudor poetæ,
Ne gratis recitet meos libellos.
Ferrem, si faceret bonus poeta,
Cui possem dare mutuos honores :
Corrumpit sine talione cælebs ;
Cæcus perdere non potest quod aufert.
Nil est deterius latrone nudo,
Nil securius est malo poeta.

Je n'irai pas, je te l'assure,
Pour faire connaître ton nom,
Imprimer mon sceau sur ton front.



A Cordoue, le plagiaire.

Cordoue, ô toi, ville heureuse et chérie,
Dont les huiles surpassent tant
Les huiles du Vénafre et celles de l'Istrie;
Dont les troupeaux, de blancheur éclatant,
Malgré tout l'art d'une habile industrie,
Trouvent des rivaux seulement,
Parmi ceux du Galèse, au lainage si blanc;
De grâce, obtiens de ton poète,
Plagiaire de mes écrits,
Qu'il n'aille pas, trop fier de sa conquête,
Comme siens, en tous lieux, les réciter gratis.
Ah! si c'était encore un de ces personnages
Si célèbres par leurs ouvrages!
Je m'en consolerais, et voleur sans détour,
Je prendrais ma revanche, en pillant à mon tour;
Mais lui, grands dieux! qu'a-t-il à craindre!
Il est comme un garçon qui, sans honte et sans peur,
Fait son métier de séducteur,
Et laisse les maris se plaindre :
La loi du talion ne peut jamais l'atteindre.

De Phyllide. — *Lib. XII, Ep. 65.*

Formosa Phyllis nocte quum mihi tota
Se præstitisset omnibus modis largam,
Et cogitarem mane quod darem munus,
Utrumne Cosmi, Nicerotis an libram,
An Bæticarum pondus acre lanarum,
An de moneta Cæsaris decem flavos ;
Amplexa collum, basioque tam longo
Blandita, quam sunt nuptiæ columbarum,
Rogare cœpit Phyllis amphoram vini.

Il n'est pire voleur qu'un voleur qui n'a rien ;
On ne saurait s'emparer de son bien.
Aussi, paisiblement ton poète repose ;
Dans son sommeil rien ne peut le troubler ;
Et quand on voudrait le voler ,
Où pourrait-on lui prendre quelque chose !

De Phyllis.

Pleine de lascives fureurs ,
Phyllis, durant la nuit entière,
Largement, de toute manière,
M'ayant comblé de ses faveurs ,
Je songeais quelle récompense
Donner à tant de complaisance :
Serait-ce des parfums des fameux magasins
Des Barrauds ou des Normandins ?
De fins tissus des laines de Bétique,
Ou bien dix écus d'or, par un art tout magique,
Nouvellement frappés au coin du souverain ?
De son goût je voulus m'assurer, le matin :
Flatteuse, alors, dans mes bras elle tombe ;
Et prodiguant ses baisers de colombe :
Tiens, donne-moi, dit-elle, une amphore de vin.

Ad clientes. — Lib. XII, Ep. 68.

Matutine cliens, Urbis mihi caussa relictæ,
Atria, si sapias, ambitiosa colas.
Non sum ego causidicus, nec amaris litibus aptus;
Sed piger, et senior, Pieridumque comes.
Otia me somnusque juvant, quæ magna negavit
Roma mihi : redeo, si vigilatur et hic.



Ad Priscum. — Lib. XII, Ep. 93.

Sæpe rogare soles qualis sim, Prisce, futurus,
Si fiam locuples, simque repente potens.
Quemquam posse putas mores narrare futuros?
Dic mihi, si fias tu leo, qualis eris?



Retirez-vous, clients ?

Client trop matinal qui m'as fait fuir la ville,
Aux champs, pour t'éviter, je demande un asile ;
Crois-moi, va-t'en frapper aux portes des palais :
Je n'entends rien aux lois, et je hais les procès.
Je suis vieux, paresseux, et dans ces lieux, ma muse
Vient chercher le repos que Rome lui refuse ;
Mais si jusqu'en ces bois l'on vient m'importuner,
Je pars : à Rome encor j'aime mieux retourner.



A Priscus.

Tu veux savoir, Priscus, ce que je pourrais faire,
Si le destin prenant pitié de ma misère,
Voulait de moi subitement
Faire un homme riche et puissant ?
Ah ! mon embarras est extrême
Pour répondre à ta question ;
Mais, dis-le-moi, que ferais-tu toi-même,
Si tu devenais un lion ?



Ad Milonem. — *Lib. XII, Ep. 102.*

Thura, piper, vestes, argentum, pallia, gemmas
Vendere, Milo, soles, cum quibus emptor abit.
Conjugis utilior merx est, quæ, vendita sæpe,
Vendentem nunquam deserit, aut minuit.



Palæstrita. — *Lib. XIV, Ep. 201.*

Non amo, qui vincit, sed qui succumbere novit,
Et dicit melius τὴν ἀνακλινοπέλην.



Ad Crispum. — *Lib. X, Ep. 14*

Cedere de nostris nulli te dicis amicis.
Sed, sit ut hoc verum, quid, rogo, Crispe, facis ?'

A Milon.

Milon vend des parfums, des perles, de l'argent,
Que l'acheteur emporte en s'en allant ;
Mais sa meilleure marchandise
Est celle de sa femme Lise ;
D'un débit toujours si certain,
Et qui vendue et revendue
Jamais pourtant ne diminue,
Et toujours reste au magasin.



Le Lutteur.

A l'heureux vainqueur je préfère
Le vaincu qui, couché par terre,
S'écrie, en bravant le trépas :
Je meurs, mais je ne me rends pas (29).



A Crispus.

A mes meilleurs amis, cher Crispus, tu le jures,
Tu ne le cèdes pas en dévouement pour moi :
Je dois te croire, ami, puisque tu me l'assures ;

Mutua quum peterem sestertia quinque, negasti ;
Non caperet nummos quum gravis arca tuos.
Quando fabæ nobis modium farrisque dedisti ,
Quum tua Niliacus rura colonus aret ?
Quando brevis gelidæ missa est toga tempore brumæ ?
Argenti venit quando selibra mihi ?
Nil aliud video , quo te credamus amicum ,
Quam quod me coram pedere, Crispe , soles.

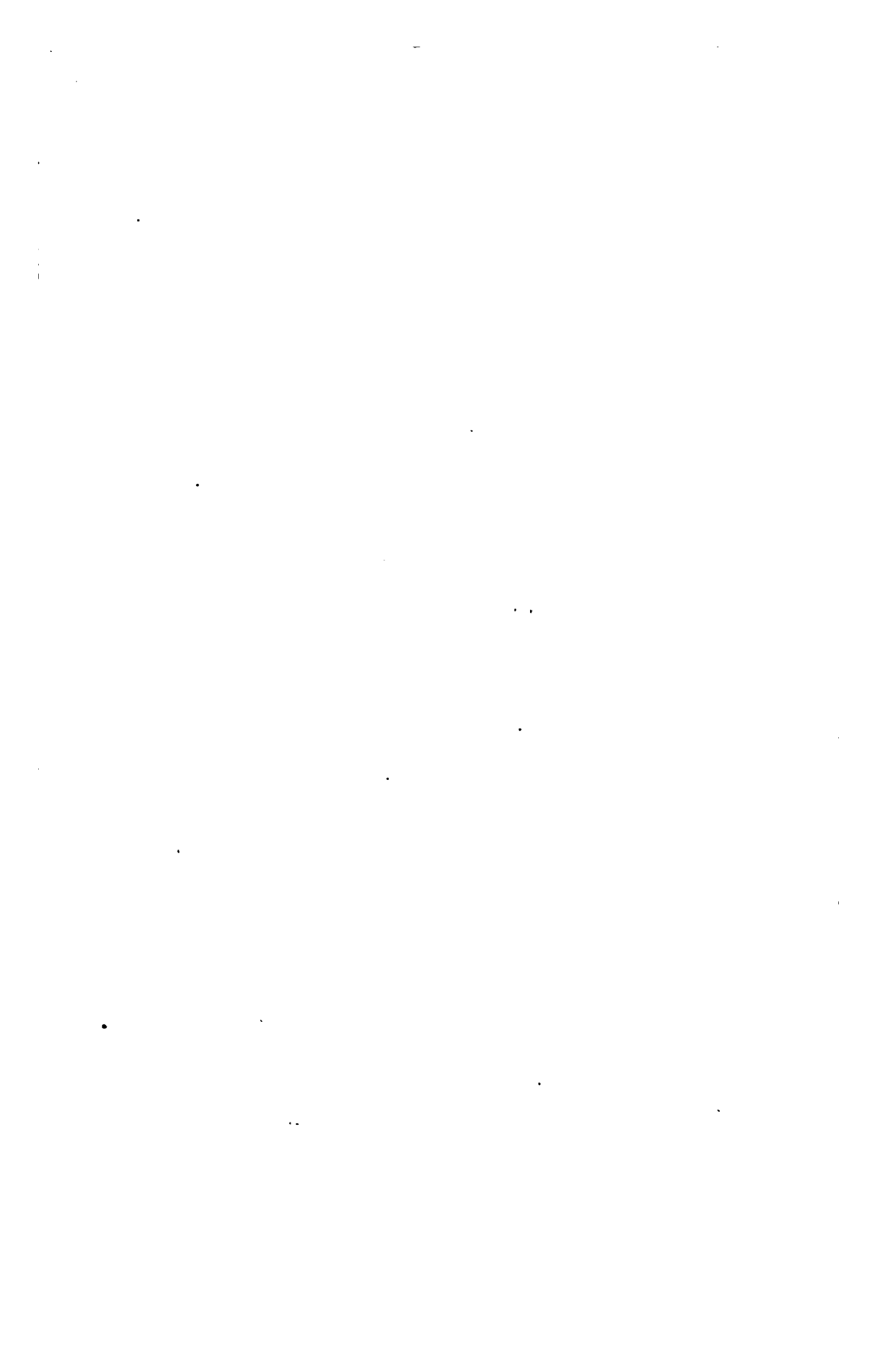


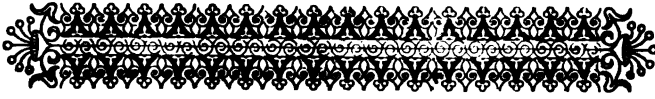
Pourtant, un jour que j'eus besoin de toi,
(Ce cas était le premier et l'unique),
S'il t'en souvient, alors de toi je ne reçus
Que le plus dur, le plus cruel refus,
 Quoique la somme fût modique,
 Et qu'on sût que l'argent et l'or
 Débordaient de ton coffre fort.
Me donnas-tu jamais la toge la plus vile?
Jamais m'envoyas-tu quelques onces d'argent?
Et d'un seul grain de blé chargeas-tu ma sébile,
Malgré tant de boisseaux que l'Egypte te rend?
 Mais, si tu nommes dévouement,
 Sans honte faire en ma présence
 Mille et mille actes d'indécence,
 Alors, j'en conviens franchement,
 Du tien je dois être content.





NOTES.





NOTES DU LIVRE SECOND.



(¹) Les Pyramides étaient regardées comme une des merveilles du monde. Elles sont situées aux environs de Memphis, ville d'Égypte, aujourd'hui le Caire.

(²) Les murailles de Babylone, bâties par Sémiramis, étaient couronnées de jardins superbes, et placées aussi au nombre des merveilles.

(³) L'autel de Cornes avait été érigé à Délos par Apollon, avec les cornes des chèvres tuées par Diane sa sœur.

(4) Le temple de Diane, à Éphèse, était la plus rare de toutes les merveilles. Érostrate l'incendia pour rendre à jamais fameux un nom qu'il ne pouvait illustrer autrement.

(5) Le Mausolée, monument célèbre, consacré à la mémoire de Mausole, roi de Carie, par Arthémise, son épouse et sa sœur. Cette union entre frères et sœurs n'avait alors, et n'a encore à présent, chez plusieurs peuples, rien d'illégitime. Elle est permise et même encouragée dans toute l'Afrique, dans le nord de l'Asie, et chez certaines sectes de l'Inde. Les lieux qui ont toujours été considérés comme le berceau du genre humain, ont conservé soigneusement, et ont transmis à la postérité, par une tradition fidèle, l'usage de ces alliances qui, dans les premiers âges du monde, étaient non-seulement nécessaires, mais encore indispensables, puisque le Tout-Puissant, ayant jugé convenable de ne créer qu'un homme et qu'une femme, leurs enfants n'eussent jamais pu s'allier à des étrangers qui ne pouvaient exister pour eux. Dans ce cas, s'abstenir de ces unions, c'eût été tromper les vues de la Providence, et mettre un terme à l'existence du genre humain. A ces alliances incestueuses, la plus grande partie des habitants de ce monde joignent la polygamie dans les lieux mêmes où elle est interdite par les lois. C'était, chez les Israélites, et c'est peut-être encore un usage, sinon un devoir, d'épouser toutes les sœurs de sa femme, mais seulement les unes après les autres, et à mesure que la mort les ravissait à l'amour du mari.

Cette loi pourrait bien n'être pas sans danger, lorsque, dans une famille composée d'un grand nombre de filles, le mari de la sœur aînée, épris pour la dernière d'un amour insensé, serait tenté de faire disparaître tous les obstacles qui le séparent de l'objet de sa passion.

(6) Martial attribue au seul Domitien, dont il était le favori, la gloire d'avoir construit l'amphithéâtre, quoique plusieurs empereurs eussent contribué à l'achever et à l'embellir.

(7) Pasiphaë, fille du Soleil. Dédale, célèbre mécanicien, rendit possible son union avec le taureau.

(9) **Térée, Thyeste, Dédale, Icare, Polyphème, personnages célèbres de la fable ou de l'histoire.**

(10) **Les anciens avaient des litières à quatre, six et huit porteurs; elles se nommaient Quadriphores, Hexaphores et Octophores.**

(11) **Mausolée d'Auguste, qu'on pouvait voir de la demeure du poëte.**

(12) **Il voulait, sans doute, parler des empereurs, qui, divinisés de leur vivant, n'en mouraient pas moins. Il n'eût jamais osé s'exprimer ainsi au sujet des vrais dieux d'alors, Jupiter et les autres. Au reste, si c'était d'eux qu'il eût voulu parler, jamais, il faut l'avouer, prédiction n'eût été mieux accomplie. Une remarque que l'on ne peut s'empêcher de faire, en lisant Martial, qui vécut à la cour de plusieurs empereurs, et surtout à celle de Domitien, son protecteur constant, c'est que ce poëte dont les œuvres sont si volumineuses, et traitent de sujets si divers, n'ait jamais fait mention de l'existence des chrétiens, qui comptaient tous les empereurs de cette époque, et surtout Domitien, au nombre de leurs plus cruels persécuteurs.**

Ce nouveau culte était-il donc alors tellement obscur, qu'il ne méritât pas la moindre mention, de la part d'un homme aussi haut placé que Martial, lié avec tout ce que l'empire comptait d'hommes illustres et puissants? Et cet étonnement ne redouble-t-il pas quand on pense à la faveur dont il jouissait auprès de Domitien, qui joue un si grand rôle dans l'histoire et dans les légendes des chrétiens! Quand on réfléchit que ce poëte avait vécu sous sept empereurs, tous réputés persécuteurs, la surprise ne s'accroît-elle pas encore! Ou bien ce que les chrétiens nommaient persécutions et martyres, n'étaient-ils que des châtimens de police correctionnelle, décernés par des magistrats qui n'avaient qu'une juridiction inférieure, et dont les sentences ne parvenaient jamais à la connaissance des empereurs?

En effet, les écrivains chrétiens confessent eux-mêmes sans déguisement, et avec un juste orgueil, que les nouveaux convertis,

aspirant à la couronne du martyr, et poussés par un zèle extrême, interrompaient souvent les cérémonies religieuses, dans les temples des païens, insultaient les ministres des dieux, renversaient leurs autels et brisaient leurs statues.

Ces délits devaient être d'autant plus sensibles aux prêtres des faux dieux, que leur culte était attaqué moralement et matériellement par les chrétiens, qui niaient la divinité de cette multitude des habitants de l'Olympe, et détruisaient leurs images ; les adversaires des faux dieux qui n'avaient encore ni temples, ni statues, et dont la divinité trinaire était d'une nature invisible et impalpable, ne pouvaient craindre de représailles de leur part, et se trouvaient à l'abri de leurs outrages, protégés par un dieu qui n'offrait aucune prise.

(13) A Rome, les citoyens se divisaient en deux classes : les patrons et les clients. Les clients devaient avoir le plus grand respect et la plus grande déférence pour leurs patrons, qui leur devaient en retour leur protection et leurs secours dans le besoin.

Au reste, ces positions n'étaient que relatives, et tel était client d'un grand personnage, qui devenait patron d'un citoyen qui lui était inférieur par le rang ou par la fortune. Leurs amphithéâtres présentaient une image assez vraie de leur position civile. Les gradins supérieurs étaient destinés aux grands et aux puissants ; et les inspecteurs faisaient descendre sans pitié l'audacieux qui usurpait un siège trop élevé pour lui, et le plaçaient au rang que lui assignait son importance sociale.

Ces fiers républicains qui ne connurent la liberté que si peu de temps, n'avaient jamais rêvé cette chimère que nous nommons l'égalité.

(14) Les pères de trois enfants avaient de grands privilèges à Rome. Les personnes qui en avaient moins de trois, celles même qui n'en avaient pas du tout, pouvaient obtenir ces privilèges ; mais de l'empereur seulement. Ces droits étaient tels que, lorsqu'ils briguaient un emploi, ceux qui les possédaient pouvaient exiger le

préférence sur ceux de leurs compétiteurs qui ne jouissaient pas d'une semblable faveur.

(15) Le meulle ou mullet, poisson très estimé des anciens. De nos jours on en fait peu de cas. Il nage toujours en bandes considérables, et près des rivages. C'est la manne pour les habitants des bords de la mer. Sa laite fait d'excellent caviar.

(16) Page 165. Tribun, chef d'une cohorte, régiment d'infanterie romaine.

(16) Page 275. Polyclète, célèbre statuaire.

(17) Mentor, ciseleur renommé.

(18) Le centurion commandait cent hommes.

(19) Péluse, ville d'Égypte.

(20) Ravenne, ville d'Italie.

(21) Anxur, aujourd'hui Terracine, Italie.

(22) Avant que les géographes ne nous chicanent, hâtons-nous d'avouer que Bilbao n'est pas l'ancienne Bilbilis. Cette ville est aujourd'hui Catalayud, sur la frontière de l'Aragon. Bilbilis, qui n'était, au reste, qu'à une petite distance de Bilbao, était réputée pour la qualité de ses fers. Les canons de fusils biscalens sont encore très renommés.

(23) De nos jours les capitaines de navire ne jurent pas ; ils sont mieux élevés.

(24) Ces objets ne présentaient aux anciens aucune idée obscène. Coulés en bronze, et attachés à toutes les portes, ils servaient de marteaux aux maisons, comme on peut le voir encore à Pompéi et à Herculanium.

(25) Toutes les danses du sud de l'Espagne font fureur de nos jours. Aucune pudeur n'en est choquée.

(¹⁶) Padoue, ville d'Italie, dans la Lombardie; il est bon d'avoir l'adresse de ces dames.

(¹⁷) L'empereur Néron épousa Pythagore, un de ses affranchis, avec toutes les formalités prescrites par les lois pour les unions légitimes.

(¹⁸) Le Janicule, un des sept monticules sur lesquels Rome est située.

(¹⁹) Rien de nouveau sous le soleil !



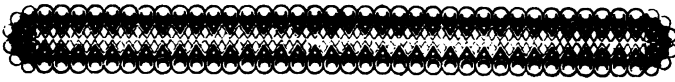


TABLE.

PRÉFACE 1

PREMIERE PARTIE.

PIÈCES DIVERSES.

	Page.
Épître à ***	3
A L*** en lui envoyant Le Lit	20
Préface de l'élégie Le Lit.	21
Le Lit, élégie.	24
Au moqueur.	35
Discours de réception chanté devant une académie qui n'a eu qu'une durée éphémère.	37
Vers inscrits sur la première page d'un album.	41
Niagara.	43
Traduction de l'anglais d'une pièce en prose insérée dans un album.	44

	Page.
A Mme C***.	46
Voyage de la comtesse Merlin à la Havanne (traduction de l'espagnol).	47
Je vous aime.	49
Le Vrai Croyant.	50
La Victoire.	52
L'Amour enfant.	55
La Loterie.	56
La Rosaïde, poème en douze chants.	57
A*** en voyant son portrait.	62
Romance traduite de l'espagnol.	63
Pour le portrait de ***.	65
Impromptu.	66
Les Anglais à la Louisiane (1815).	69
L'Enfer et le Paradis.	71
Les Souhais.	74
Le Portrait.	77
Le Président.	80
A l'Ermite d'Iberville.	85
Le Message.	89
Une Élection.	99
A Madame B. de N. Y., en lui envoyant les œuvres de Cami- mir Delavigne.	105
Stances au général mexicain don J. Pablo de Anaya.	107
Phèdre, épître à madame Cholet, actrice au théâtre français de la Nouvelle-Orléans.	109
A ***	114
L'Immortalité, élégie à *****.	115
Notes du livre premier.	123



SECONDE PARTIE.

QUELQUES ÉPIGRAMMES DE MARTIAL.

(Traduction libre).

	Pages.
De Martial.	131
L'Autheur et l'Éditeur, Dialogue, préface.	135

LIVRE DES SPECTACLES.

Epigrammes.	Pages.
I. Sur l'Amphithéâtre de César.	139
V. A César, du Spectacle de Pasiphaé, représenté dans l'a- rène.	141

LIVRE PREMIER.

I. A Caton trop sévère.	141
XI. De Gemellus et de Ruffa pulmonaire.	143
XVII. A Avitus.	143
XXVI. A Faustinus.	143

<i>Epigrammes</i>	<i>Pages.</i>
XXVIII. A Procillus.	145
XXXIII. A Sabidus.	147
XXXIV. De Gellie.	147
XXXIX. A Fidentinus.	147
LIII. A Quinctianus.	149
LV. A Fuscus.	149
LVIII. A Flaccus.	151
LXV. A Fabulla.	151
CVII. A Rufus.	151
CVIII. A Lucius.	153
CXI. A Velox.	155
CXIII. A Priscus.	155

LIVRE II.

XII. A Posthumus.	157
XIII. A Sextus, débiteur processif.	157
XV. Sur Hermus.	157
XXI. Sur Posthumus.	159
XXIII. Sur le même.	159
XXVI. A Bithynicus.	159
XXXVIII. Sur Linus.	161
XLIV. Sur Sextus.	161
LIII. A Maxime.	163
LV. A Sextus, orgueilleux.	165
LVIII. A Zolle.	165
LX. A Hylas.	165

Epigrammes.	Pages.
LXV. A Saléianus.	167
LXXVII. Sur Coscon.	167

LIVRE III.

III. A une femme belle et difforme.	169
IV. A son livre.	169
VIII. Sur Quinctus amoureux.	171
IX. Sur Cinna.	171
XXVI. A Candide , qui n'avait avec ses amis rien en commun que sa femme.	173
XXXIV. A Neige. — Vers de l'école moderne.	173
XLI. Sur une vipère ciselée.	175
XLV. De Ligurius.	175
XLIX. A un invitateur.	177
LII. A Tongilianus sur sa maison incendiée.	177
LIV. A Galla.	179
LV. A Gellia.	179
LVIII. La villa de Faustinus.	179
LXI. A Cinna.	185
LXIII. A Cotilus.	185
LXIX. A Cosconius, poëte insipide.	187
LXXXVI. A Casta.	189
XCIV. A Rufus.	189
XCV. A Névole.	191
XCIX. A un savetier.	193

LIVRE IV.

Epigrammes.	Pages.
X. A Faustinus.	193
XII. A Thais.	195
XV. A Cécilianus	955
XX. De Céréfle et de Gellie.	197
XXI. De Sélius.	197
XXVIII. A Chloé.	197
XXIX. A Pudens.	199
XXXVI. A Olus.	201
XXXVIII. A Galla.	201
XLIX. A Flaccus.	201
XLI. De Cécilien.	203
LIV. A Colin.	203
LVI. A Gargilianus.	205
LVIII. A Galla.	207
LX. A Curiatius.	207
LXIX. A Pamphile, empoisonneur.	209
LXXI. A Rufus	209
LXXII. A Quintus.	211
LXXVII. Sur Zoïle, envieux.	211
LXXVIII. A Varus.	213
LXXX. A Mathon.	213

LIVRE V.

Epigrammes.	Pages.
IV. De Myrtaie.	215
VII. De la ville rebâtie.	215
X. A Régulus.	217
XV. A César Domitien.	219
XLV. A Bassa.	219
XLVII. De Philon.	221
LVII. A Cinna.	221
LXI. A Marianus.	221
LXIII. A Ponthicus, écrivain inepte.	223
LXIV. Jouir puisqu'il faut mourir.	225
LXXIII. A Théodore.	225
LXXXI. A Émile.	227

LIVRE VI.

XII. De Paula.	227
XIV. A Labérius.	227
XVII. A Cinnamon.	229
XIX. A Posthume, avocat inepte.	229
XXXI. A l'épouse de Charidème.	231
XXXIV. A Diadumène.	231
XL. A Glycère.	233
XLI. Sur un poète enrhumé.	235
L. A Bithynicus.	235

Epigrammes.	Pages.
LIII. A Andragore.	235
LXI. Contre un envieux.	237
LXXI. Sur Téléthusa.	237
LXXVIII. De Phryxus.	237
LXXIX. A Lupus, s'affligeant sans raison.	239
LXXXVI. Aux buveurs d'eau.	239
LXXXVIII. A Cécilien qu'il n'avait pas appelé maître.	241

LIVRE VII.

X. A Olus, détracteur.	241
XXV. Contre un mauvais poëte.	243
XLIV. A Ovide, du portrait de Cæsonius.	245
LXVI. A Labiénus, héritier.	247
LXXXVIII. De ses livres recherchés à Vienne	247
XC. A un critique.	249
CII. Sur Milon,	251

LIVRE VIII.

I. A sa Muse, en envoyant ses vers à l'empereur.	251
XIV. A un ami.	251
XXV. A Oppianus.	253
XXIX. Des Distiques.	253
XXXI. A Denton, sollicitant le droit de trois enfants.	255
XXXV. Les bons époux.	255
XXXVII. A Polycarme.	257

Epigrammes.	Pages.
LVI. A Flaccus.	257
LXI. A Carinus, envieux.	261
LXII. De Picens.	263
LXVII. A Cécilianus.	263
LXVIII. A Entelle.	265
LXIX. A Vacerra.	265
LXXIII. A Instantius.	267

LIVRE IX.

I. A Avitus.	267
VI. A Paulla.	269
XV. Contre un coureur de soupers.	269
XVI. Sur Chloé.	271
XX. A Sabellus, parasite.	271
XXII. A Auctus.	273
LVII. De Splendophore, porteur d'armes de Domitien.	273
LX. De Mamurra.	275
LXXXII. A Auctus.	277
XCXIII. A Condylus.	277

LIVRE X.

VIII. De Paulla.	279
IX. De lui-même.	279
XIV. A Crispus.	365
XVI. A Calus, grand prometteur.	281
XXVI. De Varus, mort en Égypte.	281

Epigrammes.	Pages
XXXVI. A Labullus.	337
XL. A Pontilianus.	339
XLI. A Tucca.	339
XLII. Sur Callistrate et Afer.	341
XLVI. A Classicus.	341
XLVII. Contre un homme d'humeur inégale.	341
XLVIII. Contre un invitateur fastueux.	343
L. Les demeures agréables.	349
LI. Sur Fabullus.	349
LIII. Contre un avare.	349
LVI. A Polycharme.	351
LVII. A Sparsus.	353
LVIII. A Alauda.	355
LXI. A Ligurra.	357
LXIII. A Cordoue, le plagiaire.	359
LXV. De Phyllis.	361
LXVIII. Retirez-vous, clients!	363
XCXIII. A Priscus.	363
CII. A Milon.	365

LIVRE XIV.

CCI. Le Lutteur.	365
Notes de Martial.	371

FIN DE LA TABLE.

802



Vertical line of text or artifacts on the left side of the page.

JAN 12 1997

